// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

THE LIMIÑANAS
CHRISTIAN DEATH
SURF MUSIC
THE FELICE BROTHERS

BLONDIE

SEX AND THE CITY

INTERVIEW

PULP STORY

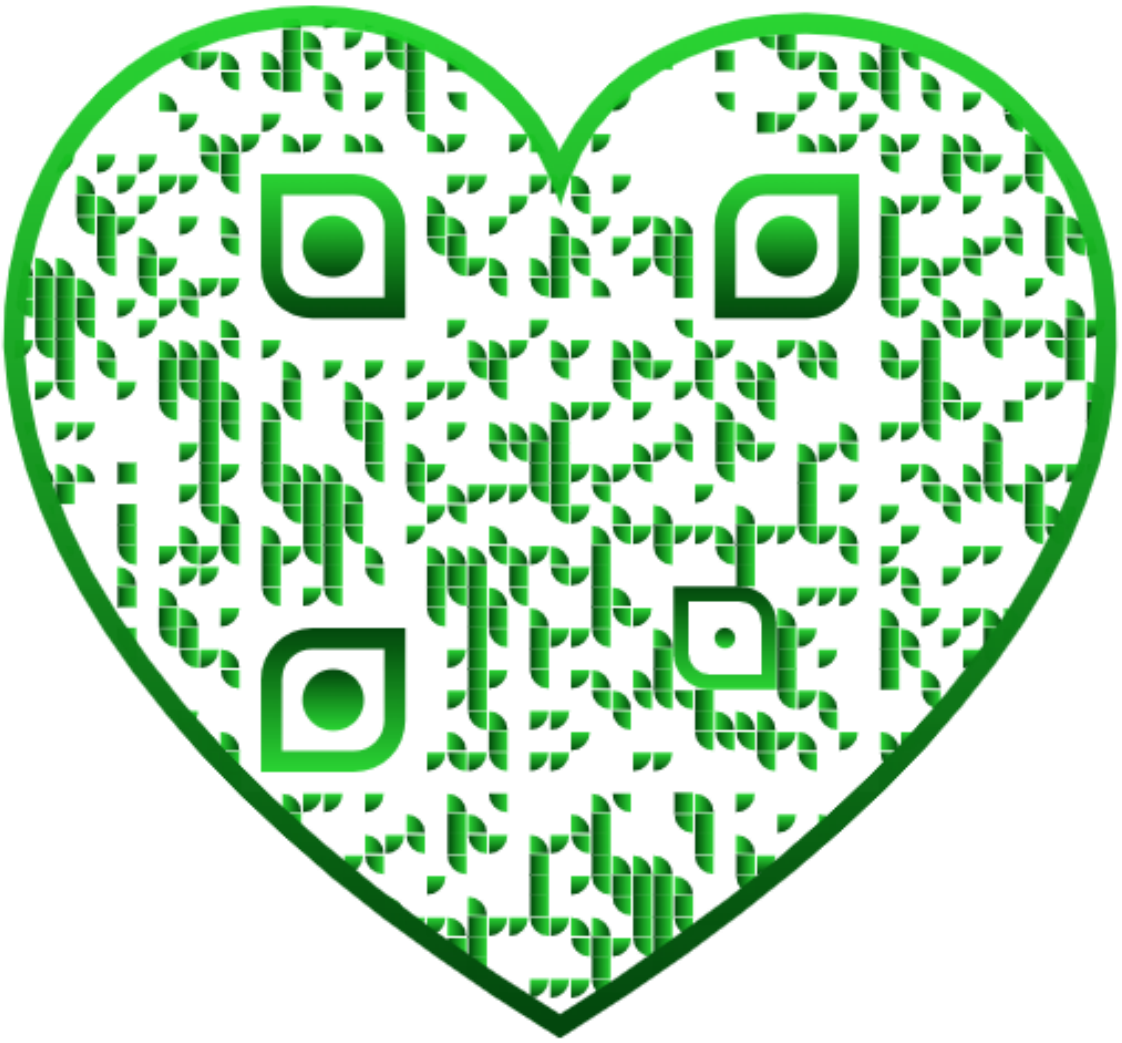
MES DISQUES À MOI
JULIAN LENNON

DANI
MARCUS KING
NAIMA BOCK
EZRA FURMAN

SEPTEMBRE 2022
N°661 / 6,90 €
MENSUEL
BEL 7,80 €
ALLEMAGNE 8.90 €
LUX 7,80 €
SUISSE 11,70 CHF
PORTUGAL CONT 7,90 €
ITALIE 7,90 €
ESPAGNE 7,90 €
CAN 11,90 $ CAN
DOM 7,80 €
NCAL(S) 1030 XPF
POL(S) 1150 XPF
ILE MAURICE 7,80 €

ROCK&FOLK N°661 ★ SEPTEMBRE 2022 ★ BLONDIE

L 19766 - 661 H - F: 6,90 € - RD
Editions Larivière



FESTIVAL LITTÉRAIRE

TERRES DE PAROLES

La Seine-Maritime
fait son festival

1er>9
octobre
2022

terresdeparoles.com

Rallumer les étoiles

Hommage à Etel Adnan

Photographie : Laure Ledoux

Terres de Paroles est financé par: SEINE-MARITIME LE DÉPARTEMENT, leHavre, Ville de Duclair, Terres de Caux

Un festival labellisé: Saison libanaise

Préfet de la Région Normandie, Région Normandie, métropole, Culture Santé, ars, Gustave Flaubert, Le Cèdre le Cèdre, 3 normandie, bleu, Télérama, LiRE magazine, Babelio, L'Actualité, rock&folk, TRANSFUGE, Normandie, Relikto

Edito

Oh, Debbie !

Blondie était un groupe.
Un T-shirt existait pour le rappeler.
Un badge aussi.
Blondie is a group!
Mais Debbie était blonde.
Aïe.
Début de méprise.
En France, Debbie Harry était Blondie.
Ce qui n'est pas faux mais pas tout à fait juste non plus.
Jamais seule sur les pochettes.
Ni sur la photo de couverture de ce numéro que les Strokes devaient connaître avant de faire les friperies...
Un groupe, donc.
Blondie.
Debbie.
Emois de jeunesse.
Ces quelques mots chantés en français.
"Appelle-moi mon chéri, appelle-moi"
"Dépêche-toi, je t'attends"
"Denis, Denis, avec tes yeux bleus... Denis, Denis, je suis folle de toi... Denis, Denis, Embrasse-moi ce soir "
Qu'elle semblait chanter pour nous...
Même quand on ne s'appelait pas Denis.
Ses yeux charbonneux dans nos yeux clairs de gosses.
Pour une génération, bien sûr. Comme c'est toujours le cas. Les boums de fin de troisième. Les déodorants de supermarché, les collégiennes aux cheveux qui sentaient le Prairal, ce shampoing à la pomme... les premiers séjours en Angleterre, les premiers disques rapportés.

Debbie Harry était cette fille qu'on allait vouloir aimer dans la vraie vie, celle d'adulte.
Ce ne sera pas le cas pour la plupart...
Celle qu'on plaçait au-dessus de nos cousines et des copines de classe. Inaccessible, donc.
Portant des mules qu'on avait cru apercevoir sur certaines photos d'Irina Ionesco ou aux pieds de Marilyn Monroe.
Les siennes étaient blanches. L'inverse de celles de Bettie Page, pas moins sexy et pas plus docile.
Ces femmes n'ont pas *que* participé à la contre-culture, elles ont décidé de leur corps pour changer le monde.
Les mentalités. Celles des hommes comme celles des femmes. Comme toutes ces filles rock — pour faire vite...
Et ça fait du bien de l'écrire mais mieux encore, de le penser.

Le sexe, le rock et la ville combo originel et fondateur de cette musique.
Trident indissociable.
Qui revient comme un boomerang.
Dani est partie...
Boums et bangs.

VINCENT TANNIÈRES

ÉCOUTEZ
LE SON DU MAGAZINE

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

Téléchargez l'application rock&folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

où écoutez sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Sommaire 661

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Jérôme Soligny **JULIAN LENNON** 10

In memoriam

Olivier Cachin **DANI** 14

Prospect

Vianney G. **BOPS** 16

Eric Delsart **GHOST WOMAN** 17

Tête d'affiche

Thomas E. Florin **NAIMA BOCK** 18

Bertrand Bouard **MARCUS KING** 20

Romain Burel **EZRA FURMAN** 22

En vedette

Eric Delsart **THE LIMIÑANAS** 24

Léonard Haddad **THE FELICE BROTHERS** 30

Story

Alexandre Breton **CHRISTIAN DEATH** 36

Benoît Sabatier **PULP** 42

En couverture

Thomas E. Florin **BLONDIE** 48

La vie en rock

Patrick Eudeline **SURF MUSIC** 58

Ce numéro comprend un encart abonnement broché en page 66-67 sur la totalité de la diffusion kiosque.

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : MARTYN GODDARD-DR - GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Olivier Metzger-DR

24 The Limiñanas

48 Blondie

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 HIGHWAY 666 REVISITED 082 QUALITE FRANCE 083 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 090 IMAGES 091 BANDE DESSINEE 092 LIVRES 093 ABSOLUTELY LIVE 094 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 131,48 €, prélèvement mensuel : 5,90 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2022. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Ne pas négliger la futilité

Illustration Jampur Fraize

Relique Stones

Rock&Folk (numéro 660) informe ses lecteurs que la photo des Stones publiée en couverture a été prise entre le 16 et le 18 avril 1965. Information primordiale pour moi car elle fait partie de mon panthéon personnel. J'ai assisté au concert qu'ils ont donné le 17... Petite anecdote. Mon père m'avait en douce acheté le billet alors que nous étions à Paris, pendant les vacances de Pâques 1965. Alors que nous étions en voiture devant l'Olympia, il me dit en se retournant et en me tendant le billet : *"Ça te dirait de voir les Rolling Stones ? Descends ! On viendra te rechercher à 19 heures..."* Il n'a pas longtemps attendu la réponse. Le concert avait lieu à cinq heures de l'après-midi... il était organisé par Europe 1. L'émission s'appelait "Musicorama". En première partie Vince Taylor, Larry Greco, Rocky Roberts et les Airdailes entre autres. J'étais sur un nuage. J'ai conservé bien sûr, comme une relique, le programme. En rentrant au lycée j'ai raconté le concert 1000 fois au moins... J'en parle encore et je l'écris même 57 ans plus tard à la revue qui allait éclore l'année suivante.

GÉRARD HIBLOT

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

En français dans le texte

A propos de chanson en VF (cf. Rudy, dans le courrier du mois dernier)..., Jean-Daniel Beauvallet avait justement mis les mots sur cette intuition qui me tenaillait depuis longtemps aussi dans son indispensable "Passeur" : *"Dans la chanson française,* y écrivait-il, *l'option 'tout texte' est sacrée ; mélodie, production, arrangements sont négligés, relégués au rôle de faire-valoir. C'est souvent le mal de la musique française : elle est verbeuse. Avec Serge Gainsbourg, chez qui tout avançait de front, les mots devenaient musique, le studio un instrument à part entière."* Et Rodolphe Burger résume bien le propos quand il évoque Gainsbourg à son tour, disant par exemple que *"dans 'Melody Nelson' et 'L'Homme A Tête De Chou", ce dernier avait déplacé le statut du texte par rapport à la musique."* Par opposition à cet avant, symbolisé dans la chanson française par *"une chape de plomb bien lourde : la chanson à textes"*. Tandis que la musique, pendant ce temps-là, avait *"un statut un peu de Mickey"*. Pourtant, de l'avis de Burger, si Gainsbourg avait réussi malgré ça à booster la musique d'une autre façon, en la renvoyant de manière subtile... c'était essentiellement parce qu'il avait reçu lui-même *"le choc de la musique anglo-saxonne"*... Et là, moi, je dis bravo ! Car il me semble que de mon côté aussi, c'est une constante commune à tous les titres en VF que j'écoute... Et, d'accord, même si je ne considère pas les paroles comme quantité négligeable non plus, ça reste optionnel, car je pense aussi qu'une chanson doit d'abord être quelque chose de récréatif ! Ne pas négliger la futilité, c'est important. Le propre d'un bon texte étant de *"transformer une chose futile en quelque chose d'important"*, comme le disait Ron Mael des Sparks, voilà. Et voilà ce que nous avait appris un Jarvis Cocker, un Neil Hannon... Or, mais pourquoi cela semble-t-il si insoluble en français ? Dans "Passeur", J-D Beauvallet cite Miossec à ce sujet : *"[Etre] auteur en France, ça écrase tout... J'ai l'impression d'écrire des mélodies super et d'être seul à les entendre"*... Mais alors pourquoi ? L'anglophile Louis Philippe expliquait aux côtés d'Olivier Rocabois ce mécanisme à Michka Assayas sur France Inter le 16 mars dernier :

"Comment expliques-tu que tu n'aies jamais fait une chanson excentrique, psychédélique, en français ? — La scansion est tout à fait différente, en français et en anglais. Les libertés que l'on peut prendre avec le mètre et, d'autre part, c'est aussi le fait que quand on écrit des chansons non pas au mètre cette fois-ci, mais sous le coup de l'inspiration ou sous le coup d'une certaine nécessité personnelle, instinctivement, automatiquement, on va se dire 'tiens, ça, c'est en français' *ou plutôt, les mots qui viennent à l'esprit sont en français. Et, du coup, quand j'écris en français, le mètre n'est pas le même (...). Je ne pourrais pas faire certaines chansons que je fais en anglais en français. [A cet égard] c'est vrai qu'[en étant anglophile], on est schizophrène"*.

FRANÇOIS JACQUES

Tout changer

J'ai eu beau biberonner ma petite-fille au rock, adolescente, elle s'est alignée sans le moindre état d'âme sur les goûts de ses amies. Elle ne parle plus que de musiques urbaines et de rappeurs, prétend que les rockers sont des traîne-bottines et les Rolling Stones juste bons à prendre des bains de boue marine. J'ai beau crier au blasphème, menacer des pires sévices, la môme s'en tamponne et me brandit, à chaque fois, le portrait de quatre spécimens dont le regard creux témoigne qu'ils n'ont pas découvert le trèfle à quatre feuilles. Tour du crâne rasé bien au-dessus des oreilles, avec au sommet, une grotesque couronne de cheveux. Une vraie mutilation. Ce sont les nouveaux dieux, me dit-elle, avant de conclure par un désarmant : *"Rock&Folk et toi, vous êtes de l'époque"*, qui me ramène à mon âge. Tout ce laïus pour vous dire, chers amis, que si vous désirez rajeunir votre lectorat, il vous faudra renoncer à vos idéaux musicaux, changer le titre historique du magazine et radicalement transformer vos jolies coupes de cheveux... Je vous laisse à ce cruel dilemme...

MÉFISTO

Vague à Liam

Vague d'indignation cette année au festival Beauregard où Liam Gallagher, visiblement excédé, a quitté la scène après seulement six morceaux... Courroux au sein de l'auditoire, reportage sur BFM TV, laryngite diagnostiquée ensuite pour le cadet de la fratrie... Alors bon... Coutumier c'est vrai par le passé d'actes scéniques manqués avec la France, Liam au sein d'Oasis avait déjà couronné ces relations anglo-françaises tumultueuses, on s'en souvient, avec son split retentissant d'août 2009 à Rock En Seine. Voilà pour la controverse, les raccourcis faciles. Or ne s'arrêter que là-dessus, ce serait oublier l'essentiel. L'essentiel ? L'essentiel n'est-il pas d'assurer proprement son set d'abord ? L'essentiel étant surtout que dans sa gestion du deuil oasien, Liam, dépassant le choc initial, le déni (la résolution de ne jamais jouer des chansons d'Oasis aux premiers temps de Beady Eye, Beady Eye faisant office de plan Marshall pour Liam au lendemain de la séparation), les insultes (*"sac à merde"* à son frère via Twitter), les menaces, la colère, la dépression et la tristesse, le désespoir puis la résignation ("Once", sommet glorieux de sa carrière solo), ou divers marchandages consistant à minimiser la perte de son ancien groupe — sans compter ses supplications répétées à l'imperturbable aîné (ce *"Allez, cette année sera notre année"*, par tweet interposé), eh bien Liam, rassemblé à nouveau, entame enfin son processus d'acceptation. Et dorénavant de reconstruction. *"I need to be myself/ I can be no one else"*. Tel était le premier message provenant du premier single d'Oasis en 1994. Tout Oasis tenant dans cette maxime, puisque Oasis, c'était ça et rien d'autre. De l'amour-propre. Donc, oui, en ce sens, our kid, de nouveau actif (donc chieur) — est de retour. *"Hallelujah"* auraient scandé Shaun et Bez.

EDDY DUROSIER

38 minutes de bonheur

Je ne sais pas si Gyasi a vraiment plagié Bolan et Bowie, mais ils ne sont plus là, et "Pronounced Jah-See", c'est trente-huit minutes de bonheur mélancolique.

ANTOINE

Sale boulot

Rolling Stones, grandeur et décadence. Bon, c'était peut-être la dernière occasion de les voir, et de plus mon fils m'avait offert le billet. Les soixante ans de carrière des Rolling Stones. Je n'ai jamais assisté à un concert en espace ouvert comme à Longchamp. Plus jamais ! Des kilomètres à pied pour accéder au site, on arrive vers 18 heures pour ne pas être trop loin de la scène. Première surprise, interdiction d'entrer avec de la nourriture et les bouteilles doivent être vides et sans bouchon ! On est donc des milliers à manger nos sandwiches alors que personne n'a faim. Evidemment, les marchands du temple sont à l'intérieur ! L'attente commence, des heures à piétiner, s'asseoir, se relever... La scène est petite, assez moche et beaucoup trop basse. Les éclairages sont minables. Du coup, on n'a jamais vu personne sur scène. Uniquement visibles des écrans latéraux, trop bas également. Vingt heures, première partie Ayron Jones, rock un peu lourd à mon goût et répétitif, ça dure une plombe trois quarts d'attente en plus. Un hommage à Charlie Watts, et ça démarre avec "Street Fighting Man", moi je préfère quand ils commencent par "Jumpin' Jack Flash", mais bon... Le seul avantage des écrans, c'est d'avoir des gros plans. Jagger (79 ans le 26 juillet) est égal à lui-même, la voix toujours là, il bouge dans tous les sens mais moins qu'avant quand même. Ron Wood est cadavérique, peut-être les séquelles de son récent cancer. Le teint cireux, visage figé. Darryl Jones, leur bassiste depuis la retraite de Bill Wyman en 1993, assure bien sa partie avec un jeu plus chaloupé que l'ancien. Steve Jordan, remplaçant de Charlie Watts (on ne remplace pas Charlie) et batteur du groupe de Keith Richards, a une frappe plus lourde, moins jazzy, mais il fait le job. Le groupe entame "Like A Rolling Stone" de Bob Dylan, qu'est-ce que ça vient foutre là ? Référence à leur nom ? Sûrement pas car il provient d'une chanson de Muddy Waters, plus ou moins choisi par Brian Jones. Keith Richards a toujours un look diabolique, par contre son jeu s'est bien dégradé, pas mal de pains de guitare, belle voix éraillée sur "You Got The Silver" et "Happy". Mais la magie n'est plus présente, il enchaîne les accords mécaniquement, sans les légers contretemps qui ont fait sa légende. D'ailleurs, la plupart des soli (très courts) sont réalisés par Ron Wood, secs, hachés, on est à des années-lumière du toucher de Mick Taylor. Keith tente un solo sur "Sympathy For The Devil", un massacre, il paraît qu'il a des problèmes d'articulations (aux mains), je veux bien le croire. "Gimme Shelter", un de mes morceaux préférés, est bâclé à la va-vite, la choriste Sasha Allen qui y vocalise est très loin de Lisa Fisher. De plus, on ne sent aucune connivence entre les membres du groupe, quasiment pas de sourires. Mick balance deux trois vannes pourries en français. Ça manque de charisme. On a l'impression qu'ils sont fatigués, pressés d'en finir avec cette tournée. On n'est pas loin de l'escroquerie, ça sent le combat de trop. Fin classique avec "Satisfaction" en rappel, vite fait. Bref, bien déçu, désolé les Stones mais la seule satisfaction de la soirée fut d'être avec mon fils !

LINO

Forever Jung

Je croyais tout savoir, rincé des Stones ! Et puis voilà, vous connaissez le lien entre Carl Jung, Mick Jagger et "Their Satanic Majesties Request" ? "Le Secret De La Fleur D'Or"... Ni plus ni moins que le livre qui a influencé la pensée jungienne...

STEVE LIPIARSKI

Presque célèbres

Suite à la dernière tournée des Stones, encore une fois, on refait l'histoire, sur France 2, mais pas qu'eux car tout le monde embraye, c'est Jagger-Richards qui ont créé le groupe et qui sont à l'origine des soixante ans de l'épopée stonienne. Quand Brian Jones a choisi ses musiciens pour monter son groupe, s'il avait fait d'autres choix, où seraient Jagger-Richards ? Dans un autre groupe qui ne s'appellerait pas les Rolling Stones, et ils auraient probablement rejoint Flamin' Groovies et tant d'autres tout aussi brillants au royaume des types pas loin de la célébrité, mais qui ne sont pas passés à travers les managers véreux et qui n'ont pas forcé quelque peu la chance, à l'image de leurs collègues de l'école d'art des Pretty Things qui ont galéré dans le même temps sans la moindre reconnaissance et qui, en plus, se sont largement fait emprunter tout un album qui a cartonné ailleurs. Cinquante ans qu'ils tournent avec le même répertoire, alors on en rajoute dans le spectaculaire, tout le monde en prend plein la tête. La musique n'étant qu'accessoire. Et on se demande pourquoi ils continuent ce barnum.

YVES DUMAS

Simples mortels

C'est beau, les Champs-Elysées, même avec cinq gugusses au premier plan. En prime, on a droit à un dossier Rolling Stones de douze pages sans qu'apparaisse une seule fois la formule archi-rabâchée *"plus grand groupe de rock du monde"*, une bénédiction ! Mais que s'est-il passé au juste ? Intervention divine, état de grâce, moment de lucidité, ou vous vouliez adresser un pied de nez à cette rengaine journalistique. A priori, nous ne le saurons jamais. Pour en revenir au jeu du plus grand truc machin chose, sachez que vos petits préférés n'effraient plus grand monde, d'autant qu'on s'est aperçu qu'eux aussi étaient de simples mortels. Et puis, en toute objectivité, nul besoin de boule de cristal ou de marc de café pour trouver la bonne réponse à la grande question... !

RINGA STORR

Enfants de (Big) star

Les enfants illégitimes de Big Star se comptent par dizaines : Uncle Tupelo, Jellyfish, Hoodoo Gurus, Mojave 3, The Three O'Clock, Let's Active, The dB's, Wilco, Rain Parade, Matthew Sweet, Fastball, Cracker, Gin Blossoms, etc. Ce qui est normal, puisque Big Star, c'est le Saint-Graal !

JACKY SALAMO

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

Beths

Photo Frances Carter-DR

4AD
Dans "A Contre-Courant – L'Epopée Du Label 4AD", le journaliste Martin Aston relate l'apport musical et graphique du mythique label londonien créé dans les eighties par Ivo Watts-Russell en plein essor post-punk, new-wave et rock indépendant. Aux Editions Allia, en édition illustrée, 832 pages, 30 €, il sera à potasser dès le 8 septembre.

ARNO
"Opex" est l'album posthume de l'artiste belge disparu le 23 avril dernier après trois ans de lutte contre un cancer. Les dix titres seront à entendre le 30 septembre.

BEASTIE BOYS
Le magasin de vêtements fictif Paul's Boutique, à l'effigie de la couverture du second album du célèbre trio hip-hop, situé au croisement des rues Ludlow et Rivington dans le sud-est de Manhattan (emplacement d'une vraie boutique de fringues : Lee's Sportwear) sera rebaptisé Beastie Boys Square.

BETHS
Le quartette néo-zélandais formé autour d'Elizabeth Stokes annonce "Expert In A Dying Filed", un pamphlet sur les relations platoniques, familiales ou amoureuses et leurs conséquences au moment de la rupture… Il sera en vente dès le 16 septembre.

BLACK ANGELS
Cinq après "Death Song", les Texans sont de retour avec un septième opus "Wilderness Of Mirrors". Quinze chansons, qui confirment leur statut de légendes du rock psychédélique, verront le jour le 16 septembre.

BLUES ROOTS FESTIVAL
Durant trois jours, du 8 au 10 septembre, la crème du blues féminin — Natalia M King, Kaz Hawkins, Ana Popovic, Grainne Duffy Band ou Joanna Connor — sera surreprésentée sur scène au Domaine Communal de Valbrillant, à Meyreuil (13) pour la quatrième édition.

DAVID BOWIE
Dans le long-métrage "Moonage Daydream", à travers des images, archives personnelles, performances et musiques, l'icône nous transporte dans les fins fonds de son univers. Réalisé par Brett Morgen ("Kurt Cobain: Montage Of Heck"), le documentaire est annoncé pour le 16 septembre.

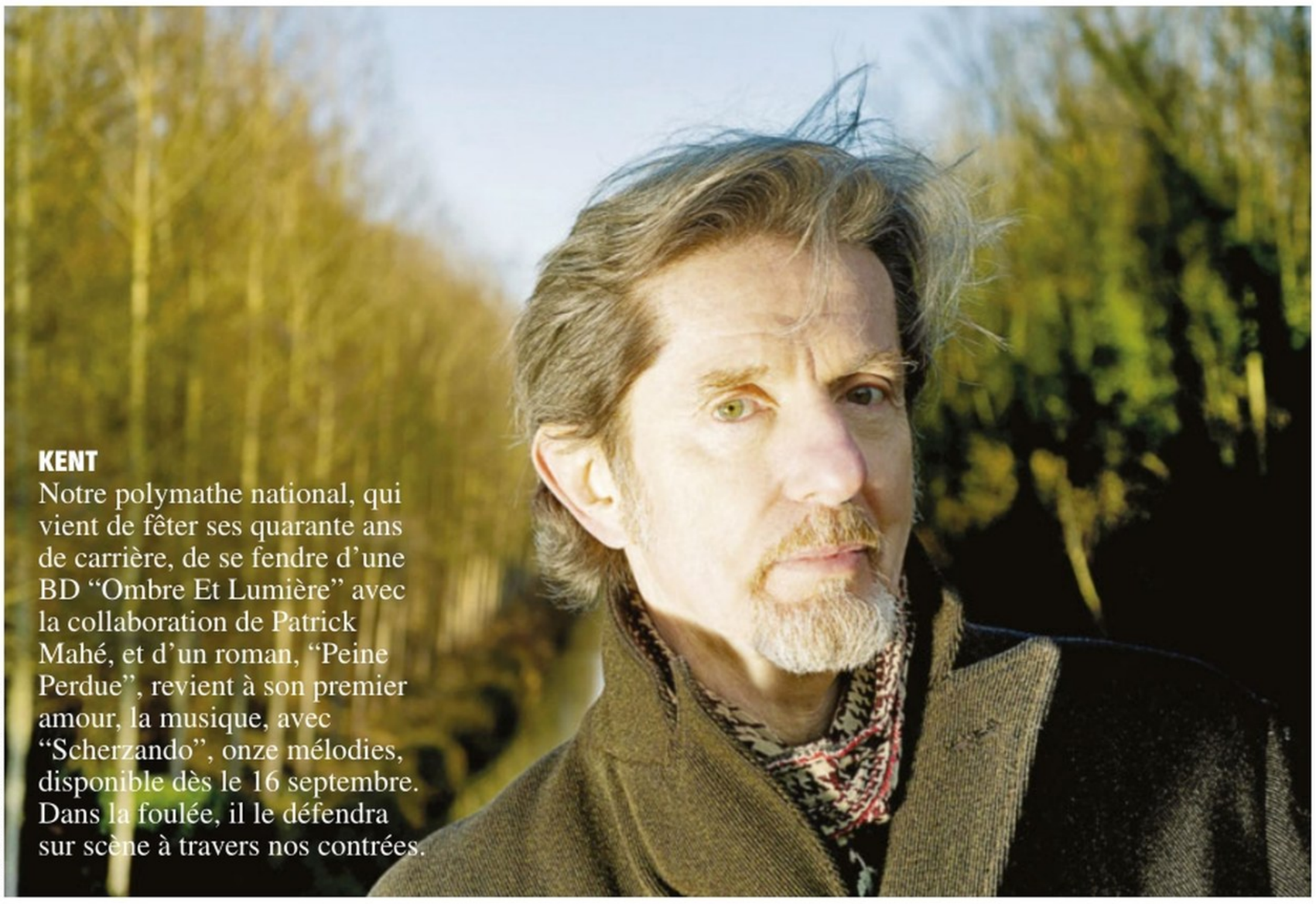
BURNING HEADS
Les Orléanais distilleront leur skate punk mélodique lors de la treizième édition du Motocultor Festival, le 20 à Saint-Nolff (56).

CHASSOL
Le compositeur et musicien hexagonal mettra à l'honneur le compositeur japonais Ryuichi Sakamoto aux côtés de Jocelyn Mienniel à la Cité de la Musique (Paris) le 4 septembre.

DROPKICK MURPHYS
Les Américains adeptes du punk celtique annoncent leur retour avec "This Machine Still Kills Fascists", vibrant hommage rendu à Woody Guthrie, avec la contribution de sa fille, Nora. Dix titres seront à découvrir le 30 septembre prochain.

Black Angels

Photo DR



KENT
Notre polymathe national, qui vient de fêter ses quarante ans de carrière, de se fendre d'une BD "Ombre Et Lumière" avec la collaboration de Patrick Mahé, et d'un roman, "Peine Perdue", revient à son premier amour, la musique, avec "Scherzando", onze mélodies, disponible dès le 16 septembre. Dans la foulée, il le défendra sur scène à travers nos contrées.

Photo Gaelle Astier-Perret-DR

EDITORS
Précédé du single "Karma Climb", le septième album "EBM" du quintette originaire de Birmingham, qui vient d'intégrer l'artiste électronique Blanck Mass à son effectif, est annoncé pour le 23 septembre prochain.

MARIANNE FAITHFULL
La compilation "Songs Of Innocence And Experience 1965-1995" balaie les trente premières années de carrière de l'égérie, période allant du label Decca au label Island. En format 2 LP, 2 CD renfermant 4 inédits, 28 morceaux… qui seront à (re) découvrir le 16 septembre.

JULIEN GASC
"Re Eff" est le quatrième effort du dandy, auteur-compositeur et interprète. Enregistré et mixé à Londres, il est espéré pour le 23 septembre.

JOHNNY HALLYDAY
"Johnny Hallyday – Les Années Tony Frank" revient en images (plus de 700) sur les quarante années de collaboration entre l'idole des jeunes et le photographe parisien. Préfacé par Eddy Mitchell, l'ouvrage sera en librairie le 7 septembre.

MANIC STREET PREACHERS
"Know Your Enemy", sixième opus paru en 2001, jouira d'une réédition remasterisée. Nicky Wire ayant retrouvé les bandes originales de "Solidarity" et "Door To The River", elle sera conçue en deux albums distincts, comme cela devait l'être au départ. Au format 3CD + livre, 2CD, double vinyle et digital, augmentée de deux inédits, elle sera dans les bacs le 9 septembre.

KEVIN MORBY
C'est au tour du baladin texan assisté par Katie Crutchfield des Waxahatchee de s'élever contre la fin du droit à l'avortement. Ils reverseront les bénéfices des deux reprises qu'ils ont réinterprétées — "Tears In The Typing Pool" de Broadcast et "The Goldheart Mountaintop Queen Directory" de Guided By Voices — au Vote No Kansas PAC.

MURDER CAPITAL
Les Irlandais menés par James McGovern viennent de dévoiler un inédit, "Only Good Things", décrit comme un hymne à l'amour.

OASIS
Pour ses noces d'argent, "Be Here Now", troisième disque des frères Gallagher, s'offrira une réédition remasterisée sous forme d'un double LP argenté en édition limitée, en cassette ou en double picture-disc, avec réplique du pass VIP de la tournée de 1997. Elle est accessible sur la boutique en ligne du groupe.

ELVIS PRESLEY
Bertand Dicale décortique tous les aspects qui ont façonné la personnalité, les choix de vie et de carrière du King disparu il y a quarante-cinq ans. En plus de deux cents pages, "Elvis Presley – Une Folle Amérique" contenant quinze croquis originaux de l'artiste Mezzo, et préfacé par Pierre Lescure, sera en librairie le 8 septembre.

PULP
Le best-seller "Good Pop, Bad Pop", déjà disponible, raconte le parcours du leader du combo britannique à travers des objets collectionnés (billets, vêtements, photos) tout au long de son existence. Jarvis Cocker a confirmé à nos confrères du "Guardian" le retour sur scène de Pulp en 2023, année des vingt-cinq ans de "This Is Hardcore", leur sixième album.

RAGE AGAINST THE MACHINE
Grosse frayeur lors de leur concert à Toronto le 23 juillet dernier, le guitariste Tom Morello a été percuté et renversé par un agent de la sécurité qui tentait d'intercepter un intrus monté sur scène.

ROCK EN SEINE
Du 25 au 28 août, au Domaine National de Saint-Cloud, Yard Act, Nick Cave & The Bad Seeds, Tame Impala, Arctic Monkeys, Idles, Fontaines DC, Rage Against The Machine assureront le show pour la 18e édition de festival.

XAVIER RUDD
L'Australien soutiendra son dixième album "Jan Juc Moon" à travers nos contrées en septembre. Il sera le 13 à Bordeaux (Le Rocher De Palmer), le 14 à Toulouse (Le Bikini), le 16 à Lyon (Le Radiant), le 17 à Clermont-Ferrand (La Coopérative De Mai), le 18 à Nancy (L'Autre Canal), et finira par Paris le 19 (Le Trianon).

BRUCE SPRINGSTEEN
Impatients de la tournée à venir en 2023 du Boss, les fans ont réagi vivement sur les réseaux sociaux face au prix exorbitant des places, compris entre 1 000 et 5 000 $. Le manager Jon Landau s'est défendu en arguant que le prix moyen se situe à 200 $, et de plus est inférieur à ce que proposent la plupart des artistes, et que c'est un *juste prix*, à la hauteur de l'aura d'une star universelle.

EDDIE VEDDER
Le frontman de Pearl Jam a repris le chemin de la scène. Suite à l'endommagement de ses cordes vocales causées par les conditions climatiques (fortes chaleurs, poussière et fumée des incendies) lors de sa prestation au Lollapalooza à Paris, il a été contraint d'annuler plusieurs dates en juillet, et a dû suivre un traitement médical.

YEAH YEAH YEAH
Alors que "Cool It Down", leur cinquième opus, est attendu pour le 30 septembre, le trio a été contraint d'annuler trois dates de concert en Australie pour raison de santé, sans donner plus de précisions.

YO LA TENGO
Pour son quart de siècle, le classique paru en 1997 "I Can Hear The Heart Beating As One" s'offre une réédition Deluxe. Ornée de l'album original, d'enregistrements de la session Peel de 1997, et de remixes, elle est disponible en vinyle jaune et digital depuis le 12 août.

NEIL YOUNG
Trop inquiet en raison du Covid, le Loner jette l'éponge, il n'assistera pas au Farm Aid 2022 (concert annuel qu'il a co-créé pour soutenir les agriculteurs américains) le 24 septembre en Caroline du Nord. De leur côté, Willie Nelson, John Mellencamp, Dave Matthews et Tim Reynolds, Margo Price ou encore Sheryl Crow confirment leur présence.

Condoléances

Dani (chanteuse et comédienne française), **Chantal Gallia** (chanteuse, imitatrice et humoriste française), **Michael Henderson** (chanteur, bassiste américain de R&B, jazz fusion, Miles Davis), **Christophe Izard** (producteur français de télévision, créateur de Casimir), **Olivia Newton-John** (chanteuse et actrice anglo-australienne "Grease"), **Monty Norman** (chanteur et compositeur britannique de film, "James Bond Theme"), **Denis Quélard** (patron français du mythique bar parisien le Pop In), **Archie Roach** (chanteur, auteur-compositeur et guitariste australien), **Paul Ryder** (bassiste anglais, membre fondateur des Happy Mondays), **Jim Schwall** (guitariste américain de blues), **Jim Sohns** (chanteur américain de rock garage, The Shadows Of Knight).

“Mon père s’est tiré quand j’avais cinq ans”

JULIAN LENNON

Pas doté du patronyme le plus facile à porter, le fils aîné de John Lennon a bien d’autres choses que la musique dans sa vie. “Jude”, dans les bacs en septembre, n’est pas son album le plus évident, mais il y fait preuve de profondeur et d’un sens de la mélodie toujours aussi bluffant.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

EN PAIX AVEC LUI-MEME ET SA FAMILLE DEPUIS UN SACRE BAIL, JULIAN TOUCHE A LA PHOTOGRAPHIE, REALISE DES DOCUMENTAIRES ET ECRIT DES LIVRES POUR ENFANTS. Oui, il est bien placé pour savoir qu’il faut les choyer. Aussi, il s’investit de manières diverses et variées pour la planète, et ses activités philanthropiques sont reconnues. Les succès de “Valotte”, son premier album en 1984, et des trois qui ont suivi, l’ont conforté dans l’idée qu’il était bien plus, malgré *cette voix*, qu’un *fils de*. L’indifférence du grand public à la qualité des suivants (“Photograph Smile”, de 1998, est une pure merveille) lui a enseigné que le parcours d’un singer-songwriter — bon de surcroît — n’est pas exactement une balade de santé. Parce que, depuis cinquante-quatre ans, c’est à lui que Paul McCartney s’adresse lorsqu’il chante “Hey Jude”, Julian Lennon connaît l’importance des disques et des musiques qui jalonnent les destinées.

Blousons de cuir

ROCK&FOLK : On est obligé de commencer fort : êtes-vous né dans un environnement musical ?

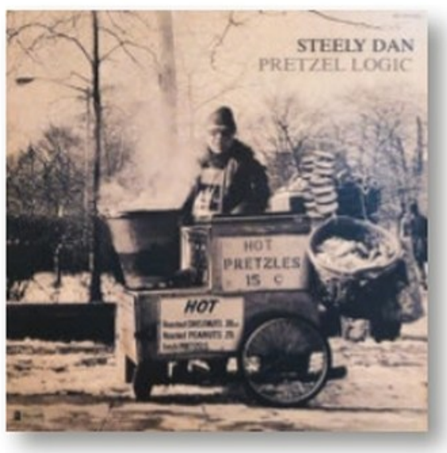
Julian Lennon : Je dois reconnaître que c’est certainement la question la plus bizarre qu’on m’ait jamais posée. Qui en vérité devrait être : *“Pourquoi n’êtes-vous pas né dans un environnement musical ?”* En fait, il y a beaucoup de raisons, mais la première qui me vient à l’esprit, c’est que mon père s’est tiré de chez nous quand j’avais cinq ans. Après quoi, je ne l’ai vu qu’à de rares occasions. Bien sûr, j’étais au courant de ce qu’il avait fait avec les Beatles, ainsi que de ses talents ; lorsqu’on se voyait, on parlait de musique. Il m’a appris quelques chansons à la guitare sèche, des classiques du rock. Evidemment, ça ne signifie pas que j’ai grandi dans une famille musicale, mais John Lennon étant mon père, je me suis intéressé à la musique. Mais vous savez, à l’adolescence, je rêvais d’être chef, un cuisinier. Ou alors peut-être un acteur. J’ai bien aimé quand on jouait la comédie à l’école, il y avait des ateliers théâtre, j’ai découvert Shakespeare et tout ça…

R&F : Au bout du compte, vous avez fini par monter un groupe avec votre meilleur ami, Justin Clayton, qui a joué de la guitare sur tous vos disques et a d’ailleurs coproduit “Jude”…

Julian Lennon : Oui, il prenait des cours et j’ai trouvé ça intéressant. On a monté un groupe, donné quelques concerts à l’école, sans leader. On voulait juste prendre du plaisir et, forcément, c’était plus simple que d’essayer de faire l’acteur. Il n’y avait pas de dialogues à apprendre ; pour interpréter une chanson de moins de quatre minutes, il suffisait de connaître quelques accords et des bribes de paroles. On reprenait des standards du rock, “Kansas City”, “Roll Over Beethoven”… En fait, dès qu’on monte sur scène avec une guitare autour du cou, on suscite des réactions, surtout de la part des jeunes filles dans le public, et on ne peut plus revenir en arrière *(rires)*.

R&F : Avez-vous un souvenir de la première chanson qui vous a véritablement marqué ?

Julian Lennon : Alors, en fait, oui. Etonnamment, c’est une chanson que j’ai entendue en 1968, quand j’ai accompagné mon père et Yoko au “ Rock And Roll Circus”, ce concert filmé des Rolling Stones auquel ils ont aussi participé. Je me rappelle très bien l’entrée du bâtiment, il y avait un couloir avec une lumière violette, et la mélodie que j’ai entendue à ce moment-là, c’était celle de “A Whiter Shade Of Pale” de Procol Harum. Je crois bien que c’est mon premier souvenir auditif d’une chanson.



R&F : Et chez vous, avec votre mère, vous écoutiez quoi ?

Julian Lennon : Alors, des disques de Charlie Rich, “The Most Beautiful Girl”, des 33-tours de Charles Aznavour, Richard Harris… C’était assez varié, mais j’ai apprécié pas mal de ces chansons-là… Oh, et aussi Steely Dan et Donald Fagen, maman adorait ça !

Photo DR

Et donc, ce qu'elle écoutait, ajouté à ce que moi j'écoutais, ça faisait un mélange particulièrement intéressant. Surtout lorsque je me suis mis à AC/DC, Led Zeppelin, Rush et Whitesnake *(rires)* !

R&F : Du solide !
Julian Lennon : Eh oui, d'autant qu'à l'époque, je m'intéressais déjà à la moto ; j'en ai fait très tôt et j'en fais toujours. J'ai des super souvenirs de bécane à Los Angeles dans les années quatre-vingt… Il y avait une bande d'Anglais, les *Expatriés*, des rock'n'rollers qui bien sûr ne mettaient pas de casque, portaient des blousons de cuir et se baladaient en Harley sur la côte au coucher du soleil

Entre le punk et le rock

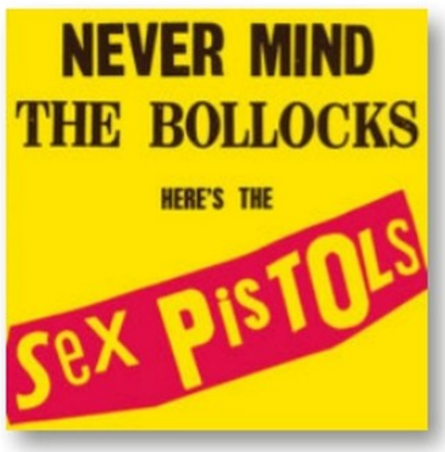
R&F : On a récemment lu un livre dans lequel votre père disait que lorsqu'il habitait à New York, au début des années soixante-dix, il écoutait beaucoup T. Rex. Avez-vous aimé le glam ?

Julian Lennon : Oh oui, mais pour moi, David Bowie était le meilleur. J'ai travaillé avec beaucoup de ses musiciens dans les années quatre-vingt : Alan Childs, Carmine Rojas… Et j'ai récemment enregistré une version de "Salt Water" avec un de ses claviéristes, Richard Cottle. On a fait ça à Abbey Road, pour The Big Climate Thing, une manifestation en faveur de la planète qui va avoir lieu à New York en septembre. Le plus drôle, c'est que je n'avais jamais enregistré là-bas. Je devais être le seul à n'y avoir jamais mis les pieds *(rires)*

R&F : Vous êtes né trop tard pour avoir connu l'endroit avec votre père…
Julian Lennon : Exactement, je n'étais même pas un bébé à l'époque des Beatles *(rires)* ! Je me souviens d'être allé à Ascot avec papa, pendant l'enregistrement de "Imagine", et aussi à New York, au studio Hit Factory, pendant celui de "Walls And Bridges". Il y avait Elton John.

R&F : Vous étiez un teenager pendant le mouvement punk, avez-vous été marqué par ces groupes-là ?
Julian Lennon : Curieusement, je me rappelle mieux le mouvement qui a suivi, les Nouveaux Romantiques. J'ai bien connu Steve Strange, le chanteur de Visage. Un autre groupe que j'ai découvert à cette époque, que j'aime beaucoup et considère un peu comme le chaînon manquant entre le punk et le rock, c'est The Cult. On est resté amis depuis tout ce temps, on se parle régulièrement… Je suis d'ailleurs super content de voir que ça marche toujours bien pour eux. A cette époque-là, je vivais à Londres et je croisais souvent Hugh Cornwell, le chanteur des Stranglers. Ce qui est drôle avec les punks, c'est qu'ils avaient un comportement assez agressif, ils se disaient différents, mais au final, ce qu'ils voulaient, c'est se retrouver au bar avec les stars du rock et boire des coups *(rires)*.

R&F : Oui, et certains de ces musiciens ne savaient pas vraiment jouer, mais d'autres prétendaient ne rien y connaître alors que, dans leur genre, ils étaient bons. Il n'y aurait pas pu y avoir de meilleur guitariste que Steve Jones pour les Sex Pistols.



Julian Lennon : Bah oui, c'est d'ailleurs un de mes préférés de cette époque. On se voit à Los Angeles à chaque fois que c'est possible. Et c'est aussi un biker.

R&F : Dans les années quatre-vingt, quand exactement avez-vous senti que c'était le bon moment pour passer à l'acte ?
Julian Lennon : En vérité, c'est ma mère qui a tout déclenché, lorsqu'elle m'a acheté mon premier piano, un Steinway que j'ai toujours d'ailleurs. Je me suis mis à composer et, curieusement, il s'agissait plutôt de pièces instrumentales, dans la mouvance de Keith Jarrett. D'un côté, je continuais à faire du rock avec mes amis et de l'autre, dans mon coin, je composais ces morceaux de jazz très abstraits. Bon, j'ai vite compris que ça ne me mènerait nulle part et que donc, il était préférable, si je voulais qu'on me remarque, de me concentrer sur des chansons courtes et efficaces. Mon manager de l'époque a envoyé une cassette aux maisons de disques, mais je ne voulais pas qu'il y ait mon nom dessus. Si ça n'avait pas marché, peut-être seriez-vous en train de parler à un chef. Ou à un acteur *(rires)*.

R&F : Les années quatre-vingt sont un peu maudites, mais un musicien vous a-t-il marqué plus que les autres ?

Julian Lennon : Disons que je pourrais répondre Prince, qui m'a inspiré, mais j'ai eu quelques démêlés avec lui. J'aimais sa musique sans être fan de sa personnalité. C'est le genre de truc qui arrive… Son décès m'a évidemment touché, mais celui de Bowie m'a véritablement brisé le cœur.

R&F : Votre succès, rapide, vous a-t-il surpris à l'époque ?
Julian Lennon : Sincèrement oui, mais en vérité, ça disparaît aussi vite que ça apparaît. Je me suis retrouvé à un moment avec tout le soutien d'une équipe de management, un label derrière moi, et puis soudain plus rien. C'est ce que j'ai vécu et ça décontenance ! Pourquoi arrêter tout à coup de soutenir un artiste alors qu'il marche bien ? Mais c'était incroyable le temps que ça a duré, et aussi un peu effrayant. On sortait des concerts ou des hôtels avec le groupe et les fans nous sautaient dessus, on était littéralement déchiquetés. Ça foutait grave les jetons et il n'y avait là rien de plaisant. Mais évidemment, se produire devant un public dans une salle pleine, c'était quelque chose de magique. Mais voilà, il y a toujours un moment où les relations entre le management, l'artiste et le label se détériorent irrémédiablement. C'est la maison de disques et le manager qui mènent la danse, pas l'artiste. J'avais placé ma confiance en ces gens-là, et finalement ça n'a pas fonctionné.

R&F : C'est alors que vous avez décidé de devenir un musicien indépendant…
Julian Lennon : Oui, et ça n'a plus été la même histoire. Il m'a fallu exister seul. Je me suis micro-managé pendant deux décennies. Ça n'a pas toujours été facile mais, en revanche, j'avais toute la liberté que je souhaitais. J'ai fait les choses à mon rythme, tout a pris davantage de temps.

Photo DR

“J’ai revu Paul McCartney”

R&F : Quand Rock&Folk a fait le choix de vous mettre en couverture avec Sean il y a presque vingt-cinq ans, vous n’aviez pas le soutien d’un gros label et, de fait, celui de Sean avait mis la pression pour qu’il soit seul en une.
Julian Lennon : Comme vous savez, dès sa naissance, pas mal de gens, notamment les médias, ont voulu nous monter l’un contre l’autre. Ils ont inventé des problèmes entre nous qui n’ont jamais existé. Et parce que nous faisons de la musique tous les deux, ils ont créé de toutes pièces une sorte de compétition. Mais ils se mettaient le doigt dans l’œil. Curieusement, encore aujourd’hui, alors que nous avons signifié, à chaque fois qu’on nous en a donné l’occasion, à quel point il n’y a pas de problème entre nous et combien nous nous aimons, certains prennent plaisir à cultiver cette rivalité. Qu’est-ce que j’y peux ? On fait chacun notre chemin et on se moque bien de l’avis des autres.

R&F : Votre principal point commun, en plus d’avoir le même père, c’est peut-être d’être très déterminé dans tout ce que vous faites. Sean et vous ne faites pas toujours des choix faciles, mais rien ne semble jamais pouvoir vous arrêter.
Julian Lennon : Oui. Sean dirige un label et il s’occupe d’autres artistes ; il est même très obstiné dans ce qu’il fait et je l’aime pour ça, son énergie m’impressionne. On peut dire qu’il est totalement habité et je me reconnais dans ce trait de caractère. Personnellement, je fais les choses pour me prouver que j’en suis capable.

Fichu ordi

R&F : Julian, il y a une question que depuis que cette rubrique existe nous posons systématiquement aux interviewés : êtes-vous plutôt Stones où Beatles ?
Julian Lennon : Hum, je vais me taire, mais je crois que vous connaissez déjà la réponse, non ?

R&F : A l’heure où les plateformes de streaming essaient de convaincre les mélomanes que la musique sur un support physique appartient au passé, êtes-vous toujours attaché à l’idée de faire de beaux disques, de beaux objets ?
Julian Lennon : Oh, tout à fait. A chaque album, je réfléchis longuement au visuel et aux différents supports. Et, même s’il a l’air simple, j’ai beaucoup travaillé sur celui de “Jude”. Dès le départ, j’avais une idée très précise de ce que devait être cette pochette. Je voulais que la photo soit pertinente et elle a été prise au bon endroit au bon moment. Avec le film “Get Back”, j’ai revu Paul McCartney et il était hors de question que j’avance sur ce visuel sans lui en toucher un mot préalablement. Je lui ai expliqué que je voulais que le disque s’appelle “Jude” et aussi que je comptais utiliser sa propre écriture. L’idée lui a beaucoup plu, et donc tout ça s’est fait naturellement. Tout s’enchaîne bien sur ce projet : j’ai une bonne équipe de management, certainement pour la première fois de ma vie. Au bout du compte, c’est toujours moi qui prends les décisions, mais c’est vraiment formidable de travailler avec des gens bien.

R&F : Et le timide retour du vinyle, vous y êtes sensible ?
Julian Lennon : Totalement ! Vous savez, le visuel de “Jude” a été pensé avec le format 33-tours en tête. J’ai possédé des tonnes de vinyles, mais lorsque l’on bouge beaucoup, ce qui a toujours été mon cas, ce n’est pas forcément évident de se trimbaler avec toute sa collection de disques. Et puis j’ai fait l’erreur de m’en débarrasser lorsque les CD sont arrivés. J’en ai acheté des milliers mais, à chaque déménagement, je me demandais : *“Est-ce bien raisonnable de trimbaler tout ça ? Est-ce que ce ne serait pas finalement plus simple de presser un simple bouton et de pouvoir écouter toute la musique que je veux ?”* Bon, je ne suis pas du genre à cracher dans la soupe, et je reconnais que le CD avait des qualités. Mais évidemment, “Jude” va exister en vinyle car il n’y a que sur ce support que la musique a véritablement de la chaleur, de l’onctuosité et une telle clarté.

R&F : Alors, quel est le dernier vinyle que vous avez acheté ?
Julian Lennon : Oh là là, vous me posez une colle… *(Julian ajuste ses lunettes sur son nez et commence à fouiller dans la bibliothèque musicale de son ordinateur – NdA).* Déjà, ce serait bien si je trouvais quel est le dernier album que j’ai downloadé… Je suis nul ! Même ça, je ne trouve pas. Ecoutez, désolé, laissez-moi revenir vers vous plus tard mais là, vraiment je ne m’en sors pas. Et pourtant, j’avais préparé une liste de ce que j’écoute en ce moment au cas où on me poserait la question. Mais là, ça ne me vient pas à l’esprit et je ne trouve rien sur ce fichu ordi !

R&F : Vous ne vous souvenez pas du dernier disque que vous avez acheté mais vous espérez tout de même que des gens se procurent le vôtre, non ?
Julian Lennon : Certes. Non sincèrement *(il continue de farfouiller dans ses fichiers – NdA),* je suis désolé.

R&F : Bon, ça n’est pas grave, on refera “Mes Disques A Moi” dans vingt-cinq ans, ça vous laissera le temps d’affiner une sélection…
Julian Lennon : OK, on fait comme ça *(rires)* ★

Album *“Jude” (BMG)*

BIKER in جحيم

DANI
1944-2022

Femme de la nuit, actrice, égérie, chanteuse, rosiériste, Dani a pris un aller-simple vers les étoiles. Flashback sur une vie intrépide.

ÉVOQUER DANI, C'EST OUVRIR LA PORTE D'UNE CARRIÈRE À MULTIPLES TIROIRS. Avant d'être Dani, elle fut Danièle Graule, cette étudiante de dix-neuf ans larguant les amarres à Perpignan pour monter à Paris et devenir mannequin, épousant à vingt ans le photographe de "Salut Les Copains".

Abracadabrantesque

Depuis, chacun a sa Dani : la bombe sexy qui fit chavirer les corps adolescents en couverture du numéro 133 du magazine "Lui" de février 1975, la chanteuse de variétés qui fut découverte en 1968 avec "Papa Vient D'Epouser La Bonne" et manqua de représenter la France à l'Eurovision en 1974, la reine des nuits parisiennes qui ouvrit son propre night-club, L'Aventure, avenue Victor Hugo, l'actrice aux vingt-cinq rôles, dont celui de la concierge Claudie dans "Fauteuils D'Orchestre" de Danièle Thompson, qui lui valut une nomination au César du meilleur second rôle en 2007, la fleuriste-rosiériste du magasin "Au Nom De La Rose"…
On pourrait continuer longtemps ainsi tant ce caméléon multiplia les activités diverses, plongeant comme tant de créatures nocturnes vers le côté obscur, un calvaire dont elle sut sortir et qui fut l'objet d'un de ses livres, "Drogue, La Galère", édité en 1987, dont elle était l'héroïne tragique.
Une artiste vit forcément mille vies, ce fut le cas de Dani, qui déclarait dans "Les Inrocks", en réponse à la question *"Quand êtes-vous déjà morte ?"* du questionnaire de Sophie Calle : *"Jamais pour l'instant. Cela ne me fait pas peur, je suis amie avec elle depuis longtemps"*. Mais la plus belle de ses multiples résurrections reste celle de "Comme Un Boomerang", hit surprise et miraculé de 2001 dont l'histoire abracadabrantesque mérite d'être résumée ici : Dani devait représenter la France à l'Eurovision avec "La Vie À 25 Ans", mais la mort du président Georges Pompidou le 2 avril 1974 entraîna l'annulation de la France à la compétition. Candidate naturelle en 1975, elle exige alors de chanter le titre que Serge Gainsbourg lui a écrit, "Comme Un Boomerang". Mais Antenne 2 (future France 2) juge le texte trop agressif, trop connoté sexuellement. Gainsbourg refuse de modifier les paroles, et Dani l'appuie. Elle sera remplacée par Nicole Rieu et son très inoffensif "Et Bonjour A Toi L'Artiste", et se consolera en assurant la première partie de Claude François pour son grand retour scénique. Le titre, enregistré par Gainsbourg pour servir de modèle, n'était pas sorti dans le commerce, bloqué pour de sombres raisons de droits éditoriaux. L'histoire aurait pu s'arrêter là sans l'amitié et le talent d'Etienne Daho, qui chanta avec elle une version actualisée en 2001, tube entre nostalgie et modernité, dont une version anglaise minimaliste fut produite avec Gonzales et Feist. Dix ans plus tard, c'est la version Gainsbourg qui voyait enfin la lumière du jour pour le vingtième anniversaire de sa mort. *"Le morceau a dormi sur une étagère de chez Vogue avec une étiquette Dani et non Gainsbourg, donc personne ne s'y intéressait"*, racontait Dani au "Parisien" en 2011 à cette occasion.

L'élégance des dilettantes

Depuis ce retour de boomerang, cette égérie dotée de cette voix rauque façon Macha Béranger faisait feu de tout bois, comme pour rattraper le temps perdu par la dope : un duo avec Alain Chamfort ("Reine D'Autriche"), un album hommage à la capitale ("Paris Par Dani"), une série de cartes blanches radiophoniques sur France Inter en 2016, une seconde autobiographie ("La Nuit Ne Dure Pas"), un projet de disque au titre tristement prémonitoire, "Attention Départ", qu'elle voulait enregistrer avec Etienne.
Daho, qui déjà en 1987 lui écrivait le single "Cette Histoire Commence", a su trouver les mots pour accompagner son amie dans son ultime dérobade : *"Toi l'inclassable, libre, si jeune. Mannequin, meneuse de revue, chanteuse, rosiériste. Tu as tout fait avec l'élégance des dilettantes, surfant hors des clous, (…) charmant ton monde de ta malice et de ta voix grave, sensible, planquée dans les volutes de fumée de tes cigarettes. Si rock, mais pour de vrai."*
Dani n'est plus, son cœur exsangue de battre s'est arrêté à Tours le 26 juillet. Elle laisse en héritage un ultime album sorti en 2020, "Horizons Dorés", où elle partage le micro avec JoeyStarr sur "Kesta Kesta", et tant de souvenirs d'une vie faite de boums et de bangs. Ce qui la faisait se lever le matin ? *"La vie"*, disait-elle. Au revoir, Dani. ★

OLIVIER CACHIN

Photo KPA/ United Archives/ Getty Images

“Ça rejoint la chanson de Joan Baez sur Sacco et Vanzetti”

BOPS

Le jeune groupe breton publie “Sounds Of Parade”, de la pop avec un message.
Awopbopaloobop alopbam-bops !

C’EST À RENNES QUE LE ROCK FRANÇAIS DOIT CERTAINES DE SES HEURES LES PLUS FASTES, DE MARQUIS DE SADE AUX GÉNIAUX GWENDOLINE. C’est dans cette précieuse généalogie que s’inscrit la fratrie Cozic-Bop (d’où ce nom qui explose comme dans une toile de Roy Lichtenstein), soit Louis (chant et basse), Oscar (batterie) et Germain (chant et guitare), épaulés par un nouveau membre aux claviers, Tom Beaudouin, et par l’orchestre symphonique de Sofia sur trois titres.

Origami sonore

(Re)venue du garage rock de ses débuts, la bande des quatre a mis à profit le hors-temps du confinement (Germain, le benjamin : *“On a instauré un rythme ‘métro-boulot-dodo’, mais sans métro”)* pour bâtir un deuxième album aux compositions pop sinueuses mais imparables. Un morceau comme “The Flag” se déploie comme un origami sonore, avant de s’ouvrir sur un refrain à la fois candide et parfaitement vicieux. Le titre le plus strictement psyché, “Sleeplessness” — le genre de choses qu’on espère réentendre un jour sous le clavier d’un Jacco Gardner — , impressionne encore davantage, et plus largement un évident plaisir de jouer ensemble crève à tout moment les enceintes (“No Job”, “Sequencer”, “Tomboy”). A ce niveau, ce serait presque une insulte de dire banalement que tout cela est prometteur. Après l’inévitable ronde des influences (en vrac : Coral, Rapture, Arctic Monkeys, Supergrass, MGMT et les Beatles), on en vient à leur petite patrie musicale. Louis : *“A Rennes, on a été influencé par le milieu garage qui était hyper important. On était très fans de Sapin, qui faisait une sorte de country garage. Et sinon, il y avait des groupes un peu plus gros comme Kaviar Special, les Madcaps, ou les 1969 Club, qui venaient juste de faire les Trans’ en 2015-2016 et qui nous ont pas mal aidés au début.”* Autre atout de la ville, ses bars : *“C’est assez facile de faire des concerts : t’as un groupe, t’as cinq chansons, vas-y, c’est vendredi, tu montes sur scène ! On allait souvent au Oan’s Pub, qui organisait tous les mois des concerts, et des sortes de mini-festivals deux fois par an. On y rencontrait tous les groupes de Rennes.”*

Marmites explosives

Particularité étonnante pour un album aussi purement pop, ces esthètes chantent le son de l’explosion sur “R.A.V.A.C.H.O.L.”, légendaire anarchiste poseur de marmites explosives qui, comme eux, a repris le nom de sa mère. Germain : *“On voulait vraiment faire la Fête de l’Huma’ (rires) ! L’histoire de Ravachol est incroyable, on aurait pu faire un film dessus. Dans la chanson, on se place dans sa tête au moment où il va être guillotiné et où il revoit les trois dernières années de sa vie. Et ça rejoint totalement la chanson de Joan Baez sur Sacco et Vanzetti”.* Alors que rien dans leur musique, certes très anglophile, ne trahit ses origines, le groupe revendique hautement son identité bretonne, un peu à la façon des derniers Fontaines DC. Oscar : *“Pour la pochette, on s’est penché sur le mouvement breton du début du XX^{ème} siècle, et on est tombé sur ce motif d’étoffe de Suzanne Creston, une figure très importante de cette époque. On voulait que ça ait un rapport avec la Bretagne sans pour autant tomber dans les goélands, la mer et ‘Tri Martolod’…” Louis confirme : “Notre mère tenait un bar, mais maintenant, elle est prof de breton, Oscar parle breton aussi), c’est un acte un peu militant de notre part.”* Ceux que la séparation des Madcaps et de Sapin a affligés peuvent se rassurer : à Rennes, la relève est là. ★

RECUEILLI PAR VIANNEY G.
Album *“Sounds Of Parade”*
(Ideal Crash/ Playground Records)

Photo DR

“Quelque chose qui sonne cool”

GHOST WOMAN

Du fin fond du Canada est récemment parvenu le **mystérieux premier album** d’un groupe qui n’en est pas vraiment un.

IL S’APPELLE EVEN USCHENKO, et si son nom possède une résonance ukrainienne qui n’est pas sans évoquer l’actualité, l’individu est originaire de Three Hills, en Alberta, une province canadienne isolée. Quand en 2021 est arrivé “Lost Echo’s”, premier single de Ghost Woman, on a su qu’on tenait là un artiste — nourri au son des années soixante psychédéliques, tendance 13th Floor Elevators et Moby Grape — avec qui on avait envie de faire un bout de chemin. Le premier album du groupe n’a fait que confirmer cette impression.

Le monde merveilleux de l’underground

Evan Uschenko a grandi dans une famille de mélomanes. Son père, musicien dans sa jeunesse, passait régulièrement à la maison des classiques des années soixante et soixante-dix. A l’adolescence, quand ses amis se sont mis à monter des groupes punk inspirés par Green Day, Uschenko, au tempérament plutôt solitaire, a commencé à apprendre la guitare dans son coin, sur l’instrument de son père, et à reproduire les chansons qu’il aimait. C’est ainsi qu’il a commencé à jouer dans des groupes localement, jusqu’à une rencontre décisive avec Michael Rault, musicien canadien signé alors chez Burger Records, dont le premier album “Living Daylight” (2015) est une merveille. *“Je devais avoir dix-neuf ans. J’adorais tellement sa musique. Je suis allé le voir et je lui ai dit :* ‘Je veux jouer de la guitare dans ton groupe’. *Il a répondu :* ‘OK, on a un concert bientôt, si tu peux apprendre toutes les chansons, viens avec nous sur scène.’ *Et j’ai joué avec lui pendant des années.”* Uschenko a ainsi mis un pied dans le monde merveilleux de l’underground rock, apprenant les ficelles du métier dans des tournées européennes et américaines harassantes, croisant au passage la route de Jacco Gardner et King Gizzard, impressionnants de professionnalisme aux yeux du jeune musicien.

Dans une vieille grange

C’est au retour d’une de ces tournées qu’en 2016 Uschenko a commencé à élaborer le projet Ghost Woman pour tenter d’oublier un chagrin d’amour (la fameuse femme fantôme ?). Seul, avec tout son matériel dans une vieille grange transformée en studio (qui a brûlé depuis), il a commencé à assembler des morceaux et à affiner peu à peu son esthétique pour aboutir à cette variété de rock psychédélique lancinant qui rend son premier album si singulier. *“Sur les enregistrements, il n’y a que moi. Je ne joue pas très bien du piano, mais si je m’assois assez longtemps devant, je peux parvenir à quelque chose qui sonne cool. Je joue principalement des guitares, quand j’étais jeune je jouais de la batterie. Je ne suis exceptionnellement doué avec aucun de ces instruments, mais je sais faire des chansons, et c’est tout ce qui compte. C’est plus simple de travailler ainsi. Quand il faut répéter, il faut toujours s’assurer que tout le monde est disponible. Quand tu es seul, tu peux travailler quand tu veux, à toute heure de la journée.”* L’influence revendiquée d’Uschenko sur cet aspect est Emmitt Rhodes, autre homme-orchestre qui cuisinait des chefs-d’œuvre dans son coin. Par la force des choses, Uschenko a dû monter un groupe pour que Ghost Woman existe sur scène : *“On a fait des concerts récemment avec trois guitaristes, c’était cool, très fort. Mais parfois on joue aussi avec une seule guitare. J’aimerais bien trouver des musiciens européens pour avoir un groupe ici, ce serait plus simple”*. Message transmis. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *“Ghost Woman”*
(Full Time Hobby/ Boogie Drugstore)

Photo DR

"Honnête et imparfaite"

NAIMA BOCK

Repérée chez **Goat Girl**, cette chanteuse folk sort un premier album à la beauté intemporelle

QUAND LE MONDE EST ARIDE et que l'humanité offre le pire d'elle-même, le folk, les musiques acoustiques et ancestrales reviennent. Naima Bock sort son premier album, et il y a une telle éternité là-dedans que l'on aime cette musique comme si on avait passé notre vie avec. Pourtant, rien de revivalist ici : tout, la voix, les paroles, les arrangements et le choix des instruments, sonne moderne, frais, nouveau.

Percuter des barrières

ROCK&FOLK : Pensez-vous que la musique progresse ou qu'elle n'est qu'une continuité ?

Naima Bock : Je crois qu'il est toujours sain d'avoir une perspective. Le problème, ce serait plutôt la mode : quand un type de musique devient cool et que tout le monde en fait sans être honnête avec soi. C'est le problème de vouloir que la musique avance. Mais si revenir aux musiques anciennes, aux vieilles chansons, m'a aidé, je n'essayerai jamais de les répliquer. Ça doit rester une inspiration. Je crois que le genre de musique n'a aucune importance : tout ce qui compte, c'est qu'elle reste honnête et vienne du cœur.

R&F : Ce qui est un peu une caractéristique du folk dont les meilleurs artistes sont exactement ce que vous venez de décrire : honnêtes, originaux et intimes.

Naima Bock : Et pourtant, la dernière fois que j'étais à Paris, deux personnes distinctes m'ont demandé : *"Pourquoi est-ce que tu fais du folk, ce n'est pas très 'porteur' "*. Je me disais que c'était peut-être pourquoi montait cette toute petite vague de nouveaux artistes de folk et de country : par réaction. Si le monde dans lequel nous vivons est un train qui ne fait qu'accélérer et que nous passons notre temps à percuter des barrières, la musique doit être l'endroit où l'on peut faire exactement comme on l'entend. J'espère ne jamais devenir trop consciente de ce que je fais pour ne pas me censurer.

Une mélodie sans fin

R&F : Comment avez-vous trouvé cette manière de chanter, haute tout en gardant la profondeur de votre timbre ?

Naima Bock : Je crois que j'ai commencé à chanter vers douze ans une chanson qu'écoutait mon beau-père. C'était sur "Liege And Lief" de Fairport Convention, son album préféré qu'il m'a demandé d'apprendre en entier quand il est tombé malade pour que je lui chante à l'hôpital. Quelques années après, on a commencé Goat Girl et, là, on faisait beaucoup de chœurs, d'harmonie à plusieurs voix, et projeter sa voix comme cela est l'un des sentiments les plus libérateurs qui existent. Quand il a fallu que je chante seule, je voulais atteindre quelque chose... comme lorsque j'écoute Nico : une voix honnête et imparfaite. Souvent les femmes chantent *"parfaitement"* alors qu'il existe tous ces superbes chanteurs *"qui ne savent pas chanter"*. Avoir grandi entourée d'exemples de voix féminines splendides m'a longtemps fait penser qu'il était impossible de faire quoi que ce soit en musique si l'on n'était pas née avec *le don* d'une belle voix. Ça m'a pris du temps d'accepter que *ceci* allait être ma voix à tout jamais, et que tout le travail technique possible que j'entreprenais n'allait pas changer son identité pour autant.

R&F : Et de cette voix, vous faites pleuvoir des tonnes de mélodies.

Naima Bock : Cet album est une sorte de mélodie sans fin. Je crois qu'avec Joël Burton, le producteur, nous étions très ambitieux dans le sens où nous avons voulu tirer le maximum de ce que nous avions à disposition. On peut dire que l'on a vraiment trait les chansons jusqu'à la dernière goutte de musique, aussi bien dans les arrangements que les lignes de chant. Après l'enregistrement, j'ai regardé ce documentaire sur le premier album de Joni Mitchell, et il y a une scène où elle dit à David Crosby : *"Heureusement que nous n'avons pas transformé cette pomme en orange."* Et là, je me suis dit *"Oups. Est-ce que nous avons transformé cette pomme en orange ?"* Mais j'aime toujours beaucoup ce que nous avons fait, donc ça doit aller.

R&F : Votre label parle beaucoup de vos influences brésiliennes, mais c'est plus une touche qu'une influence, non ?

Naima Bock : Mon écriture, les grilles d'accords, si elles viennent de quelque part, viennent plutôt de l'anti-folk, d'artistes comme les Moldy Peaches, Adam Green, Daniel Johnston, Jeffrey Lewis... La musique brésilienne, ça a plus influencé la production, la manière d'enregistrer les instruments, les percussions, très acoustiques, et puis mon phrasé sans effet ni vibrato, cette manière de chanter la plus naturelle possible. Aussi, je voulais que l'on garde les bruits de mobilier, de pièces, parce que nous avons beaucoup enregistré chez mon père qui a une superbe collection de percussions brésiliennes. Chaque année, quand nous allons voir la famille, il dévalise une boutique de São Paolo dont il ressort avec une valise pleine. Des décennies d'achat d'instruments que je connais depuis toute petite. Naturellement, quand il a été question de faire mon premier album, j'ai voulu en mettre un maximum. C'est une partie de ma vie ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album *"Diant Palm"*
(Sub Pop/ Modulor)

Anti-folk

Apparu dans les années quatre-vingt en réaction à la scène traditionaliste de Greenwich Village, l'anti-folk est né de l'envie de jouer des riffs punk sur une guitare acoustique. Très vite, le terme a servi d'étiquette à tous les folksingers aux approches plus ou moins excentriques — de Daniel Johnston à Beck — avant qu'un groupe d'artistes new-yorkais mené par les Moldy Peaches d'Adam Green et Kimya Dawson ne se réapproprie le terme dans les années 2000.

Photo El Hardwick-DR

"Je dormais avec..."

MARCUS KING

Guitariste hors catégorie et voix de velours, le jeune prodige publie, sous le patronage de Dan Auerbach, un cinquième album **heavy blues** destiné à *"bousiller la baraque de son ex à coups de bulldozer"*.

TOUJOURS À L'AFFÛT D'UN TALENT, DAN AUERBACH, EN CE JOUR DE L'ANNÉE 2020, informe son ingénieur du son Allen Parker de son désir de faire venir dans son studio de Nashville, le Easy Eye Sound, un certain Marcus King. *"Tu parles de Marcus King le guitariste ?"* interroge Allen Parker, ce à quoi le leader des Black Keys répond que non, il pensait à Marcus King le chanteur. *"Qu'à cela ne tienne, je crois qu'il s'agit d'une seule et même personne"*, rétorque le préposé au son avant de chercher le contact du prodige originaire de Greenville, en Caroline du Sud.

Marshall ombre

"J'ai grandi en Caroline du Sud, le Marshall Tucker Band représentait donc beaucoup pour moi." **Formé en 1972 à Spartanburg, le Marshall Tucker Band fut l'un des fleurons du rock du Sud, via une exquise approche mêlant rock, country, jazz, blues et rhythm'n'blues. "A New Life", "Searching For A Rainbow" ou "Carolina Dreams" sont essentiels. Marcus King confie avoir récemment enregistré des morceaux en studio avec le batteur Paul Riddle, l'un des deux membres du groupe d'origine encore de ce monde en activité (avec le chanteur Doug Gray). A suivre.**

Une bonne dose de haine de soi

Chapeau de cow-boy, shades, rouflaquettes, le jeune homme de vingt-six ans, de passage à Paris, semble sorti d'un film américain des seventies (type "Le Convoi" de Sam Peckinpah). Un look aussi improbable qu'est donc rare cette combinaison : un guitar hero qui pourrait faire carrière derrière un micro à déclamer du Otis Redding. Aussi flamboyant guitare en main que réservé lorsqu'il s'en trouve démuni, Marcus emploie le mot "intimidant" deux fois en l'espace d'une minute d'entretien, et relate sans ambages la genèse de son nouvel album, le terrassant "Young Blood". *"Je sortais d'une rupture et je n'allais vraiment pas bien. Je commençais les séances d'écriture par expliquer mon état à Dan et aux compositeurs auxquels il avait fait appel : une profonde dépression, avec de sévères addictions et une bonne dose de haine de soi."* Le premier morceau composé, "Rescue Me", éloquent, indique la voie : riffs jubilatoires, section rythmique dynamite, dans la lignée des power trios que furent Cream, ZZ Top, Mountain ou Grand Funk Railroad. Une bande-son idéale, selon son auteur, pour *"bousiller la maison de son ex à coups de bulldozer"*.

Marcus King a déjà connu son lot de coups durs par le passé, à commencer par une enfance en Caroline du Sud habitée par un profond sentiment de solitude. *"Ma mère est partie quand j'étais très jeune, mon père bossait, ma sœur faisait ses trucs à elle, je passais beaucoup de temps avec mon grand-père, qui est tombé malade... Je passais une grande partie de mes journées avec la guitare pour principale compagnie."* La première est une Epiphone El Dorado acoustique, suivie d'une Les Paul miniature et d'une Squire Stratocaster offerte par son père lorsqu'il avait sept ans. Le gamin ne s'en éloigne jamais. *"Je dormais avec..."* Son père et son grand-père sont ses premiers mentors. Le premier lui fait découvrir le blues de ses homonymes BB, Freddie et Albert, ainsi que Muddy Waters, Slim Harpo, Son House, Taj Mahal. Par-dessus tout, le gamin aime les musiciens "qui en veulent", qu'ils soient guitaristes ou chanteurs : il cite Toy Caldwell, Duane Allman, Dickey Betts, James Brown, Sam Cooke, Marvin Gaye, Janis Joplin... *"Je n'étais pas très extraverti, alors pour moi ceux qui avaient une certaine attitude dans leur jeu, dégageaient de la confiance, me faisaient forte impression."* Marcus se produit dans le groupe de son père à huit ans, monte un groupe à treize avec des musiciens plus vieux de quinze ans qui lui permettent de rentrer dans les clubs où il joue... A quinze ans, il tente de faire parvenir une démo à Warren Haynes dans un club d'Asheville, se fait intercepter par le propriétaire des lieux qui le soupçonne de vouloir boire et appelle son père et la police... La démo finira par arriver au guitariste des Allman Brothers et de Gov't Mule, lequel produira son deuxième album, en 2016, qui intronise Marcus King comme un guitariste exceptionnel, le plus intéressant apparu depuis des lustres outre-Atlantique : toucher solaire, vocabulaire s'aventurant loin du tout-venant blues rock, et une émotion à fleur de cordes qui rendrait jaloux de bien plus célèbres que lui.

Embarrassante étiquette

Un troisième album produit par Dave Cobb suit en 2018, et c'est peu après qu'intervient le leader des Black Keys. *"Je jouais à Phoenix quand j'ai reçu un coup de fil de mon manager :* 'Dan Auerbach veut te rencontrer pour que vous écriviez ensemble.' *J'ai changé mon vol pour Nashville, sans hésiter une seconde."* Les deux hommes composent et passent du temps ensemble, Auerbach le signe sur son label Easy Eye Sound et, comme pour décoller une embarrassante étiquette de nouveau guitar hero, met en avant la qualité de sa voix sur "El Dorado" (2020), riche en ballades soul. Sa notoriété franchit un palier, une nomination s'ensuit aux Grammy Awards. A l'automne, le kid passera par l'Europe et Paris, où il a déjà livré une paire de concerts faramineux, et se produira de l'autre côté de l'Atlantique dans des salles de trois mille à cinq mille personnes. Lui préfère ça aux petits clubs, où l'on voit le blanc des yeux du public et la moindre des réactions. Il juge cela moins *"intimidant"*. ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Album *"Young Blood"*
(Easy Eye Sound)

Photo DR

"L'Amérique ne prendra pas soin de nous..."

EZRA FURMAN

Sur "All Of Us Flames", son **sixième album**, la musicienne originaire de Chicago, s'impose comme la porte-parole des marginaux et exclus en tous genres, et invite l'Amérique à se regarder en face

"QUELQUE CHOSE VA CRAQUER". C'est le nom du dernier film de Marilyn Monroe, mais c'est aussi le sentiment puissant qui envahit à l'écoute du nouvel album d'Ezra Furman, "All Of Us Flames". Un disque incendiaire, entre punk mystique, folk désabusé et doo-wop anachronique. Quelque chose va craquer. Révolution ou apocalypse ? Lendemains qui chantent ou têtes de mort ? L'entretien débute en demandant à Ezra Furman si elle connaît le jour exact de la fin du monde. "*C'est maintenant, mon ami !*" prévient la chanteuse. "*Peut-être même aujourd'hui*". Et si elle disait vrai ? C'est que la musicienne sait lire le futur. D'ailleurs, elle prévient. Après l'opulent "Transangelic Exodus" et le très punk "Twelve Nudes", Furman livre le dernier tome d'une trilogie américaine crue et angoissante.

Springsteen en robe

En dix ans et six albums, la songwriteuse de Chicago est devenue l'une des meilleures chroniqueuses de l'Amérique qui en bave. Une sorte de Bruce Springsteen en robe. Même si elle préfère citer le Bob Dylan des années quatre-vingt comme source d'inspiration, à l'écoute de titres comme "Forever In Sunset" ou "Lilac And Black", on pense immédiatement au patron du New Jersey. A ceci près que même dans ses chansons les plus sévères à l'égard de sa patrie ("Nebraska", "Born In The USA", "American Skin (41 Shots)"...), Springsteen n'a jamais perdu foi dans le rêve américain. Ezra, elle, en est largement revenue : "*Pour moi, l'Amérique aujourd'hui se résume en un mot : survie. Ce disque, comme les deux précédents, fait le constat que le pays ne prendra pas soin de nous. Alors quelles sont nos options ? Sur le premier album, j'ai commencé à courir. Sur le deuxième, je me suis mise à crier. Et aujourd'hui, je me rends compte que je vais probablement passer le restant de mes jours à faire ça...*" "All Of Us Flames" n'est pas qu'un réquisitoire contre les Etats-Unis, c'est aussi une ode à tous ceux que l'Oncle Sam écrase sans pitié. Ses compositions sont autant de déclarations d'amour adressées aux marginaux, aux SDF, aux junkies, aux femmes, aux pauvres, aux tapins, aux personnes queer, aux moches, aux exclus du désir... Bref, à toutes celles et ceux qui étouffent sous la bedaine grasse du capitalisme américain.

Toudoum

Depuis 2019, Ezra Furman compose la bande originale de la série de Netflix "Sex Education" : "*Composer pour une série, c'est une écriture différente. Tu peux écrire des choses plus légères. Mais c'est un peu étrange aussi. On te dit :* 'Tu vas écrire des chansons mais on ne va pas toutes les utiliser. Et certaines vont être entendues vingt secondes à l'écran.' *Mais financièrement, c'est un super plan. Ça m'a apporté un peu de sécurité, surtout au moment de la pandémie, quand le gouvernement américain laissait les artistes crever.*"

Un culte à Lou Reed

Chanteuse, juive, bisexuelle et transgenre, Furman est un cauchemar sur pattes pour l'extrême droite américaine. Malgré son statut de musicienne reconnue et signant des bandes originales de séries pour Netsflix, elle reste tout en bas de l'échelle sociale. "*J'ai écrit cet album avant d'emménager à Boston. A l'époque, je vivais dans un appartement dont le propriétaire était un transphobe qui passait son temps à nous rabaisser ma famille et moi. Puis j'ai rencontré d'autres personnes queer dans mon quartier qui m'ont dit :* 'T'as besoin de quoi ? Tu veux qu'on le descende ?' *(rires) Ça m'a fait du bien de me sentir soutenue. La famille qu'on se choisit est un motif très fort sur ce disque.*" Malgré les déménagements d'une côte à l'autre, Furman parvient depuis près de dix ans à retenir auprès d'elle les mêmes musiciens, The Visions. Ils ajoutent une touche d'exubérance à sa musique : cuivres joueurs, claviers eighties ou beat vintage. "*Ces gars sont brillants. J'écris de bonnes chansons mais eux, ce sont de vrais musiciens. Parfois, j'essaie d'en pousser un vers le micro pour parler au public. A chaque fois, j'ai le droit à la même réponse :* 'Nan. Ça, c'est ton taf.' ". Furman est une songwriteuse prolifique. On se remémore avec elle une conversation entre Leonard Cohen et Bob Dylan ("*Combien de temps ça t'a pris d'écrire 'Hallelujah' ?*" demanda le Zim à son comparse canadien. "*A peu près deux ans*", répondit Cohen. "*Et toi pour écrire 'I And I'?*" demanda à son tour le Montréalais. "*Environ quinze minutes*"). "*Avant je voulais sortir un album par an pour me prouver que j'en étais capable. Maintenant, je m'en fous.*". La musicienne voue également un culte à Lou Reed. En 2018, elle a même publié un essai consacré à l'album "Transformer". Son nouveau disque se clôt avec son "Walk On The Wild Side" à elle, baptisé "Come Close". Chaque couplet de cette chanson faussement candide raconte l'histoire d'un rapport sexuel non consenti. "*Je n'arrive pas à croire que j'ai écrit un truc pareil. Cette chanson me fait peur. Ça parle du sentiment ambigu de ressentir une sorte de camaraderie avec des gens qui m'ont quasiment agressée sexuellement... J'ai failli appeler l'album 'Desparate Ones'. Tu sais, comme la chanson de Jacques Brel.*" On sait. On sait aussi que les chansons d'Ezra Furman ne sauveront pas l'Amérique. Mais au moins, elles lui mettent le nez dans ses excréments. ★

RECUEILLI PAR ROMAIN BURREL

Album "*All Of Us Flames*"
(Heavenly/ Pias)

Photo DR

Des gens bien

THE LIMIÑANAS

Après une décennie passé à publier des disques à un rythme soutenu, le duo publie une compilation qui retrace l'ensemble de sa carrière et trace, en creux, le portrait d'un groupe farouchement indépendant qui s'est construit par ses rencontres.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

TOUS LES GENS QUI LES ONT CROISÉS DE PRÈS OU DE LOIN LE CONFIRMERONT : LIONEL ET MARIE LIMIÑANA SONT DES GENS BIEN. Avant même d'être des musiciens inspirés. Pas étonnant que tout le gotha du rock frappe à leur porte. Les Limiñanas viennent du milieu du rock garage, où les conditions sont toujours limitées, où la débrouille est érigée comme style de vie, où les moments d'amitié et le rock'n'roll sont les seuls salaires. Depuis ses débuts, le groupe avance à un rythme impressionnant : il ne se passe jamais une année depuis 2010 sans que ne sorte une publication des Limiñanas. Il était temps de compiler tout ça.

Photo Olivier Metzger-DR

“J’ai vraiment commencé ma collection de disques en achetant des compiles des Troggs et des Kinks au supermarché”

On a discuté via Zoom du projet avec Lionel Limiñana peu avant son départ en tournée estivale : “*C’est parti du fait que les premiers disques qu’on a faits avec Trouble In Mind n’étaient pas disponibles sur les plates-formes comme Spotify. J’ai dit à Because* (*leur maison de disques, nda*) : ‘Ce serait cool que je vous envoie les masters et que ça ressorte.’ *En remettant le nez dedans, on s’est aperçus qu’on avait vraiment enregistré beaucoup de choses en douze ans d’existence. Ils m’ont dit :* ‘Ce serait peut-être l’occasion de faire une compilation’, *et avec Marie on n’avait rien contre. Depuis que je suis gosse, j’adore ce format-là, j’ai vraiment commencé ma collection de disques en achetant des compiles des Troggs et des Kinks au supermarché en Espagne, quand j’allais voir mon grand-père à Alicante. Des compiles cheap que j’aime toujours autant. On a commencé à bosser sur ce truc-là, et il s’est vite avéré qu’il y avait de quoi faire un double parce qu’on a beaucoup enregistré, et même un triple pour l’édition spéciale limitée.*”

Des morceaux sur MySpace

Les Limiñanas, sont nés à 2009 à Cabestany, dans le bassin de Perpignan, du désir de Lionel (guitare) et Marie (batterie), étrangement, de mettre la vie de groupe de côté. “*Le groupe est né quand on a arrêté de jouer dans des groupes garage. On s’est dit qu’on allait arrêter parce qu’à chaque fois, les groupes splittaient et ça me frustrait. Au moment de sortir le disque, de partir en tournée, souvent ça explosait en route. J’étais un peu lassé de tout ça, même si ce n’était la faute de personne.*” Après des années à jouer avec Beach Bitches, puis Les Bellas, Lionel voulait tourner la page. Avec Marie, ils bricolent toutefois deux titres chez eux, “Migas 2000” — une recette de cuisine familiale mise en musique — et “I’m Dead”, qui possède déjà la patte unique du groupe, nourrie d’inspirations psychédéliques sixties. “*L’idée, ce n’était pas du tout de faire un duo à la White Stripes ou Black Keys, mais plutôt de travailler en studio, en enregistrant tout nous-mêmes, en bricolant plein de re-re* (Re-recording, le fait d’enregistrer des prises les unes par-dessus les autres – nda). *Sur les voix, c’était juste des talk-overs quand c’était Marie et moi qui les faisions. Et si on voulait vraiment que ce soit chanté, si on voulait autre chose, qu’un ou une ami(e) participe, on les invitait. A l’époque, je ne savais pas comment les faire écouter à mon frangin, il n’y avait pas WeTransfer, alors j’ai mis les morceaux sur MySpace, qui était à l’époque la première interface sur Internet qui te permettait de te mettre en contact avec des mecs que tu admirais à l’autre bout du monde. J’ai créé une page MySpace, il fallait un nom de groupe, et comme j’étais à fond dans les Ramones, j’ai pris les Limiñanas, comme une blague, et j’ai envoyé le lien à mon frère. J’ai mis quelques copains comme Nico des Sonic Chicken 4 en amis, et comme le groupe avait sorti un single sur Trouble In Mind, ils devaient avoir Bill Roe en contact. Le surlendemain, à cinq heures du matin, j’avais un mail de Todd Novak chez Hozac qui me disait qu’il voulait sortir les morceaux en 45 tours, et le lendemain, Trouble In Mind me contactait. J’étais sur le cul parce que c’était vraiment mon rêve de sortir des singles aux Etats-Unis, et surtout sur ces deux labels-là. J’ai dit à Trouble In Mind que j’avais filé les deux morceaux à Hozac et j’ai menti comme un rat — ce que je ne fais jamais — en disant que j’avais plein de morceaux, alors que je n’avais rien. Nico m’a prêté un préamp et un micro, et tous les soirs en sortant du boulot, on a bidouillé à la maison ‘Je Ne Suis Pas Très Drogue’ et ‘Berceuse Pour Clive’. Bill et Lisa ont tellement aimé qu’ils nous ont commandé un album. On est passé de cette position de groupe qui ne voulait rien faire à deux singles aux Etats-Unis et un album à faire.*”

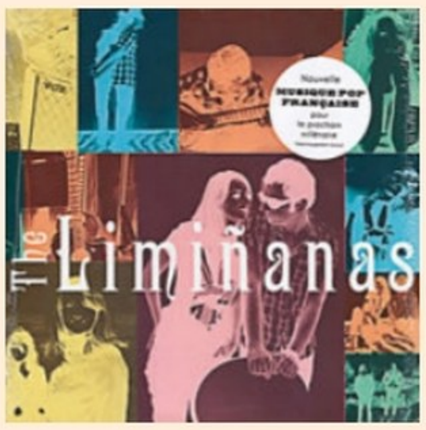
Le début des emmerdements

Le groupe enchaîne alors les sessions d’écriture et d’enregistrement à la maison. Des invités viennent prêter main-forte pour l’enregistrement, Lionel envoie le master à Trouble In Mind. Sans réponse après quelques jours, le guitariste pense que l’affaire restera sans suite. “*Je me suis dit :* ‘Ils n’en veulent pas’. *Dix jours après, il me dit :* ‘Ok, ça sortira tel mois, il faut qu’on fasse la pochette et que vous prévoyiez une tournée aux Etats-Unis.’ *Et là, ça a été le début des emmerdements, parce qu’on n’était que Marie et moi et j’avais enregistré dix pistes de guitare, des percussions, des basses, des orgues. C’était la cata. On a dit oui, j’ai contacté Nico qui venait de quitter Sonic Chicken 4 et monter Gaz Gaz, alors signé sur Born Bad. On a pris Gaz Gaz à la fois comme backing-band et groupe de première partie. On a fait dix répétitions et*

Photo DR

Photo DR

Discographie
(à l'usage des portugaises ensablées)



"The Limiñanas"
(Trouble In Mind, 2010)
Enregistré dans l'urgence, le premier album du duo met en place la signature sonique du groupe : grooves sixties, guitare fuzz, textes drolatiques le plus souvent parlés ("Je Ne Suis Pas Très Drogue", "Je Suis Une Go-Go Girl"), les plaçant en héritiers de Serge Gainsbourg, Jacques Dutronc et Jacqueline Taïeb.

"Costa Blanca"
(Trouble In Mind, 2013)
Les morceaux s'allongent, les instrumentations s'enrichissent, mais le fond reste le même. Les Limiñanas atteignent le sommet de leur première période avec cet album empli de morceaux marquants ("My Black Sabbath", "My Cold Underground") et un clin d'œil malicieux à leurs tristes détracteurs ("Votre Côté Yéyé M'Emmerde").

"Traité De Guitarres Triolectiques (À L'Usage Des Portugaises Ensablées)"
(Because, 2015)
Collaboration essentiellement instrumentale avec leur ami et mentor Pascal Comelade, cet album au titre amusant est surtout l'occasion pour Lionel Limiñana d'étaler son talent de guitariste et de magicien de la fuzz (avec notamment une belle reprise de Soft Machine à la clef, "Why Are We Sleeping").

"Shadow People"
(Because, 2017)
Anton Newcombe entre dans la danse, produit, joue, chante ("Istanbul Is Sleepy"). Emmanuelle Seigner apparaît. Les graines de L'Epée sont semées. Bertrand Belin pose son timbre singulier sur "Dimanche", Pascal Comelade participe à la fête, Peter Hook illumine "The Gift". Varié et ambitieux, c'est un disque de copains qui sonne formidablement bien.

"Le Bel Été"
(Because, 2019)
On s'en doutait, la musique des Limiñanas se prête admirablement à l'exercice de la BO de film. Etienne Daho pose sa voix sur l'intense "One Blood Circle", tandis que le groupe étoffe sa palette sur des instrumentaux hypnotiques. C'est le début d'une série de BO produites par le groupe ces trois dernières années ("The World We Knew" en 2021, "The Devil Inside Me" et "The Ballad Of Linda L. OST" en 2022).

"Crystal Anis"
(Hozac, 2012)
Pochette ténébreuse pour ce deuxième album à la tonalité plus sombre. Si les titres typiques chantés en français et les influences sixties sont toujours là ("Betty And Johnny", "Longanisse"), le groupe propose des instrumentaux cinématographiques ("Belmondo") et d'étonnantes fictions musicales ("Crystal Anis").

"I've Got Trouble In Mind : 7" And Rare Stuff 2009/ 2014"
(Trouble In Mind, 2014)
Difficile de parler des Limiñanas sans évoquer leurs compilations de raretés qui viennent de temps en temps rassembler les singles éparpillés. L'inaugural "I'm Dead" figure ici (avec la recette de "Migas 2000"), tout comme quelques reprises inspirées de Jay Reatard, Beach Boys ou Phil Spector.

"Malamore"
(Because, 2016)
Attendu au tournant après sa signature chez Because, le duo confirme son immense talent et produit quelques-unes de ses mélodies les plus marquantes ("Prisunic", "Malamore", "El Sordo"). Peter Hook adoube le groupe et contribue à un morceau magnifique ("Garden Of Love"). Ne cherchez pas les Limiñanas, ils sont dans la stratosphère.

"I've Got Trouble In Mind Vol.2 : 7" And Rare Stuff 2015/ 2018"
(Because, 2018)
Pas d'année off chez les Limi qui vident à nouveau leurs fonds de tiroirs, et démontrent que rien chez eux ne se perd, avec notamment d'autres reprises ("Two Sisters" des Kinks, "Russian Roulette" des Lords Of The New Church).

"De Película"
(Because, 2021)
Covid oblige, les Limiñanas sont coincés chez eux et nouent une relation musicale épistolaire avec leur ami Laurent Garnier, DJ et icône de la musique électronique. De cette collaboration inattendue est né un disque concept à la couleur étonnamment krautrock, presque baggy par moments ("Promenade Oblique"), où les morceaux poussent à la transe.
ED

“C’était mon rêve de sortir des singles aux Etats-Unis”

on est parti aux USA, et depuis ça s’est jamais arrêté. Depuis qu’on a dit qu’on arrêtait les groupes, on n’a jamais autant tourné et enregistré. Et c’est toujours pareil aujourd’hui. On ne calcule rien, à part six mois à l’avance pour organiser les tournées.” Ce que Lionel appelle “*l’arrêt des groupes*” a surtout marqué l’avènement de ce qui est devenu une sorte de vocation, ou du moins de passion dévorante : la production. “*Aujourd’hui, c’est ce que je préfère faire. Tous les matins de l’année, quand je peux, je descends au studio bidouiller des trucs, j’adore faire ça. Même si je ne maîtrise toujours pas plus de 20% des outils que j’ai en bas dans mon studio sous la maison, j’ai des potes qui continuent de m’apprendre des trucs. Là par exemple, j’apprends beaucoup avec David Menke, avec qui je travaille sur les BO. Il me montre beaucoup de choses sur la production, sur l’instrumentation, il me fait progresser. Inviter des gens sur les disques, c’est aussi ça.*”

Les rencontres sont le moteur des Limiñanas. Leur nouvelle compilation, où se bousculent les invités de prestige, d’Etienne Daho à Areski, en est le témoignage. “*Au début, c’était beaucoup Muriel ou Nadège, qui sont des vieilles copines, qu’on invitait à intervenir. Et puis après, quand le groupe s’est mis à tourner, au fil des rencontres, on a commencé à faire intervenir d’autres gens. Déjà, d’entrée de jeu, avec Pascal Comelade, on a fait beaucoup de trucs. Si tu regardes sa discographie, Pascal, a beaucoup fait ça lui aussi avec d’autres musiciens. Pour moi, Pascal et son groupe ont toujours été des modèles. On a un peu structuré notre truc de la même manière. Nous, ce n’est pas le Bel Canto Orquestra, mais c’est un truc à géométrie variable dans lequel on a invité plein de gens.*”

Scandale chez les snobs

Pascal Comelade, que Lionel croisait sur les marchés aux puces à chiner des disques quand il était jeune, a invité les Bellas à ouvrir pour les Seeds dans les années 2000, avant de convier Lionel à faire des guitares pour l’album “A Freak Serenade” en 2009. “*Pascal m’a demandé de venir enregistrer des guitares sur un album sur lequel il travaillait. Je me suis retrouvé chez lui, dans sa pièce à musique. Il m’a mis un casque dans lequel jouaient des boucles et m’a dit* : ‘Fais ce que tu veux’. *J’ai enregistré des fuzz avec des trémolos, des grilles d’accords pour un autre morceau. J’avais l’impression de lui avoir fait perdre sa matinée. Quelques mois plus tard, je reçois l’album, Pascal avait gardé toutes mes prises. Il avait invité des mecs à droite et à gauche et il avait produit son album avec toutes ces pièces rapportées. C’est ce truc-là qui nous a donné l’idée de bosser comme ça avec les Limiñanas par la suite. On s’était promis de retravailler ensemble, et c’est ce qui est devenu le ‘Traité De Guitarres Triolectiques’.*” Problème : à l’époque Comelade est signé chez Because, et doit sortir son album sur ce label. Une rencontre est alors convenue à Paris entre les Limiñanas et la maison de disques. Lionel arrive avec des disques sous les bras, il repartira avec un deal. “*On n’avait jamais envoyé quoi que ce soit à aucun label avant ça. En revanche, on commençait à recevoir des mails de gens qui nous disaient avoir du mal à trouver nos albums. On se disait que ce serait quand même bien d’avoir une distribution en Europe, pour que les disques soient disponibles.*” Scandale chez les snobs des milieux garage : les Limiñanas sont désormais sur un gros label ! Les disques sont réédités, le groupe gagne en visibilité, séduit, touche le grand public et se nourrit de rencontres qu’il n’imaginait pas possibles avant, comme Peter Hook, bassiste légendaire de Joy Division et New Order. Le groupe avance, les rencontres artistiques s’enchaînent, comme celle avec Bertrand Belin au cours d’un voyage rocambolesque pour un festival en Australie (qui mériterait un article à lui seul), celle avec Anton Newcombe via Twitter ou Laurent Garnier lors de son festival Yeah!. Des rencontres décisives dans l’histoire du groupe, qui ont toutes pour point commun d’être avant tout des coups de cœur affectifs autant qu’artistiques, de véritables histoires d’amitié et de fraternité rock’n’roll. Une approche de la vie de musicien saine, admirable même. “*Ça vient du fait qu’on est tous issus de cette scène garage, qui a toujours été une scène très active sans aucun budget, qui se démerdait à presser ses 45 tours, à tourner dans des conditions apocalyptiques, à produire les disques, les enregistrer, à demander à un pote qui savait un peu plus que toi de t’aider... Comme on n’avait pas de thunes pour faire des disques, et aujourd’hui encore on ne demande aucun budget à la maison de disques, on a appris à se débrouiller et on continue comme ça. On ne parle pas de dogme, mais c’est une espèce de carcan qui permet de ne pas faire n’importe quoi. Enregistrer sur un laps de temps assez défini et sur un matériel qui reste humble, c’est ce qui nous a permis de rester tels qu’on est.*” ★

Album “*Electrified*” (*Because*)

L’Epée

Où en est le supergroupe monté avec Anton Newcombe et Emmanuelle Seigner ? ***“Le Covid a coupé la tournée en deux. Il en restait une bonne moitié. On s’est retrouvé enfermé avec tout le matos du groupe chez moi, le matos d’Anton. J’avais des cordes pour tenir des mois.”*** **L’avenir du groupe ?** ***“J’en sais rien. Je crois qu’Anton et Emmanuelle ont hyper envie de refaire un disque. On a été pas mal occupé sur la route, Anton aussi. Je ne sais si ça va se faire l’année prochaine, mais tout le monde en a envie. Je vois Emmanuelle régulièrement, Anton m’envoie aussi des trucs. Il m’a envoyé une poêle à frire en forme d’épée l’autre jour, ça veut dire quelque chose !”***

Photo DR

Photo DR

Photo Olivier Metzger-DR

En vedette

“L’Amérique d’où l’on vient”

THE FELICE BROTHERS

A leur huitième disque “From Dreams To Dust”, dépassant leur réputation établie de post-dylanisme baigné au whisky et à l’accordéon, Ian et James Felice brisent les murs, renversent les tables et plantent leur drapeau en haut de la montagne de cendres d’un rock américain en ruines, où lendemains qui chantent et déchantent relèvent d’une même détresse existentielle.

RECUEILLI PAR LÉONARD HADDAD

Photo Lawrence Braun-DR

THE FELICE BROTHERS

LE SOLEIL TAPE SUR LES RUELLES D'UTRECHT, UNE PETITE "VENISE DU NORD", UNE DE PLUS, À VINGT MINUTES DE ROTTERDAM. Sur les canaux, la plage. Ici, on sait vivre, dès que l'occasion se présente. Les gens ont sorti les paddles, les kayaks, les packs de bière et les bouteilles de rosé. Fichus Hollandais, qui font la sieste sur des hamacs accrochés aux pendants de leurs baies vitrées ouvertes, histoire de faire admirer leurs intérieurs de si bon goût. Nous sommes à la mi-juin 2022 et les Felice Brothers ne viendront pas jouer en France.

Jackpot poétique

Il y a un peu de vexation à voir les tournées européennes des groupes US de premier ordre (artistique) mais de seconde catégorie (commerciale) jouer à saute-mouton avec l'Hexagone, un soir à Anvers ou Bruxelles, le surlendemain à Londres, puis Birmingham ou Glasgow. *"On nous dit que c'est pas évident pour les groupes qui chantent en anglais."* On vous dit des conneries, les gars. Mais ceci est une autre histoire. Enfin, un autre aspect de la même histoire.

Ces types-là, on les aurait traqués jusqu'au bout du monde. Aux origines, ils étaient trois frères. L'aîné, Simon, batteur, songwriter, chanteur, ex-membre. Celui du milieu, James, claviers, songwriter, chanteur, Monsieur Loyal. Et le petit dernier, Ian, guitares, songwriter, chanteur, peintre, leader, âme. Simon est parti voler de ses propres *side projects* il y a déjà dix ans, enchaînant avec The Duke & The King ou en solo des disques souterrains échoués dans les limbes d'un culte qui ressemble à l'oubli. Les deux autres ont continué, tant bien que mal. C'est-à-dire souvent très bien, mais en ayant toujours du mal. Au huitième disque, ils touchent au but, un jackpot poétique, émotionnel, américain, très rare si tard dans la carrière des groupes qui doivent se bagarrer pour exister, sans hits, sans label en Europe, sans promo, sans argent. Sans avenir ? Théoriquement, à ce stade, ils devraient être séparés depuis longtemps, rendus aux regrets éternels des boulots alimentaires. James l'avouera tout à l'heure : *"Je me demande chaque matin si ce sera le dernier."* Le même, au micro, pendant le concert : *"On a des T-Shirts à vendre au stand de merchandising, les amis. Venez dépenser vos jolis euros. S'il vous plaît… On adore les euros !"*. On a connu rock'n'roll plus triomphant ? Ils enchaînent avec "Jazz On The Autobahn", "Silverfish", "Aerosol Ball" et nous clouent le bec. On a rarement vu concert plus triomphal.

"On était des kids des années quatre-vingt-dix, baignés de rap, de grunge. Le côté cow-boy d'opérette, très peu pour nous"

Ecole Leonard Cohen

Le TivoliVredenburg est un complexe architectural délirant, un immense bâtiment à étages et plateformes, divisé en une demi-douzaine de salles aux acoustiques conçues pour différentes formes de musique. Ce soir, les Felice jouent au Cloud Nine, salle littéralement hors-sol, tout en haut, vue imprenable sur la ville. Le concert est dans trois petites heures, James Felice emmène Rock&Folk boire une bière à l'extérieur. Dedans, il ne retrouvait pas sa loge… L'homme a une position singulière d'enfant du milieu. L'aîné parti, il a pris le rôle du "grand frère", à tous les sens du terme : une armoire à glace souriante, à la fois directeur musical, rigolo de la bande, VRP du groupe et garde du corps de Ian. On commande des Koper, bière locale fruitée conseillée par la serveuse. *"Ian n'aime pas l'analyse. Il écrit des grandes chansons, mais il ne dira pas d'où elles viennent ni où elles vont. Parfois, je lui pose la question, il me répond :* 'Uh ? Aucune idée, je l'ai juste écrite.' *Juste écrite ? Un chef-d'œuvre comme 'We Shall Live Again' ? C'est ça, mec…"*

Une chanson pareille, voyage métaphysique à travers un ouest réimaginé, où se mesurent l'écart entre les aspirations des hommes et leurs réalités, la grandeur de leurs questionnements, la futilité merveilleuse des réponses qu'ils y trouvent, non, ça, Ian ne l'a pas juste "écrit". Il l'a forcément *pensé*. *"Il m'a dit que la chanson faisait 19 minutes à l'origine. Il a noirci des pages et des pages, des dizaines de couplets, avant de la ramener à sa durée finale de 8 minutes."* Ecole Leonard Cohen, donc, en descendance de "Hallelujah", ces chansons profanes qui frôlent le divin sans avoir l'air d'y toucher. A moins que ce ne soit l'inverse, des hymnes religieux qui se sécularisent pour se rapprocher de la spiritualité des choses simples, privilégier les vertiges du réel aux certitudes de la Foi, rappelant que les hommes qui croient et ceux qui ne croient pas sont faits d'un même bois qui brûle — de savoir, de comprendre, de ressentir — avant de finir en cendres dispersées d'un coup de vent. *"From Dreams To Dust"*, comme dit la phrase clef d'une autre chanson, moins grandiose mais peut-être encore plus émouvante, une eulogie drôle et fataliste de Ian Felice par Ian Felice. *"A son fils, il laisse un coin de ciel immaculé/ A sa femme, un rouleau de pellicule non développé."* Le morceau ne s'appelle pas *"Rest In Peace"* mais "Be At Rest" : rassure-toi, mec, ne t'en fais pas. De rêve, tu redeviendras poussière. Sérieusement, qui écrit des trucs comme ça ?

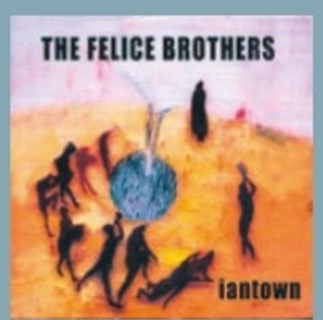
"*On a enregistré dans une* église *qu'il a rénovée,* poursuit James, *un bâtiment construit par un type seul en dix-huit cent quelque chose. On était juste tous les deux, avec nos vies en friche à cause de la pandémie. On avait tout le temps d'approfondir le son, les textures, les arrangements. Et puis Jesske Hume et Will Lawrence* (basse et batterie, nda) *nous ont rejoints pour quatre jours. 'Jazz On The Autobahn' et 'To Do List' sont sorties de ça, bang, dans une forme d'urgence. Le disque est là, dans la tension entre ces deux modes de création, le temps long et le temps court."* Les précédents lieux d'enregistrement des brothers étaient une coopérative agricole, un garde-meuble, un hangar à poulets. L'église accentue forcément l'ancrage dans un sens de la communauté, très américain, ce que James appelle "*le christianisme de proximité, celui des fermiers, des commerçants, celui qui est hélas en train d'être rattrapé par ses aspects horrifiques. Mais c'est l'Amérique d'où l'on vient.*"

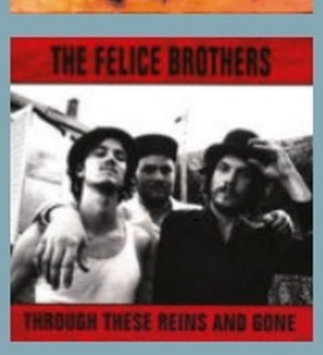
Deux heures plus tard, au concert, il y aura "Whisky In My Whisky" et "Frankie's Gun !", devant un public ravi de gars à chapeau et de femmes de cinquante-cinq ans mimant des danses country une pinte à la main. Le groupe honore cet aspect festif de son répertoire, cette connexion disons, folklorique, tout en l'ayant dépassée. *"A nos débuts, on n'avait que ça, les vieux disques de blues, Bob Dylan, voire le Band.*

Photo Shervin Lainez-DR

Félicité brothers

Albums officiels, raretés, quatorze ans de discographie en quatorze pépites.





"Her Eyes Dart Round"

"Iantown", *2006*
Les Felice Brothers ou *le* Felice Brother ? Ian post-ado, sa guitare, sa voix, sa vision. Musicalement décharné, déchirant. Une version live en groupe circule, pas laide non plus.

"Ballad Of Lou The Welterweight"

"Through These Reins And Gone", *2006*
Une ballade du fond des âges. Un boxeur, une levrette, un crochet en trop, le dernier, étendu pour le compte. Comme nous.

"Roll On Arte"

"Tonight At The Arizona", *2007*
Un classique, si bon qu'il a gardé sa place sur trois disques d'affilée, dont ce début pro officiel. Couplet martelé, refrain asséné, une chanson pour faire les présentations.

"Ruby Mae"

"Adventures Of The Felice Brothers Vol. I", *2007*
Le CD se vendait en marge de concerts de rues légendaires. Un parfum Band gothique s'affirme : bidonvilles, chiens errants, strip-tease de foire et meurtre au petit matin.

"Frankie's Gun!"

"The Felice Brothers", *2008*
Accordéon bourré, batterie déglingue, tapage de pied sur une estrade, tapage nocturne au saloon, comme dans un western ou dans "Rocky Racoon". Idéal pour finir les concerts sur un bang (bang bang).

"Sailor Song"

"Yonder Is The Clock", *2009*
James Felice au piano, des accords Randy Newman, des accents Tom Waits, moins gosse des rues que son petit frère, plus cabaret, une lente dérive triste, lasse, belle à pleurer.

"Fire At The Pangeant"

"Celebration, Florida", *2011*
Un film d'horreur en chanson, des chœurs d'enfants, un refrain qui fait froid dans le dos, la montagne en flammes, un groupe en feu. Dommage, le disque ne suit pas.

"Bird On Broken Wing"

"Favorite Waitress", *2014*
Un chien aboie, une guitare gratouille, on entend un fiddle. Simon part, on lui dit au revoir, *"fare thee well, my friend"*. Ensuite, il faut reconstruire depuis le sous-sol *(basement)*. Leur spécialité.

"Jack At The Asylum"

"Life In The Dark", *2016*
Une valse à l'asile de fous aux couleurs d'un pays entier : "Ameeeeerica"… Les sifflotis harmonisant les changements d'accord sont un coup de génie.

"Sell The House"

"Life In The Dark", *2016*
Un mari en taule donne ses consignes à sa femme. Musique niveau "Nebraska", écriture un étage encore au-dessus. *"Vends la maison/ Embrasse les enfants pour le père qui va leur manquer."*

"Special Announcement"

"Undress", *2020*
***"J'économise mon argent/ Pour devenir président."* L'annonce est suivie d'un programme gaucho de hippie rêveur et hobo poète, hurlé à la mort comme si nos vies en dépendaient. Parce que c'est le cas.**

"Days Of The Years"

"Undress", *2020*
Trois accords, une mélodie récitative, et *"les jours des années de la vie"* de Ian Felice défilent, entre nostalgie et écorchure, devant nos yeux ébahis.

"Jazz On The Autobahn"

"From Dreams To Dust", *2021*
La voix parlée/ chantée, le refrain qui tue, l'histoire qui n'a ni queue ni tête, mais qui fonce sur notre autoroute mentale, à tombeau ouvert, générant images, excitation, exaltation.

"Inferno"

"From Dreams To Dust", *2021*
Dur de choisir UNE ballade, au milieu des chefs-d'œuvre du dernier LP. Mais réussir à tirer des larmes en chantant *"Jea-an-Claude Van Daaamme"* vaut bien cette distinction.
LH

Mais on était des kids des années quatre-vingt-dix, baignés de rap, de grunge. Le côté cow-boy d'opérette, très peu pour nous." C'est la vieille histoire des gens qui vous poursuivent avec des étiquettes à vous coller dans le dos. Avoir résisté à ça, tordu le bras à son propre cliché sans se renier, est en soi une sorte d'exploit. *"Tout le crédit revient à Ian. Je me considère comme un type assez droit mais lui… Un jour, une inondation a noyé notre équipement dans ma cave, une catastrophe. On nous proposait un pactole pour utiliser notre chanson 'Take This Bread' dans une pub pour biscottes. Je l'ai supplié, en lui expliquant que sans ce fric, on ne se relèverait pas. Il m'a regardé droit dans les yeux, a dit :* 'Non' *et il est sorti de la pièce."*

A peu près à ce moment de la conversation, un fantôme flou remonte la rue en notre direction, un demi-sourire sur les lèvres. Titubant à moitié, un gobelet de thé à la main, il se gratte la tête, se frotte les yeux, évite deux vélos et fait un signe timide à notre intention. Pas exactement une entrée de star mais tout de même, Ian Felice est en approche… D'un SMS discret, James lui a demandé de se joindre à nous. On croyait être en interview, on était en train de passer un test pour décrocher une audience avec le songwriter en chef.

Un roc, une plume

Le contraste entre les deux frères est saisissant. Cinq tailles d'écart, T-shirt délavé trop grand, cheveux clairs ébouriffés, yeux translucides, pâleur lunaire, bras brindilles. L'un est une force de la nature, un roc vissé au sol, l'autre se présente en petite chose fragile, une plume dans le vent. Dans un moment, sur scène, mieux réveillé, Ian martèlera tout de même le sol à coups de pied, sa guitare à coups de médiator et l'estomac des spectateurs à coups de textes dévastateurs. Dans son dernier disque solo en date, l'aîné Simon Felice chante *"Mon petit frère écrit des chansons qui me déchirent le cœur."* Ce soir, c'est une fille du public qui est cueillie par la litanie du quotidien "Days

Photo Shervin Lainez-DR

de sa permanence. *"La rumination existentielle, je n'en sors pas. La poésie de la vie, tout le monde la ressent, c'est l'expérience humaine dans ce qu'elle a de plus universel. Je me vis comme agnostique, ce qui peut se traduire par 'ne pas avoir la moindre idée d'à quoi rime ce cirque', tu vois ? Chercher un sens à la vie et partager cette quête avec les gens, c'est ce que je vise."*

Le tout avec une lueur espiègle dans le regard, qui n'atténue en rien la puissance émotionnelle mais la multiplie. *"Si tu te débrouilles bien, les deux se nourrissent. Tu ne peux pas être 100% rigolo, sinon, c'est de la comédie. Mais 100%* deep, *c'est assommant."* De fait, dans l'énumération des "choses à faire" de "To Do List", ce sont parfois les plus légères qui se teintent d'une profondeur inattendue et les plus sérieuses qui font éclater de rire. Ian : *"La poésie n'est pas censée être littérale, elle doit te déstabiliser. La phrase 'We Shall Live Again', je l'ai prise dans un poème Native American. Elle me semblait résumer ce dont les religions sont faites, et j'en ai tiré ce rêve abstrait, pour me donner du courage. Mais chacun y verra un truc différent. Celui qui écoute doit interagir avec ce qu'il entend, pour accoucher de ce que ça veut dire. De ce que ça veut dire pour lui."*

Jalousie sublime

L'un après l'autre, une pinte de bière, un gobelet de thé, un colosse jovial et un spectre hanté, c'est la dynamique entre les deux frères qui frappe le plus, la façon dont les trois ans d'écart semblent avoir été redistribués dans les deux sens. Le plus jeune est le plus sage, le plus torturé et le plus sauvage. Le plus vieux est le plus doux, le plus ouvert et le plus fou. Ils veillent équitablement l'un sur l'autre. Ian explique, sans fausse modestie : *"Je sais que ça peut être écrasant pour lui, parce que j'écris beaucoup, tout le temps… Ça a toujours été mon rôle au sein du groupe, tandis que lui se consacrait à développer son talent de musicien, très supérieur au mien. Mais aujourd'hui, il écrit ses plus belles chansons. Et c'est beau de le voir grandir."* Drôles de paroles pour un petit frère. Une réponse, James ? *"Tu connais le concept de 'jalousie sublime' ? C'est ce que je ressens envers lui. Il est mon inspiration. Je l'envie mais ça me pousse à essayer de devenir presque aussi bon."*

"J'aime participer à cette intégrité, la protéger, la nourrir, c'est une vie qui vaut la peine d'être vécue"

Huitième disque, chef-d'œuvre objectif, croisée des chemins. James va sortir un disque solo. Ian l'a déjà fait, il y a trois ans. Sur scène, dans quelques minutes, on verra un groupe étincelant, en équilibre parfait entre la bonhomie festive de l'un et l'intensité irradiante de l'autre. Qu'il reste mésestimé, méconnu et qu'il n'ait jamais joué en France laisse pantois. Ian hausse les épaules, James relativise : *"Bah, ça viendra. Un jour ou l'autre. On ne fait pas de la pop pour dix-sept ans non plus, donc pourquoi crier à l'injustice… J'aime participer à cette intégrité, la protéger, la nourrir, c'est une vie qui vaut la peine d'être vécue. Gillian Welch, Conor Oberst, Phoebe Bridges, Brendan Flowers… Tu connais cette blague, le groupe préféré de ton groupe préféré ? Ian, lui, est le songwriter préféré de tous vos songwriters préférés, les gars !"* Voilà, ça va mieux, on peut être rassuré.

Album *"From Dreams To Dust" (Yep Roc)*

Of The Years" comme par un uppercut émotionnel en pleine mâchoire : sanglots incontrôlables, dans les bras d'une copine interdite. *"Je n'ai plus peur qu'être trop perso m'éloigne de l'impalpable ou de l'universel,* avoue Ian. *J'ai plutôt l'impression que ça m'en rapproche."* Pareil avec le contexte, l'époque, ici et maintenant : *"Quand tu écoutes des trucs intemporels des années trente comme Robert Johnson, tu sais instantanément de quand ils datent. C'est même là que réside leur part d'éternité."* Le paradoxe prend sa pleine puissance dans les couplets de "Valium" *"Me voilà dans un motel à la frontière de l'Utah et du Colorado/ Un vieux John Wayne passe à la télé / Enfin, je crois bien que c'est John Wayne*", où il réussit à capter l'essence d'une expérience américaine contemporaine écartelée entre son passé, son présent, son absence de futur, la permanence de ses mythes, le mythe

Satanisme et transgression

CHRISTIAN DEATH

Loin des clichés sea, sex and sun, la Californie n'est pas seulement le paradis des hédonistes fumeurs d'herbe bio et surfeurs pectobuildés. Au contraire. On lui doit aussi d'avoir enfanté la formation la plus sombre et désespérée du rock fondée en 1979 par un gamin de dix-sept ans, Rozz Williams.

PAR ALEXANDRE BRETON

LA MORT NOIRE ARRIVE PAR SUFFOCATION. Tout commence par des spasmes qui convulsent la chair, puis des douleurs affreuses qui pulvérisent la voûte crânienne. L'esprit délire, le corps semble se diluer en humeurs grumeleuses. Pustules, apostumes et ulcères brunissent et crèvent la peau. La bile devient du sang, le sang une lie anthracite. L'œuvre destructrice de la peste noire est sans sursis ; sept jours suffisent. Echappée des cales de navires génois infestés de rats au XIV^{ème} siècle, elle décima en quelques mois l'Europe entière. Cet événement exerça une fascination telle sur le jeune Rozz Williams qu'il en devint une obsession. 1334 — date supposée de l'origine de la contagion depuis la province chinoise de Hubei — sera même pour lui un signifiant destinal : une référence constante dès "Every King A Bastard Son", premier album solo de 1992, un titre ("Dec. 30, 1334"), le nombre d'exemplaires vendus de son film expérimental "Pig", et, par anticipation, l'âge de sa mort : trente-quatre ans. Pour cet amateur d'occultisme, la peste est une affaire personnelle, renvoyant à l'inlassable répétition de l'Histoire. Elle sera la métaphore de la mort avec laquelle Rozz ne cessera de flirter, la devançant, l'érotisant, la conjurant, la jouant — jusqu'à ce matin du 1er avril 1998 où, du côté de West Hollywood, Ryan "Wildstar", le fidèle ami, découvrit son corps nu pendu par une ceinture à la porte de sa chambre. A ses pieds, en guise d'explication, une carte de tarot.

Rock épique

Mai 2022. Formation désormais à géométrie variable — pas moins de trente musiciens temporaires y ont transité —, menée depuis 1985 par Valor Kand au chant et Maitri aux chœurs et à la basse, Christian Death s'apprête à publier son dix-septième album studio, "Evil Becomes Rule". Il perpétue la tradition d'un rock épique, aux guitares flamboyantes sur rythmiques spacieuses, contrepoint de chansons aux accents mystiques grandiloquents. On est loin de l'univers symboliste imprégné de hargne punk qu'y projeta, quarante ans plus tôt, Rozz Williams, avec "Only Theatre Of Pain", premier album devenu l'étalon du rock dit *gothique*. Sans la sagacité d'un dandy punk français, le disque serait passé presque inaperçu. Au téléphone, Yann Farcy, fondateur en 1981 du label L'Invitation Au Suicide, raconte. "*Si je n'avais pas édité 'Only Theatre Of Pain' en version française en 1983, Christian Death n'aurait jamais véritablement existé. Rozz aurait fait un album obscur sur un obscur label californien, et on en serait resté là. C'est fin 1982, chez Music Action, à Paris, que j'avais déniché par hasard la version américaine de cet album. Je l'avais trouvé génial et avais aussitôt décidé de contacter Frontier Records pour savoir si je pouvais le ressortir. Le label n'existant plus, j'ai alors enquêté auprès de contacts en Californie, de labels, de fanzines, bref, ça a été assez long, jusqu'à ce que je tombe sur Rikk Agnew. Rikk avait été le premier guitariste de Christian Death. Il m'a dit :* 'Oui, je crois que Rozz aimerait bien encore faire de la musique. On ne se voit plus mais j'ai son téléphone.' *Merveilleux ! J'appelle, me répond une voix de dame, charmante, c'était maman Williams ! Elle crie plusieurs fois :* 'Rozz ! Rozz ! Rozz !' *et, à un moment, j'entends une voix au téléphone, très douce, presque ectoplasmique, qui me dit* 'Hello, I am Rozz, what do you want?' *Il parlait avec une extrême lenteur. Ce n'était pas une pose chez lui, il était vraiment ailleurs. Il prenait le temps de répondre, pesait chacun de ses mots, leur donnant exactement le sens voulu. Donc je lui explique que je voulais sortir le disque, etc. Moi qui suis plutôt speed, j'avais en ligne quelqu'un qui me répondait par monosyllabes, qui finit par me dire, en substance :* 'Je veux bien, mais je ne sais pas comment faire. Je n'ai plus de musiciens.' *Au bout de plusieurs conversations, j'apprends qu'il a les bandes, parfait ! J'aborde les conditions, et là je comprends que je lui parle de choses qu'il ignore totalement ! Rozz n'était pas dans le monde réel. Il était agréable, courtois, heureux que je veuille sortir le disque en France, mais n'avait aucun sens pratique. En quelques mois, je réussis quand même à rééditer ce premier album, avec "L'Andromaque" de Georges Rochegrosse en couverture*

Photo Edward Colver-DR

“On luttait pour communiquer des choses qui se trouvaient au-delà des mots”

et un livret enrichi de textes d'écrivains symbolistes. Puis Valor Kand et Gitane Demone, alors dans le groupe Pompei 99, rejoignirent Rozz pour reformer Christian Death que je signai aussitôt sur mon label. De là, ils partirent en studio en Ecosse pour y enregistrer successivement 'Catastrophe Ballet' en 1983, puis 'Ashes' en 1985, avant que Rozz ne quitte définitivement le groupe.”

La fureur vire au saccage

Pomona, à trente miles de Los Angeles par la California State 71. C'est dans cet univers anxiogène de pavillons blancs, au cœur de l'Inland Empire, que Roger Alan Painter voit le jour, le 6 novembre 1963. Cadet d'une fratrie élevée selon la stricte discipline de la Southern Baptist Convention, cet enfant délicat aux yeux bleus, taciturne, développe tôt une aversion violente pour cette morale chrétienne corsetée, sa famille et le monde hypocrite et mortifère qui l'entoure. Il a dix ans quand il trouve ses premiers antidotes musicaux : Alice Cooper, Marc Bolan, Roxy Music, les New York Dolls et, surtout, l'alien David Bowie. Vient rapidement en renfort toute une littérature noire — Lautréamont, Rimbaud, Baudelaire, Breton. Au lycée, c'est un paria charismatique et brillant qui préfère les Germs à Peter Frampton. Il porte cheveux longs, parfois khôl et vernis, rend coup pour coup quand on insulte son ambiguïté sexuelle, se fait surnommer Xerox-Clone jusqu'à ce qu'un nom, lu sur une pierre tombale, lui assure une nouvelle identité par emprunt : Rozz Williams. Viré du lycée après y avoir fabriqué des bâtons de dynamite en cours de chimie, il se consacre à plein temps aux arts, musique et poésie en tête, puisant chez les surréalistes Dali et Burroughs pour donner forme à ses visions cauchemardesques qu'aggrave la consommation précoce d'acides. De cette époque date sa fascination pour le satanisme et la transgression, nourrissant, entre autres, son intérêt pour les tueurs en série tel Jeffrey Dahmer à qui il dédiera, en 1994, “Still Born/ Still Life” sur l'album “The Rage Of Angels”. C'est l'heure des premiers groupes : les Crawlers, No, Upsetters, Asexuals (aux côtés de Jill Emery, future bassiste de Hole), et Daucus Karota — formation éphémère qu'il relancera au milieu des années quatre-vingt-dix. Du punk spleenétique, étranger à la vogue hardcore du moment menée par Black Flag, Fear ou Circle Jerks. En octobre 1979, il a dix-sept ans et fonde Christian Death. Le nom du groupe, selon la légende, proviendrait d'un jeu de mots à partir des initiales CD vues sur une chemise Christian Dior. “[Il] *signifie 'mort du christianisme'*, expliquera Rozz en 1984. *Il provient d'un exorcisme, d'un exorcisme sur moi-même, d'une purification par le feu.*” Les choses deviennent sérieuses, Rozz a de l'ambition et s'entoure de musiciens aussi connectés que lui sur les sonorités neurasthéniques qui annoncent l'imminente explosion appelée alors gothique ou batcave. Il transcrit et chante d'une voix exténuée ses combats contre le démon, excelle à la guitare autodidacte ; George Belanger, copain de lycée, tient la batterie martiale, James McGearty la basse pesante et frontale. Ce rock mâtiné de satanisme saturé de distorsions donnera naissance à une nouvelle épithète : death rock. Fasciné par le théâtre et la performance, Rozz envisage clairement la scène comme un espace thaumaturgique et propitiatoire. Un théâtre de la cruauté. Mais les choses vont rapidement tourner autrement. Sur East LA, où le groupe répète, Rozz croise Ron Athey qui devient vite son amant. Ce body-performer à la beauté androgyne est l'un des artistes de la constellation queer-core, comptant notamment la performeuse Kembra Pfahler ou l'actrice et militante féministe radicale Johanna Went. Cette communauté se retrouve au Club Sucker de l'activiste drag Vaginal Davis, du côté de Silver Lake. Ron est un héritier de l'actionnisme viennois des années soixante, expérimentant en public les limites du corps, du sadomasochisme à l'automutilation. Alors que le groupe met un répertoire sur pied pour d'imminents concerts, Rozz et Ron vivent une idylle carbonique. De plus en plus provocateur, il se scarifie, se travestit, arbore svastika et symboles occultes, ingère quantité de drogues et d'alcool. Un premier concert est donné, le 13 décembre 1980, en ouverture des 45-Grave au Hong Kong Café. Dans un fracas de stridences post-punk, où le trash et le stupre irriguent des chants étranglés, la salle mythique de Chinatown ressemble aux pires backrooms de la Ville Damnée. Rythmiques d'Apocalypse, guitares acides, basse vrombissante et, en acmé claustrophobique, “Romeo's Distress”, futur hymne uptempo sale des séides de Lucifer qui, du Nouveau à l'Ancien Monde, sortent de terre comme des cigales. Sidération générale. Rozz devient illico le nouveau frisson de l'underground d'Hollywood, épicentre de la peste nouvelle. Car ce théâtre-panique, c'est la peste, théorisée par Antonin Artaud à la fin des années trente, dans “Le Théâtre Et Son Double” : “[*Le théâtre*], y écrit-il, *dégage des forces ; il déclenche des possibilités, et si ces possibilités et ces forces sont noires, c'est la faute non pas de la peste ou du théâtre, mais de la vie.*” Son théâtre, à Rozz, c'est d'abord son corps, ce corps que doit purifier le supplice, et chaque performance est la répétition d'un suicide au ralenti sous un déluge de larsens. On ne s'y trompe guère : il ne joue pas. Au Toxic Shock, la fureur vire au saccage. Sorti de scène, Rozz décampe sans prévenir avec son *partner in crime*. Le couple veut aller encore plus loin, accouplant sauvagement l'art à la vie, Eros à Thanatos : il fonde Premature Ejaculation, projet à l'ambition bruitiste-indus dans le sillon de Cabaret Votaire, Boyd Rice, SPK ou Throbbing Gristle – Genesis P-Orridge prend d'ailleurs les deux gamins exaltés sous son aile. “*L'action comme forme d'éjaculation ; du bruit et du spectacle*”, résume Ron. Agression sonore, corps brutalisé, violence et chaos. De cette formation éphémère, on trouve, avec beaucoup de chance, quelques-unes des compositions sur “Premature Ejaculation Part I & II”. En effet, le duo ne dure pas un an, se voyant refuser partout après que, sur la scène de l'Arts Building, Ron eût lacéré un spectateur halluciné et dévoré les viscères d'un chat écrasé avant de les vomir sur le public. Celui-ci ne réagit pas très bien : crachats, insultes, jets d'objets divers. Réponse de Ron : “*La beauté résidait pour nous dans un monde différent. On luttait pour communiquer des choses qui se trouvaient au-delà des mots.*” Eté 1981, l'affaire est pliée. Sous l'impulsion de Patricia Repose, chanteuse du combo synth-punk Gobscheit, les deux R envisagent un temps une adaptation des “Bonnes”

Photo Edward Colver-DR

Crachat de bile noire à la face de l'Amérique puritaine

Photo Edward Colver-DR

de Jean Genet ; le projet capote, Christian Death est alors remis en selle, avec les membres originels, plus, à la guitare, l'ex-Adolescents, Rick Agnew, virtuose des riffs tronçonnés.

Une fourmi mutilée

Fin 1981, acte 1 de la nouvelle ère glaciaire. Des titres, d'abord rodés sur scène — tels "Deathwish", "Desperate Hell" ou les incunables "Romeo's Distress" et "Spiritual Cramp" — sortent sur la compilation "Hell Comes To Your House", aux côtés de Social Distorsion ou des Super Heroines. Les dates s'enchaînent dans des clubs locaux ; Rozz assoit son statut de figure méphistophélique, fascine. Le frère de Rikk Agnew, Frank, usera de cette aura auprès de Frontier Records, label fondé en 1980 par Lisa Fancher, ancienne de Bomp Records et créatrice du fanzine "Biff! Bang! Pow!". Un contrat est signé pour deux albums. Le groupe s'enferme dans un studio d'Hollywood, s'adjoint la voix céleste d'Eva O, chanteuse transfuge des Super Heroines, et Thom Wilson, futur producteur des Dead Kennedys, aux consoles. Rozz se retranche dans un mutisme inquiétant, communiquant souvent par écrit, et accouche de textes ésotériques taillés sur les riffs tranchants d'Agnew. Moog, bongos, cloches, tympans, conserves servent un répertoire de prières, d'invocations et d'incantations désespérées. Sur l'instrumental "Prayer", Rozz déclame l'"Ave Maria" à l'envers ; sur "Spiritual Cramp" et "Stairs-Uncertain Journey", Lucifer est convié. Ce musée des horreurs lovecraftien, véritable crachat de bile noire à la face de l'Amérique puritaine, est dans les bacs en mars 1982."*Un album plus ou moins conceptuel sur le combat d'un jeune homme face à la foi*", précise benoîtement le communiqué de presse du label qui a certainement dû flipper. Avec sa pochette noire d'où se détache, jaune vif, un Christ étique, c'est un ovni terrifiant qui ringardise le premier Black Sabbath, à l'heure où le *zeitgeist* californien tourne plutôt en faveur du glam-metal vitaliste de Mötley Crüe. Néanmoins, sans pour autant sortir de la confidentialité, c'est un succès critique. Pour Mick Mercer, du "Melody Maker", c'est "*l'album gothique qui prive de cet adjectif tous les autres albums du même genre.*" Christian Death cloue au pilori de la noirceur nihiliste la prêtresse Siouxsie ou l'hypnotique "Bela Lugosi's Dead" de Bauhaus. La palme du bon mot revient à Ralph Traitor, de "Sounds", pour qui "*leur musique* […] *se contorsionne de douleur telle une fourmi mutilée.*" En avril 1982, le groupe joue au Whisky A Go Go, sur Sunset Boulevard, point de ralliement de tous les désaxés de la Cité des Anges. Cette date inaugure une tournée sans suite aux allures de messe noire, avec encens, bougies et fleurs blanches (piquées par Rozz sur des couronnes mortuaires). Les ligues fanatiques voient rouge, des piles de disques sont brûlées à la sortie des concerts ou brisées lors d'émissions consacrées à l'influence du satanisme. Le blasphème est poussé à son paroxysme lorsque Rozz, en Nosferatu SM arborant chapelets, dentelles et résilles, décide de se faire crucifier sur scène, hurlant, dans un maelström sonore : "*I'm waiting for consumation/ I'm waiting for confrontation/ I'm waiting for contemplation/ Waiting for a place to/ Lay my body down*". La légende dit même qu'une jeune fille s'extirpant du public, aurait bondi sur scène pour se jeter en larmes à ses pieds, telle Marie Madeleine baignant de ses larmes les pieds sanglants du Christ. Quelques mois plus tard, Rozz confiera à Lydie Barbarian de "Libération" : "*J'avais besoin de le faire, pour moi. À cause de mon conflit intérieur.*"

Début 1983, le groupe s'est complètement consumé dans ce paroxysme de drogues, de sexe interlope et de rock'n'roll démoniaque. Si le groupe se reforme après la rencontre avec Valor Kand et Gitane Demone, il poursuivra, dès 1985, sans Rozz, tout en conservant le nom du groupe malgré la promesse faite à ce dernier. La suite est erratique. Rozz multiplie les projets à bout de souffle et, nonobstant son sublime album de 1995 avec Gitane Demone, "Dream Home Heartache", ne connaîtra plus que retours manqués et faux-départs. Lente exténuation du souffle. Jusqu'à l'irrévocable. La carte ? Le Pendu. ★

Remerciements à Thierry Boucanier, Gitane Demone, Dominique Franceschi, Sébastien Michaud

DISPONIBLE EN KIOSQUE

rock&folk

HORS-SÉRIE N°41

1954-2022

UNE HISTOIRE DU ROCK EN PLUS DE 650 DISQUES

rock&folk

DISPONIBLE EN KIOSQUE ET SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

“Allez vous faire foutre, Margaret Thatcher et les Spice Girls !”

PULP

Il y a quarante ans, Pulp sortait son premier morceau. Jarvis Cocker, encore gamin, en est persuadé : en route pour la gloire ! Mais il lui faudra passer par quantité d’échecs, déboires et autres déconfitures…

PAR BENOIT SABATIER

Photo Michael Putland / Getty Images

UNE POP STAR SE PLAIGNANT DE SON SUCCÈS : BONJOUR LE CLICHÉ. En 1996, Jarvis Cocker s’y vautre allègrement. “*J’ai soudain eu accès à des femmes que je n’aurais jamais pu approcher, et ça ne m’a pas procuré la satisfaction que j’avais imaginée*, chouine-t-il dans le livre de Mark Sturdy, “Truth And Beauty”. *Pour beaucoup, le succès, c’est la validation ultime. Tu finis toi-même par y croire, avant de te rendre compte que tu es… un peu con.*” Suite au triomphe de “Common People”, Cocker est interviewé partout, invité partout. Ouverture d’une boutique Diesel ou pub Reebok, il répond présent. Quand même pas la fête des trente ans de la figurine Action Man ? Si, si, clic-clac, Jarvis en photo avec Action Man. Une liste d’invités VIP sans son nom : impensable. Il est réclamé, il est là. A faire le mariole, pour bien signifier qu’il n’est pas dupe. “*Plus vous montrez votre cul lors de réceptions publiques, plus les gens aiment ça. Vous devez vous rappeler que l’impulsion qui vous pousse à exister n’est pas d’être une célébrité jouant au golf avec des célébrités. Ma génération est passée directement de l’école au chômage, nous étions des invisibles, ghettoïsés. Avoir subitement la chance de participer à la société a été très excitant. Vous courez le risque de devenir ce que vous détestez, mais je devais le faire.*” Jarvis n’a pas oublié les longues années de galère. Pas oublié non plus que pop star a toujours été son rêve

Devenir l’idole des foules

Né le 19 septembre 1963 dans une banlieue de Sheffield, le galopin s’intéresse très tôt à une question fondamentale : le look. “J’avais une tante d’origine allemande, ses parents m’envoyaient des shorts en cuir, ceux que portent les bergers autrichiens. J’allais à l’école déguisé en figurant de ‘Heidi’.” Son père, musicien, joue avec un homonyme, Joe Cocker, sous le nom Cocker Brothers. Il disparaît en 1970. Est-il mort ?

“Plus vous montrez votre cul, plus les gens aiment ça”

Il faudra du temps pour découvrir qu’il a fui à Sydney pour ne pas payer de pension alimentaire. Jarvis se console en écoutant les Monkees, son obsession. Il veut faire comme eux, pop star, crée à quinze ans son groupe, Pulp, en hommage au film avec Michael Caine (VF : “Retraite Mortelle”). Et voilà le gamin se produisant avec des camarades dans tous les pubs du coin, reprenant du Monkees, singeant Devo, son autre dada. Le 10 octobre 1981, John Peel diffuse une émission en direct de Sheffield. Jarvis parvient à filer au DJ une démo. “Une semaine plus tard, je reçois un coup de fil chez ma mère : Peel nous invite à une session.” Pulp joue quatre morceaux ultra prometteurs, du niveau Teardrop Explodes. Jarvis, dix-huit ans, va devenir l’idole des foules ! Sauf que les samedis, il occupe le même job : il vend du poisson sur le marché de Sheffield. La session BBC lui procure cependant une bonne excuse pour ne pas aller à l’université, Statik Records lui réclamant un morceau (“What Do You Say?”, génial), des membres du groupe le plus fantastique de Sheffield (Artery) l’aidant à enregistrer son premier album. Jarvis s’est plongé à ce moment-là dans Leonard Cohen : “It”, dans la lignée de Felt, Go-Betweens, Pale Fountains, n’a plus rien de post-punk — loin d’être désagréable, loin d’approcher le moindre succès. Comment reprendre la direction du vedettariat ? En composant “une chanson dans le style de Wham!”, “Everybody’s Problem”, pas mal du tout, mais nouveau flop. Le monde étant aveugle à son charisme d’idole-née, Jarvis squatte le grenier d’une usine désaffectée, dort douze heures par jour, ne se levant que pour écumer les brocantes, claquant ses allocations dans des objets rigolos, des fringues improbables. Il ne peut plus atteindre son lit tellement son grenier déborde de cochonneries. “J’avais ces horribles prises de conscience au milieu de la nuit, peut-être que j’allais regarder ma casserole remplie de bouffe moisie tout le reste de mon existence, me lever à deux heures tous les après-midi, vivre du chômage et puis, juste à la fin, toucher une pension, et c’est tout.” Pendant ce temps, certains de ses confrères se prélassent dans le succès ! “Evidemment j’étais jaloux de Morrissey, mais pas que de lui : j’en voulais à tous ceux qui réussissaient.” Il finit par signer sur Fire Records, sort plusieurs morceaux, que des bides, et enfin, en 1987, un deuxième album, “Freaks”, sous-titré, tout un programme, “Ten Stories About Power, Claustrophobia, Suffocation And Holding Hands”. C’est “Fear” de John Cale à la sauce indie, James avec un zeste de The Fall, et surtout un four.

Nouvelle british invasion

L’ambiance dans son usine-dortoir aussi tourne en eau de boudin : “Si vous vivez hors société, sortez des routes officielles, vous n’avez pas de carte pour vous guider, et finissez par vous perdre. Dans ce squat, un copain peignait des paysages, il a commencé à ajouter des avions militaires avec des types qui sautaient. Un autre s’est mis à construire un hélicoptère, un vrai. Un autre pillait les cimetières. Il y avait aussi un mec en tenue de moine avec un rat qui chiait partout : il est mort d’overdose.”

Photo Martyn Goodacre / Getty Images

Photo Dave Tonge / Getty Images

Pour ses vingt-cinq ans, en septembre 1988, Jarvis se résout à l'inéluctable : abandonner son inexistante carrière de pop star pour s'inscrire à la Saint Martin's School of Art de Londres, section cinéma. "J'avais un compte à rebours imaginaire, mais je réalisais que peut-être il ne s'arrêterait jamais, jamais n'atteindrait zéro ou, si j'y arrivais, la fusée sera rouillée et ne décollera pas." Pourtant Jarvis enfin décolle, en cet été 1989, celui du second Summer of Love : "Les pilules ont fait effet quand j'ai pénétré dans cet immense hangar rempli de monde. Je n'avais jamais rien vu ni vécu de tel. Je ne portais pas de sous-vêtements et ma braguette avait tendance à s'ouvrir. J'ai baissé les yeux après une heure de danse et j'ai vu ma bite s'agiter dans les airs. Les raves ont amené beaucoup de groupes à réévaluer ce qu'ils faisaient, le rock étant devenu très complaisant — l'acid house lui a filé un bon coup de pied au cul."

Il lui faut réactiver Pulp. Fire finance un album, paye un producteur, Jarvis lui donnant cette instruction : faire sonner les chansons "comme un croisement entre Barry White et les Pet Shop Boys." Place à "Separations", cousin du "Technique" de New Order, l'alliance Sparks/ Moroder revitalisée. Cocker tient là un chef-d'œuvre, et enfin, probablement, un best-seller. Sauf que Fire, fidèle à son habitude, traîne des pieds pour le sortir, et pas qu'un peu — l'album n'atterrira dans les bacs que trois ans plus tard, en juillet 1992. En pleine période Madchester, en 1989, entre les Stone Roses et Happy Mondays, il aurait pu déchaîner les passions. Là, alors que Nirvana et le grunge balayent tout, il tombe comme un cheveu sur la soupe. Mais Jarvis s'accroche, il sait qu'il connaît une période créatrice démente, et grâce à une rafale de singles prodigieux, la presse commence à s'exciter pour ce vieux groupe. Le chanteur, vingt-huit ans, range ses lunettes, investit dans des lentilles de contact et joue son va-tout, tentant de se vendre comme une vraie pop star, un dieu du sexe. Russell Senior, guitariste, assiste incrédule à cette transformation : "La seule personne qui le trouvait attirant était ma tante Val, Jarvis lui rappelait son mari des années 1970. Et voilà que tout le monde le décrit comme un sex-symbol ?!" Pulp signe sur Island, sort l'époustouflant "His'N'Hers" le 18 avril 1994. Cette fois, le timing est parfait. Kurt Cobain vient de mourir, le rock se cherche un nouveau souffle, et ça tombe bien, Jarvis en a à revendre, du souffle. "His'N'Hers" entre illico dans le Top 10, les critiques sont dithyrambiques. Bientôt suivent "Parklife", "Dog Man Star", Oasis, Supergrass, non seulement Pulp enfin cartonne, mais en plus, bien que vétéran, se voit fourré dans le mouvement du moment, la britpop.

"La seule personne qui le trouvait attirant était ma tante Val, Jarvis lui rappelait son mari"

Le groupe passe à Top of the Pops, Jarvis brandit une petite culotte, exhibe l'inscription "I Hate Wet Wet Wet", ridiculisant le groupe alors numéro Un avec une grosse mièvrerie, "Love Is All Around". Il faut un nouvel album pour enfoncer le clou. Cocker a non seulement pigé comment composer un hit, mais en plus il a le talent nécessaire. Reste à trouver un producteur ultra-efficace. Benny d'Abba, Trevor Horn ? Ce sera Chris Thomas, Jarvis souhaitant une fusion de quatre titres que ce

Photo Martyn Goodacre / Getty Images

dernier a façonnés — "Love Is The Drug" de Roxy Music, "Holidays In The Sun" des Sex Pistols, "Paris 1919" de John Cale, "Brass In Pocket" des Pretenders. Mot d'ordre : "Que ça sonne gros", et que cette nouvelle chanson, "Common People", soit aussi addictive que le "Mr Blue Sky" d'Electric Light Orchestra. Ça marche : hit instantané. 19 février 1996. Brit Awards. Pulp interprète "Sorted For E's & Wizz". C'est ensuite au tour de Michael Jackson, entouré d'enfants. Jarvis saute sur scène, imite Jacko, fait mine de montrer ses fesses. Stupeur générale. Un agent de sécurité, déguisé en danseur, tente d'arrêter l'intrus, qui retourne dans les coulisses. La police déboule, l'embarque. Une nuit au poste. Pourquoi ? Des tabloïds affirment qu'en se foutant de la poire du King of Pop, Jarvis a molesté un garçon de onze ans, coupé une oreille et cassé les côtes d'un autre. Cocker est interrogé toute la nuit avant d'être libéré sous caution au petit matin. La vidéo le révèle rapidement : contrairement à Bambi, le chanteur de Pulp n'a touché aucun enfant. Dans un revirement délirant, le Daily Mirror lui apporte son soutien, le tabloïd faisant poser Simon Le Bon, Yasmin et toutes les célébrités possibles dans des tee-shirts arborant "Justice pour Jarvis". L'indie n'envahit pas seulement le mainstream : c'est l'estocade.

L'industrie de la chair fraîche

Quand le magazine "GQ", sous le titre "Cool Britannia", fait le bilan de 1996, c'est Cocker en couverture. Juste au moment où la star déchante. "Je ne pouvais plus aller au pub, alors j'acceptais toutes les invitations. Le trentième anniversaire d'Action Man, je voulais le rencontrer, ou plutôt le type déguisé en Action Man. Des crétins me réclamaient une photo, j'ai pensé : 'Tu devrais envisager de rester un peu à la maison'." Il se croyait différent, érudit, exigeant, et le voilà, dans le grand tourbillon de la win, foutu dans le même sac que les Spice Girls. Trop c'est trop. "Elles racontent que Margaret Thatcher était la première Spice Girl. Mais Thatcher a foutu ce pays en l'air ! Allez vous faire foutre, Margaret et les Spice Girls. Leur Girl Power, 'Nous pouvons sortir nos seins quand ça nous chante', c'est juste ce que les mecs veulent. Elles ont un manager masculin, des hommes écrivent leurs morceaux, elles sont le produit du fantasme de masturbation d'un type de quarante-cinq ans."

En réaction à toute cette chienlit, et alors que la britpop bat de l'aile, éclipsée par Radiohead, Spiritualized, Prodigy, il compose l'album "This Is Hardcore". Finie l'euphorie de "Different Class", la joie d'en être, Cocker s'en prend au New Labour de Tony Blair, au Cool Britannia qui pue la coke. Il se retire : le seul Jarvis pris en photo, c'est sa statue de cire du Rock Circus de Londres. Si "Different Class" était son "Let's Dance", "This Is Hardcore" vire sombre, "Station To Station". Pop et porno, même exploitation : "Il y a un appétit vorace pour la chair fraîche, mais qu'advient-il aux actrices au bout de cinq ans ? Peuvent-elles retourner à la normalité ou finissent-elles dans une clinique ?" L'album, numéro un lors de sa sortie, s'écroule rapidement. Fin du zelgeist.

En juillet 2000, Jarvis répond à l'invitation d'un héros, Scott Walker, pour le Meltdown Festival. Pulp enregistre alors un nouveau disque avec Chris Thomas, mais ça ne colle plus : Walker prend la place de producteur. "We Love Life" sort en octobre 2001. "Si vous regardez les titres, 'Arbres', 'Mauvaises Herbes', 'Oiseaux', vous pensez : 'Mon Dieu, c'est un disque pour enfants'. Mais parfois, vous devez revenir aux choses de base, surtout si vous avez emprunté une impasse." Cocker va avoir quarante ans, il a été la pop star qu'il a rêvé d'être, place aux suivants, Strokes, Daft Punk, Libertines, la roue pourra continuer de tourner sans Pulp. Dieu merci, la soif de célébrité n'a pas été le seul moteur de Jarvis. Encore plus, son ambition musicale : il aura arrosé les années quatre-vingt-dix de chansons démentielles. ★

Disco Pulp Top 20

01 "Seconds" *(face B single "The Sisters EP", 1994)*
David Bowie et The Associates, Kinks et Frankie Goes To Hollywood, brit et pop.

02 "Countdown" *(single, 1991)*
La version de huit minutes : Joy Division embarqué dans la fusée Moroder.

03 "Death II" *(album "Separations", 1992)*
"*Donner le plus de dynamique possible au côté mélodramatique, pour qu'il monte, descende, puis remonte et explose.*"

04 "Razzmatazz" *(single, 1993)*
Impossible de fusionner le désespoir de "Countdown" et l'allégresse de "Babies" ? Impossible pas Cocker.

05 "She's A Lady" *(album "His'N'Hers", 1994)*
Ed Buller, clavier des Psychedelic Furs, produit Spiritualized et Suede, Jarvis l'embauche.

06 "Common People" *(single, 1995)*
Inspiré par une étudiante de la Saint Martin's School : "*Issue d'un milieu riche, elle considérait, en touriste, les classes inférieures comme quelque chose d'exotique, profitable.*"

07 "Death Goes To The Disco" *(face B "Countdown", 1991)*
Composé en 1987 sur un clavier Yamaha Portasound : fini les petites guitares indie.

08 "F.E.E.L.I.N.G.C.A.L.L.E.D.L.O.V.E." *(album "Different Class", 1995)*
Au milieu d'un album-rouleau compresseur gavé de hits, un morceau plus audacieux, fabuleux.

09 "What Do You Say?" *(compilation "Your Secret's Safe With Us", 1982)*
Jarvis, dix-huit ans, tente de composer son "Making Plans For Nigel".

10 "Help The Aged" *(album "This Is Hardcore", 1998)*
"*A cause de la révolution sixties, la jeunesse est devenue un diktat. Retour de bâton brutal : qui est à l'abri du vieillissement ?*"

11 "Disco 2000" *(album "Different Class", 1995)*
Où Pulp se voit accusé de pomper le "Gloria" de Laura Branigan.

12 "Wishful Thinking" *(Peel Session, 1981)*
Quand Pulp faisait du post-punk boutonneux et formidable.

13 "Do You Remember The First Time?" *(album "His'N'Hers", 1994)*
Accompagné d'un film projeté à l'Institute of Contemporary Arts de Londres. "*Quelqu'un a perdu sa virginité ce soir-là*", affirme Cocker.

14 "Party Hard" *(album "This Is Hardcore", 1998)*
Si l'album renvoie à "Station To Station", "Party Hard" semble tout droit extrait de "Scary Monsters".

15 "You're A Nighmare" *(face B "Lipgloss", 1993)*
Issue d'une Peel Session, encore une face B miraculeuse.

16 "This Is Hardcore" *(album "This Is Hardcore", 1998)*
Jarvis : "*La pochette de l'album, vous êtes attiré par une femme dévêtue. Place alors à l'effroi : son regard est vide, elle pourrait être morte.*"

17 "Wickerman" *(album "We Love Life", 2001)*
"*Scott Walker disait, pour faire ralentir le batteur :* 'Mets du plomb dans ton cul !' *Tout l'album a donc du plomb dans le cul.*"

18 "The Mark Of The Devil" *(face B "Dogs Are Everywhere", 1986)*
De quoi parle l'auteur ? "*Votre passé n'est qu'une chambre à coucher remplie d'instruments de torture.*"

19 "Love Is Blind" *(album "Separations", 1992)*
Steve Mackey, bassiste : "*Jarvis me convertissait à Serge Gainsbourg, je l'ai amené à l'acid-house :* 'Separations', *c'est cette union.*"

20 "My Legendary Girlfriend" *(single, 1991)*
"*J'en veux vraiment aux années quatre-vingt. Je ne retrouverai pas mes vingt ans, j'exige un remboursement.*" Après dix ans de galère, grâce à une persévérance et un talent exceptionnels, Jarvis va l'avoir, son remboursement.

“Le sexe a toujours été le plus gros vendeur”

BLONDIE

Le groupe new-yorkais ouvre ses archives avec **un coffret** dantesque qui mêle classiques absolus et inédits par dizaines. Portrait d’un groupe unique en son genre et de sa figure de proue Debbie Harry, icône punk en avance sur son temps.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Photo Denis O'Regan/ Getty Images

BLONDIE

DEBBIE HARRY ET CHRIS STEIN, 77 ET 72 ANS RESPECTIVEMENT, SONT LÀ, TOUS LES DEUX, DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'ÉCRAN, ET CE CRISTAL LIQUIDE SEMBLE ÊTRE LA MATIÈRE DONT EST FAITE LEUR PEAU DÉSORMAIS. Voici une image de plus qui s'ajoute aux milliers accumulées depuis le demi-siècle d'existence de leur groupe, Blondie. Lui, filmé en contre-plongée, porte la barbe et un T-shirt noir, dans ce qui semble être une cuisine, à moins que ce soit une chambre décorée de cartes de Noël envoyées par des enfants. Elle est attablée dans un salon, T-shirt noir également ; une grande table et deux fenêtres s'étendent dans son dos, et un vaisselier à vitrine qui semble abriter des livres plutôt que de l'argenterie. Mais ce n'est pas le décor, cette intimité des intérieurs, qui attire la curiosité. C'est autre chose : ce à quoi a souvent été réduit le groupe. L'apparence. "*Où caches-tu le portrait qui vieillit à ta place ?*" demandait Chris Stein à Debbie Harry quand ils étaient en tournée promotionnelle pour son second livre de photos, "Point Of View". Dans le plasma ce jour-là, pendant que lui répondait aux questions un peu en pilote automatique, on guettait les mouvements du visage caché en bas à gauche de l'écran. Une ligne de paupière ronde nichée dans cette arcade qui s'aligne parfaitement avec le bord du nez, une lèvre supérieure en forme de moustache à croc, des pommettes apaches, un sourire joker, et des cheveux… blonds.

La pin-up trash

Cela a toujours été le grand sujet. Plus que les albums, les chansons, leur production, les arrangements, les paroles ou même cette voix

au timbre pourtant unique. Tout cela a souvent été masqué par le visage de Debbie Harry. Elle le sait. Elle en a même fait le titre de son autobiographie : "Face It". "*Regarde-le en face*", sauf que *face* en anglais, signifie *visage* évidemment. Fais face à ce visage que l'on a, trente ans avant l'invention de Facebook, tant commenté. "*Je n'ai pas fait Blondie pour devenir célèbre pour mon apparence.*" Pourtant, cette apparence fut le sujet choisi par les magazines, l'industrie, l'époque et les hommes qui la faisaient afin de vendre Blondie. Son visage et le reste de son corps sont devenus, à mesure que le groupe hissait les singles en haut des charts, le sujet d'une conversation à laquelle Debbie Harry a pris part. Parfois avec bonheur, souvent avec agacement. En 1980, quand Chris et Debbie étaient suivis par l'équipe de l'émission 20/20 à Londres, on demanda à Stein ce que cela lui faisait… " … *de sortir avec le sex-symbol des seventies*". C'est ainsi que l'on appelait Debbie. Ça ou "*la Barbarella sous speed*", "*la Marilyn Monroe punk*", la "*pin-up trash*". Chris répond comme

"Je n'ai pas fait Blondie pour devenir célèbre pour mon apparence"

Photo Roberta Bayley/ Redferns/ Getty Images

toujours, *tongue in cheek*, ironique, "*Je ne pourrais être plus heureux*". Lourd, l'interviewer insiste, et Joan Jett, amie du couple et qui venait de vider le minibar de leur chambre d'hôtel, fut obligée d'intervenir : elle balança la caméra de l'équipe TV. Au-delà de leur amour commun pour la musique, Joan et Debbie comprenaient mutuellement qu'il n'existait que deux voies pour qu'une fille s'impose dans le milieu du rock'n'roll : soit être plus "*mauvais garçon*" que les garçons eux-mêmes (Joan Jett, Chrissie Hynde, Patti Smith façon dandy romantique) ; soit embrasser les clichés que les hommes se font des femmes pour les détourner comme l'on détourne un avion. Evidemment, Debbie Harry et son groupe Blondie, amis d'Andy Warhol et adeptes de Marcel Duchamp, furent adepte de la seconde méthode.

Bohémienne new-yorkaise

Avant les flashs, les caméras et le papier glacé, il n'y avait que la musique, l'amitié et l'amour. Blondie est né comme tous les groupes de sa génération : à cause des New York Dolls. Debbie Harry, qui leur servait occasionnellement de chauffeur, ne rêvait que de cela : monter un groupe qui ressemblerait au leur. Elle avait vingt-sept ans et déjà un passé de bohémienne new-yorkaise. Un premier groupe né du hasard des colocations — Wind In The Willows — lui apprit qu'elle ne voulait pas être une potiche. Sa connaissance exhaustive de l'underground new-yorkais — Sun Ra, le théâtre queer "Theatre Of Ridiculous" et "Cockettes", la Factory — lui montrait comment faire. Cela fait partie de sa légende : quand elle était serveuse et que Miles Davis arrivait au Max's Kansas City, elle espérait qu'il ne s'assoit pas dans sa section. Sa place, elle le désirait depuis l'enfance, était à table avec les artistes. Autre légende new-yorkaise, Debbie Harry fut Bunny girl pour le Club Playboy. On lui en a beaucoup parlé, comme si ce métier lui avait délivré son diplôme officiel de pin-up. Debbie Harry a aimé être une pin-up : "*J'aimais être sur les murs de la chambre des fans, les aidant à se divertir.*" Mais selon ses termes. Poser nue dans un lit de bronzage, une guitare SG plaquée contre le corps, comme jeu sexuel avec son partenaire Chris Stein qui enverra les photos à "Punk Magazine", d'accord. Recouvrir les murs de Times Square dans un chemisier transparent pour promouvoir la sortie de leur premier LP, pas d'accord. Debbie Harry, furieuse, dira au responsable de la campagne "*Imaginez que ce soit vos couilles sur ces murs*." Le cadre n'aura qu'un mot pour qualifier l'idée : "*dégueulasse*".

Le but du groupe Blondie était de ramener le fun, la danse, l'autodérision dans le rock'n'roll. Que tout ne soit pas si *arty* et sérieux en permanence. Que les concerts de rock redeviennent une fête. Comme ils ont réussi — quarante millions de disques vendus, une dizaine de numéros 1 en Angleterre et aux USA —, on les a souvent qualifiés de groupe léger. Ils l'étaient et, à leur manière, s'en sont servi pour entamer une révolution dans la pop.

“Mon personnage de Blondie était une poupée gonflable mais avec un côté sombre, provocateur et agressif”

Photo DR

Debbie Harry, cataloguée “Beauty Queen” depuis la fin de son lycée, allait s’emparer de cette image vendeuse comme d’un cheval de Troie. Son modèle était Marilyn Monroe mais parce que Marilyn “*était une femme qui jouait avec l’idée que les hommes se faisaient des femmes*.” Représenter, c’est faire comprendre. Blondie, par ses chansons, allait représenter beaucoup d’états d’esprit masculins pour les détourner et les ridiculiser. “*Mon personnage de Blondie était une poupée gonflable mais avec un côté sombre, provocateur et agressif*.” C’est l’élément caché, jamais discuté du groupe : les paroles de Debbie Harry sont quasiment toutes androgynes. Premier single de Blondie, produit dans un magnifique écrin sixties par Richard Gottehrer (début Ronettes, castagnettes sur le solo, ce sol# qui déchire le cœur), “X Offender” qui s’appelait “Sex Offender” (*agresseur sexuel*) avant censure. Si le personnage est une femme, la chanson raconte l’histoire d’un coup de foudre entre un policier et une prostituée… Et si c’est un homme, les dernières lignes, extrêmement agressives (“*Quand je sortirai [*de prison*], pas de doute, je t’agresserais sexuellement*”) sont typiques de la scène punk de l’époque : une satire, une provocation et une déconstruction. En chantant ces paroles, Debbie Harry prend la place de tous les hommes qui l’avaient agressée. Dans son cas, elle y a risqué sa vie : des inconnus se masturbaient en lui parlant quand elle était jeune fille ; elle fut violée dans son appartement par un cambrioleur sous les yeux de Chris Stein ; son ex-petit copain la harcelait jusqu’à entrer chez elle en pleine nuit et la menacer d’une arme… Fait ironique qui montre la corruption de l’esprit masculin : quand c’est elle qui prononce ces paroles, eux fantasment. Le même processus est à l’œuvre quand elle chante “One Way Or Another”. Inspiré de cet ex-fiancé harceleur, Harry grogne, d’une voix de maniaque, “*d’une manière ou l’autre, je t’aurais*” et le monde entier, malade, trouve cette chanson si innocente qu’elle a été interprétée au Muppet Show.

Photo Brian Cooke/ Redferns/ Getty Images

Une double identité

Dans son livre consacré au groupe, Lester Bangs joue les prudes : il trouve que Debbie Harry met un peu trop l’accent sur “*le sexe*”. Une photo de Chris Stein prise pour le roman-photo de “Punk Magazine”, “Mutant Monster Beach Party”, montre le rock critic bedonnant et moustachu porter Harry sur son épaule comme un homme de Cro-Magnon le ferait d’un gibier. C’est le double standard. Ce qui est bon pour les hommes n’est pas toujours bon pour les femmes. “*Le sexe a toujours été*

STEVE'S
CLAM BAR

Photo Roberta Bayley/ Redferns/ Getty Images

Photo Richard Creamer/ Michael Ochs Archives/ Getty Images

“Le sexe est la raison pour laquelle les gens s’habillent bien, se coiffent, se brossent les dents et prennent des douches”

le plus gros vendeur. Le sexe est ce qui fait que tout arrive. Le sexe est la raison pour laquelle les gens s’habillent bien, se coiffent, se brossent les dents et prennent des douches. Dans le domaine du divertissement, le sex-appeal, le physique et le talent sont les principaux facteurs.” Harry a conscience que l’on utilise son image pour susciter l’excitation du public. Cela marche : “*J’étais sur scène et je pouvais sentir le désir de cinq mille personnes pour moi. La ‘physicalité’ brute, animale. Je les sentais transmettre cette forte sexualité et je la captais, la travaillais pour les exciter encore plus.*” Elle l’accepte et en joue, mais si c’est un jeu, sa part de plaisir doit être égale. En cela, Harry n’est pas une révolutionnaire féministe : elle n’a pas cherché à casser la cage qui enferme les femmes. Seulement l’ouvrir. Ce qu’elle fait quand elle écrit des chansons comme “Picture This” où elle réclame des photos nues de son homme, ou “Call Me” qui mélange étrangement la voix du prostitué d’ “American Gigolo” et de ses clientes. Tout cela est une question d’égalité. Seule femme dans un groupe de garçons, Debbie Harry a toujours dit se sentir une mentalité d’homme dans un corps de femme. “*Pour moi, ça a toujours été comme ça : moitié homme, moitié femme. Pas un transsexuel ; pas un travesti ; pas bi ; pas l’expression d’un moi sexuel frustré ou réprimé. Juste les deux sexes. Une double identité.*” Peut-être parle-t-elle de “*moitié homme*” car, dans sa génération, une femme ne pouvait pas faire ce qu’elle a fait.

Pas étonnant qu’après des années à interpréter “Blondie”, Debbie Harry ait aimée travailler avec David Cronenberg, lui qui ne montre le corps que comme un cauchemar, une perversion, une prison dont on tire du plaisir en le détruisant. Mais quand il fut temps de déconstruire son personnage de pin-up, c’est à HR Giger, le père suisse de l’Alien, qu’elle fit appel. Sur la pochette de “KooKoo”, cet excellent disque produit à parts égales avec Bernard Edwards et Nile Rodgers de Chic, celui dont Jodorowsky disait que “*les œuvres étaient une représentation du mal pur lui perce les joues de quatre aiguilles*”. Cela choque tant de voir ainsi sa beauté scarifiée que les grandes surfaces boycottent l’album. Encore plus ironique : de l’avis général, on trouve Debbie Harry méconnaissable. Pourtant, c’est l’une des rares images où on la voit arborer sa couleur de cheveux naturelle.

On dit souvent que Debbie Harry a ouvert la voie pour Madonna et pour les futures stars féminines qui ne se contenteront plus d’être mignonnes. Mais cela ne raconte que l’histoire de la fin du XX^{ème} siècle. Au XXI^{ème}, alors que toutes ces images d’elles sont disponibles sur l’écran de cristaux liquides, on se demande si Debbie Harry n’avait entamé tôt le travail de déconstruction des clichés et de l’identité sexuelle qui est aujourd’hui poursuivi par des femmes, et des hommes aussi. ★

Coffret *“Against The Odds 1974-1982” (Universal)*

Photo DR

Disques de (blonde) platine

"Against The Odds 1974-1982"

Des punks de l'année zéro, Blondie est le groupe le plus versatile. Longtemps peu pris au sérieux par leurs pairs, ils devinrent les plus gros vendeurs du turf car ils étaient les seuls capables d'écrire un tel répertoire de classiques pop absolus. Ce que l'on découvre avec cette intégrale, c'est qu'avant toute chose, Blondie était un groupe de bar s'essayant à toutes les reprises, tous les styles, du disco datant de leur année de formation (la démo de "The Disco Song" est un ersatz de "Heart Of Glass" quatre ans avant son enregistrement officiel) au bluesrock à la Big Brother And The Holding Company ("Sexy Ida", reprise de Ike et Tina Turner façon Janis Joplin), du pur rock'n'roll (la première version de "Platinum Blonde" très Chuck Berry) et à la pop façon Spanish Harlem ("Puerto Rico"). Mais dès sa naissance, si le groupe sonne "street band", et somme toute assez classique, sa signature sonore, c'est le timbre de Debbie Harry. Qu'elle soit en voix de poitrine ou de tête, elle donne aux mélodies un mordant, un accent qui accrochent l'oreille et entêtent. Une fois signé, Richard Gottehrer les lança avec succès dans le *rock sixties,* et leur premier album comporte déjà quelques classiques : "X Offender", magistral, "In The Sun", tragique, et leur propre version du girl group ("In The Flesh" harmonisé par Ellie Greenwich et son trio, auteure des chansons des Ronettes, Shangri-Las et Crystals). En Australie, la chanson sera leur premier numéro 1. Blondie ayant signé un contrat calamiteux, enchaîne les concerts et enregistre en douce un deuxième album ("Plastic Letters"), dont la meilleure chose est la pochette. Le groupe est bon mais les chansons moins, et Gottehrer, toujours aux manettes, en fait des tonnes, ce qui fatigue l'auditeur. Même l'inédit présent ici, le très agressif "Moonlight Drive", laisse sur sa faim. Puis le groupe signe chez Chrysalis qui leur présente Mike Chapman, producteur glam de Suzi Quatro et Sweet. C'est ensemble qu'ils écrivent la légende de Blondie. Dès le retentissement de la sonnerie anglaise de "Hanging On The Telephone" (chansons de Jack Lee découverte grâce à Jeffrey Lee Pierce qui envoya une cassette des Nerves à Chris et Debbie), le groupe est sur le fil du rasoir. Frankie Infante aux Gibson, Jimmy Destri aux claviers, sont carrément méchants. Puis Debbie terrasse l'auditeur. Toute sa technique de chanteuse entraînée à "la méthode", ce mode d'interprétation qui a fait les acteurs Marlon Brando ou Dustin Hoffman, explose ici. Avec intelligence, Debbie Harry change de registre vocal pour chaque chanson : bas sur "One Way Or Another", haut sur "Sunday Girl", ultra haut sur "Heart Of Glass". Au passage : les titres cités ici sont des tubes qui feraient siffler un mort. Si on y ajoute "11: 59" ou "Picture This", on comprend que "Parallel Lines" est l'album classique de Blondie, indépassable et indépassé. Pourtant, son successeur — "Eat To The Beat" — avait ses arguments : "Dreaming" et ce roulement incessant, typique du jeu de Clem Burke, un mod fanatique de Keith Moon. Désormais considéré comme traître par ceux du CBGB (ils ont osé faire du disco), Blondie transgresse et c'est l'un des premiers groupes de sa génération à aller aussi franchement vers la musique noire : "The Hardest Part", "Die Young Stay Pretty", déjà un reggae. Complètement surmenée par une tournée incessante de trois ans, Debbie Harry griffonne des textes en studio qui deviennent, à sa surprise, encore des tubes ("Atomic"). Mais l'album est un peu en roue libre et, pour entendre une œuvre, il faut attendre "Autoamerican". Ici, Blondie qui ne tourne plus parachève sa vision : détruire toutes les barrières de genres. On saute d'un morceau orchestral façon Popol Vuh ("Europa") au disco du meilleur acabit ("Live It Up"), puis du faux Broadway ("Here's Looking At You"), une reprise rocksteady ("The Tide Is Hight", encore un numéro un) et tout simplement premier top single de l'histoire du rap ("Rapture"). "Autoamerican" n'est pas seulement la plus belle pochette du groupe : c'est aussi son album le plus ambitieux, démonstration parfaite de l'étendue du talent et de l'amour du groupe pour la musique. Malheureusement, la suite et la fin sont moins heureuses ("The Hunter", moche à l'image de sa pochette) ; mais signalons plutôt ici le huitième CD de ce coffret nommé "Home Tape", qui serait un peu le *bedroom* album de Chris et Debbie. Absolument charmant, on y retrouve l'hyper moderne et très bon "Sightseer', une démo cosmique de "Sunday Girl", une reprise à la Suicide de "Ring Of Fire"… Un peu comme l'album expérimental de Blondie retrouvé. La véritable surprise de ce coffret.

TEF

SURFERS
DON'T MISS THE
DICK DA
To Sheridan
Gallagher!
Sincerely
Dick
Dale

Dick Dale

Voyage au pays de l'été permanent
et des guitares reines

SURF MUSIC

Discipline sportive autant que style de vie, le surf a donné son nom à un des genres musicaux les plus marquants des années 1960.

PAR PATRICK EUDELINE

OUI. IL Y A TOUS CES CLICHES. Cette page soleil couchant de "Rock Dreams". Le surf, c'est comme les photos de la Madrague : cela évoque l'été qui s'en va. Surtout, c'est l'apothéose du rock instrumental, si ce n'est de la guitare électrique. Même si les plus grands tubes surf — ironie — ne font pas partie de la vague : "Apache" et le thème de James Bond, et à mon goût tout est dit. Après, il n'y aura plus qu'outrances. De vibrato (Jimi Hendrix…), de saturation (tout le monde). J'exagère ? Oui. Bien sûr. Mais, même si la surf music, c'est aussi un paquet de chansons… Ces guitares-là joueront à jamais. Aussi indémodables que les sanglots des violons.

Le rock instrumental existait avant le surf.

Evidemment. "Raunchy" ! Link Wray, Duane Eddy. Dès le milieu des années 1950. Et les Shadows. Ce qui fascine dans le surf ou les Shadows, c'est ce que ces gens jouaient avant tout la mélodie, la chanson. Cela m'a toujours semblé bien plus fort que de tordre les quelques notes de la gamme pentatonique, que de *partir en solo* et empiler les clichés interchangeables et appris par cœur : ladite gamme pentatonique s'apprend vite et tombe sous les doigts. Mais faire comme Django Reinhardt ou Hank Marvin… entendre une mélodie et la jouer. Sans la partition. A l'oreille. Cela est la vraie affaire. J'ai toujours eu l'intuition, l'impression, la fantaisie, de croire, à entendre Hendrix citer à moult propos l'intro de "Strangers In The Night"… que la suite lui échappait, qu'il plaçait là les quelques notes qu'il avait réussi à reconnaître. A ce jeu, les Shadows étaient les plus impressionnants. Tout jouer ainsi, sculpter la note à coups de vibrato, la placer comme le ferait la voix. Le secret, bien sûr, encore une fois, c'était l'oreille, mais quand même.

Hendrix, pourtant, a moqué la surf music.

On cite cette phrase presque aussi souvent que le cliché (fallacieux et tronqué) de John Lennon sur le rock français : *"Vous n'entendrez plus jamais de surf music"*. Et il semblait le souhaiter. Oui. Pas faux. Tout cela était passé de mode. Et Hendrix n'avait pas le temps de se poser des questions, et le droit absolu de sortir de temps en temps des conneries ou des raccourcis en interview. Le plus drôle étant que lui qui jouait sur Stratocaster, la guitare surf par excellence, devait beaucoup au trémolo, qu'il ne craignait pas la reverb et attaquait en force comme ce gaucher de Dick Dale. C'était en lui, toute cette musique instrumentale. Autant que Freddie King ou Buddy Guy.

Non, ce qui était démodé en 1966, quand Hendrix parle, c'étaient les chemises à col transformable des Beach Boys, leurs

cheveux bêtement courts et leur embonpoint malaisant. Leurs tronches de petits Ricains preppy, Ivy League, premiers de la classe. Je me souviens d'eux chez Albert Raisner. Des photos

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

dans “Special Pop”. De ce look... Et ce nom bien sûr, absolument et définitivement imbitable ! Les Beatles, ça passe partout. Quoi qu’il arrive. Les Beach Boys, c’est daté. Irrémédiablement. Même en sortant “Good Vibrations”, en détrônant les Beatles avec cet absolu... Ils restaient les Beach Boys. Le génie de Brian Wilson, la présence du Wrecking Crew... Tout cela ne pouvait suffire à faire oublier la tronche de cake de l’insupportable Al Jardine. Ni ces pochettes... Mon Dieu ! “Rubber Soul” ou “Fresh Cream” arrivaient... Et eux et eux... en promenade du dimanche au zoo ! Non, ça ne faisait pas rêver. Le mot est faible. C’est ça qui les a tués. Leurs manches courtes. Je l’ai toujours pensé. Le reste... “Smile” et les problèmes, les jalousies internes, ils auraient pu s’en remettre.

Les fifties avaient fait évoluer la guitare électrique. Evidemment. Le slap delay, bien sûr. Bo Diddley et son trémolo, Link Wray et son minimalisme destroy, Duane Eddy, son twang, son octave grave et sa reverb. J’ai même tendance à croire que quand Hank Marvin arrive, tout est là, déjà. On n’inventera plus rien. D’accord, il y aura l’Octavia, la Wah-Wah, le phasing et le chorus (la Whammy ? Le ring modulator ? Le pog ?!). Mais en pinaillant, on s’aperçoit que Les Paul ou Lee Hazlewood avaient déjà eu l’idée de tels effets en studio. La fuzz rendra plus facile la distorsion (qui nivellera tout. Jusqu’au metal) et les chambres d’écho se multiplieront jusqu’à “Whole Lotta Love” (qui abuse merveilleusement de la Wem Copycat) et Gilmour (Copicat et puis Space Echo). Admettons...

Mais tout est planté. Même le tapping (depuis Merle Travis et Jimmy Webster. Rien que ça. Sans parler de Steve Hackett, dix ans avant l’affreux Van Halen... qui n’a évidemment rien inventé et copié pour son “Eruption” le solo de Jimmy Page dans “Heartbreaker”. Voilà, c’est dit...), même le power chord, même les accords sus4 ou sus2. Même, même... Croyez-moi : j’ai beaucoup écouté Hank Marvin. On trouve de tout. Déjà. Quintes diminuées “Purple Haze”/ Metallica/ Black Sabbath, neuvièmes hendrixiennes. Et même doublages à la tierce ou jeu en octave. Les Shadows ont inventé la surf music. Celle-ci a transposé sur les plages du Comté d’Orange, en Californie, les merveilles londoniennes. “Apache”, c’est 1960. Dick Dale et “Let’s Go Trippin’ ”, c’est 1961. La messe est dite. La surf music est instrumentale. Redisons-le. Cela a un gros avantage : hors de la mélodie, point de salut. On ne peut s’en tirer avec un slogan attrape-tout

Les sixties aimaient les modes rapides et éphémères. Les sixties aimaient qu’aucun été ne ressemble à l’autre

Jan & Dean

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Les Shadows et Cliff Richard dans le film “Wonderful Life”

Photo GAB Archives/ Redferns/ Getty Images

(“Satisfaction”, “My Generation”, tout ça...) et la guitare est l’instrument roi. Pensez : un orgue Hammond, ça pèse son poids et ils seront rares à faire ce choix-là. Comme la guitare est encore plus en avant qu’auparavant, les innovations technologiques se multiplient. Grâce à Fender, surtout. Les Tanks Reverbs, les customisations d’ampli à la Dick Dale qui annoncent Marshall.

Mais direz-vous, la surf music n’est pas qu’instrumentale ! Jan et Dean et Beach Boys. Bien sûr, et ce petit monde, il fallait bien le raconter. Et si les instrumentaux doivent tout à Duane Eddy et aux Shadows, les chansons doivent

beaucoup à Chuck Berry. Le surf ? Les paroles évoquent bronzette et bikini, et les instrumentaux cherchent à raconter la mer et les vagues plus encore que ne le fit Debussy. On appelle cela l'harmonie imitative. La reverb, n'est-ce pas, cela *mouille* la guitare. Oui. Le surf était avant tout une culture. Parallèle et jumelle des beatniks, souvent. Une culture qui annonçait les hippies par bien des points. Quand ceux-là arrivent, on n'a plus besoin de surf : celui-ci retourne sur les plages pour y rester, devenant une culture persistante mais minoritaire. Pour ne pas dire un sport. D'ailleurs, on n'osait plus parler de surf music. Il fallait faire comme pour les danses, trouver un nouveau nom à une vieille chose.

Ce fut — fort fugitivement — la hot rod music. Les lyrics parlaient moins de vague haute, d'été sans fin, un peu plus de voitures custom à l'image des Beach Boys et plus guère de films de plage. Tout cela condamné à la grande brocante de l'histoire. Hula hoop, scoubidou, porte-clefs ou yoyo : les sixties aimaient les modes rapides et éphémères. Les sixties aimaient qu'aucun été ne ressemble à l'autre. Et encore moins au précédent. En 1965, le surf restait en bord de mer. A Biarritz ou ailleurs. Une pratique d'enfants et de grands dadais désormais. Les autres prenaient leurs premiers acides sur "My Friend Jack" (dont la guitare pourtant, une Jazzmaster, abusait du trémolo, du picking twang et autres pratiques surf. Comme quoi...).

Oui, les Shadows et Dick Dale. Et tout est dit ou quasi. Surf ou pas. Oh certes ! Il y eut les merveilleux Ventures, des Shadows ricains équipés de guitares Mosrite. Les Surfaris et leur étonnant "Wipe Out", les Chantays et ce "Pipeline" : un parfait exemple

The Beach Boys

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

The Surfaris

Photo RB/ Redferns/ Getty Images

Ce fut un joli été. Qui n'allait pas survivre aux Beatles et à l'invasion anglaise

eux-mêmes : "I Get Around" et "Little Deuce Coupe", c'est leur passion du tuning. Comme Chuck Berry ("No Money Down"), ils n'hésitaient pas à citer toutes les modifications apportées à leur Ford T. Le Hot Rod connaissait alors sa seconde vague. Une émission de télé "Hot Rod High" essaya de lancer mode et concept. Va pour le Hot Riding... Mais la pratique de plage, le surf proprement dit, se marginalisait, ses émules s'étaient laissé pousser les cheveux, fumaient de l'herbe et dormaient dans leur combi Volkswagen plutôt que d'aller à la plage. Cependant, loin du culte et de ses pratiquants acharnés, le surf était démodé, banalisé. Plus de tubes catalogués surf d'harmonie imitative, donc. On entend ici les vagues, le ressac. Grâce aux tanks reverb Fender poussés à fond, à ces mélodies en mineur. Bon, Del-Tones, Trashmen, Ronny And The Daytonas et autres Ramblers, Pyramids, Lively Ones, Belairs, Challengers ou Surftones. Del Shannon imposant son neo surf "Runaway" et l'immense Jack Nitzsche son spectorien et tragique "The Lonely Surfer". Tout cela en parallèle des teen death songs des Shangri-Las, des merveilles du Brill Building, de... Ce fut un joli été. Qui n'allait pas survivre aux Beatles et à l'invasion anglaise. Dommage, *"two girls for every boy"*. C'était pourtant un bien chouette programme. ★

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

ÉRIC JEAN-JEAN

DU LUNDI AU JEUDI

21H00 | 22H00

Photo Thomas Padilla / Agence 1827 / RTL

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Pas le temps de dire ouf

The Sadies

"COLDER STREAMS"

YEP ROC

Par définition, le rock critic attend son heure. L'instant stratégique lui permettant de sortir ses artistes favoris de l'ombre culte où ils sont injustement rejetés. Bon sang, depuis quand les Sadies n'ont-ils pas sorti de disque ? Quatre, cinq ans ? Ils devaient jouer au Supersonic de Paris en avril 2020. Ça frémissait, l'occasion allait faire les larrons. Et puis non, patatras, Covid, confinement, tout repoussé à quand on pourra, les Euro de foot, les Jeux Olympiques, les voyages à l'étranger, les mariages des cousines, les concerts dans les bars de la Bastille. Un an passe, presque deux. Un single pétaradant sort, puis un second. On touche au but. Et puis non, tragédie, le chanteur Dallas Good, l'un des deux chanteurs, guitaristes et leaders du groupe (avec son frère Travis), le plus songwriter des deux, meurt comme ça, sans prévenir, en février 2022. Même pas une overdose ou un coronavirus, non, un machin cardiaque surprise, stupide, à 48 ans, la même semaine que Mark Lanegan, pour bien s'assurer qu'on n'en entendra parler nulle part, en dehors de leur camp de base en Ontario. Le disque, effectivement prêt, devient un disque de rockeur mort. Qu'est-ce que le rock critic fait avec un truc pareil ? Une nécro ? Non, il écoute, il rumine et il regrette. Amèrement. Il pense à tous ceux qui n'ont jamais vu ce groupe démentiel en concert. Deux guitares inouïes, Dallas à droite, gomina tout en contrôle, twang placide et *nudie suit*, Travis à gauche, bête féroce, solos sauvages et envie d'en découdre avec le monde entier. Entre les deux, une section rythmique fracassante, la contrebasse de Sean Dean et la batterie lunaire (ou plutôt Moonaire, puisque les Who de "I Can See For Miles" et "Won't Get Fooled Again" ne sont jamais loin) de Mike Belitsky. Les Sadies étaient si bons que tout le monde se battait pour les avoir comme *backing band*, Gord Downie, Andre Williams, Neko Case, John Doe, Jon Langford, Kurt Vile... Le style ? A l'image de cette liste multigenre : un magma surf, psyché, country, Ennio Morricone, Byrds, Love, Floyd, Gun Club, acide, gothique, garage, punk, space, tous les rocks possibles, tous les 'n'rolls imaginables, si chargé en énergie brute que les écouter donnait l'impression d'avoir mis les doigts dans la prise, court-circuit et cheveux dressés sur la tête. Depuis une vingtaine d'années, les disques sont une version disons... disque de cette expérience. Mais en montant le son, la vague déferle et éclabousse dans tous les coins un mur d'écho si coupant et compact qu'on dirait du mono. Ça dure trente-deux petites minutes, on a l'impression de passer sous un train. Pas un vieux truc de marchandise, un TGV qui oblige les riverains à déménager s'ils veulent espérer retrouver le sommeil un jour. Semi-ballades ("All The Good", le sommet "More Alone") et ruades furieuses (l'ouverture "Stop And Start", les souffles coupés "Better Yet" ou "Ginger Moon") maintiennent un même niveau de stridence et d'adrénaline, tandis que Jon Spencer, en visite, y va de son petit cameo fuzz sur le grandiose "No One's Listening", au titre qu'on fera tout pour rendre mensonger. Pas le temps de dire ouf que le générique ("End Credits") défile, western couchant, au revoir, adieux, larmes, rideau qui tombe. Fin.

✪✪✪✪1/2

LÉONARD HADDAD

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Muse

"Will Of The People"

WARNER

On ne peut pas être partout. Alors qu'on avait été dépêché à Londres dès 1999 pour les découvrir, qu'on les a vus sur scène à différentes étapes de leur carrière et interviewés, la dernière fois, en 2012 (à l'occasion de la parution de "The 2nd Law"), on est un peu passé à côté de "Simulation Theory", paru six ans plus tard. Pas grave. Ceux qui ont également raté les épisodes qui précèdent celui-là n'auront aucun mal à comprendre où en est Muse aujourd'hui. Car à la différence de Coldplay qui n'est plus que l'ombre (certes colorée) de lui-même, les trois du Devon se maintiennent à niveau, sans toutefois se renouveler. A preuve, dès le troisième titre de ce neuvième album ("Liberation", dont on doute qu'il soit un hommage au quotidien français...),

Matt Bellamy et ses deux acolytes rappellent que sans Queen, ils seraient moins glam. D'ailleurs, ce genre musical dont ils se sont revendiqués par le passé, ils le réabordent dès la chanson-titre dont la rythmique est un appel à taper de la platform boot sur le dancefloor à paillettes. Muse refait aussi le coup du grand abandon épique — "Ghosts (How Can I Move On)" —, des mélodies alambiquées à faire passer Porcupine Tree pour Devo ("You Make Me Feel Like It's Halloween"), et de la débauche d'énergie, sans casque ni filet (mais un mixage bien putassier — le volume de la voix), dans "Compliance", ou le métalleux (à la fin) "Won't Stand Down". La mayonnaise prend parfois presque miraculeusement ("Kill Or Be Killed", toutes guitares griffues dehors), mais se fige souvent dans le bol ("Verona", "Euphoria", limite comédie musicale). Tout ça se termine par une autre chanson multigenre, dont le titre ne ment pas : "We Are Fucking Fucked". Plus que le reste, ce constat inspire le respect.

✪✪

JEROME SOLIGNY

Thee Sacred Souls

"Thee Sacred Souls"

DAPTONE RECORDS/ MODULOR

Ces gars-là n'inventent rien ? C'est sûr, mais l'époque n'est plus aux grandes révolutions musicales. On cultive le passé — comme une plante : on l'arrose, on le garde en vie. Et pour ça, Thee Sacred Souls sont parfaits. Ils sortent ce superbe premier album sur Daptone. Bien sûr. Qui d'autre aurait pu produire ça : un aussi beau disque, sans complexe, avec ce son ? Parce que le son est formidable. Réalisé par Bosco Mann, alias Gabriel Roth, cofondateur du label, qui s'y connaît en son millésimé. Dès le premier titre, "Can I Call You Rose?", et les cuivres de l'intro, la guitare à la Curtis..., on est en pleine soul late sixties, early seventies. Tout fait penser à quelque chose. Et c'est très bien comme ça. Les idiots diront rétro. Ou pire, vintage. C'est ce qu'on disait, au début, d'Amy Winehouse. Alors... Amy, qui a d'ailleurs enregistré chez Daptone, le monde de la bonne musique est petit. Ce trio de San Diego — ils sont sept sur scène, à voir absolument — est parfait. Il s'est formé en 2019 autour d'Alex Garcia (batterie et principal compositeur) et Sal Samano (basse), rejoints par le chanteur Josh Lane, qui cite Al Green, Marvin Gaye et Curtis Mayfield comme influences. Et ça s'entend, on ne va pas se mentir... C'est juste de la soul

intemporelle, qui parle d'amour et s'écoute sans faire la fine bouche. Sur "Weak For Your Love" (déjà sorti et remarqué en single) : le piano à la "Back To Black", les chœurs féminins, l'orgue, la voix aiguë... tout est là. On est bien. A part ça, il faut écouter l'album et ne pas regarder les clips, ils empêchent de rêver et gâchent la musique. Surtout celle-là. De toute façon, c'est simple : si on aime la musique, il ne faut jamais regarder de clips.

✪✪✪

STAN CUESTA

Danger Mouse & Black Thought

"Cheat Codes"

BMG

Cofondateur des Roots, le groupe de Jimmy Fallon, Tariq Trotter, originaire de Philadelphie et rapper parmi les plus célébrés de sa génération, avait évoqué, il y a plus de quinze ans, une collaboration avec Danger Mouse. Curieusement, ce n'est qu'aujourd'hui qu'on peut en goûter les fruits et les amateurs des deux musiciens sont récompensés de leur patience. Car le flow de Trotter, qui sévit ici sous son pseudo Black Thought, contraste idéalement avec les décors peints par Danger Mouse dont on suit les exploits musicaux, en tant que (co) producteur ou collaboratifs, depuis un bail. Les noms Gnarls Barkley, Broken Bells, Black Keys et bien évidemment Portugal. The Man sont désormais

indissociables du sien. Ce n'est donc pas un hasard si "The Darkest Part", troisième titre de la douzaine que comporte "Cheat Codes", est si proche de l'univers de la formation basée à Portland dont on attend le successeur de "Woodstock". Harmonies pop, hooks entêtants, chœurs sexy dans l'aigu, Danger Mouse n'a pas son pareil pour mettre en valeur les vocalistes qui s'expriment à son micro, et notamment Raekwoon et Kid Sister sur ce morceau. A$AP Rocky et Run The Jewels ("Strangers"), ainsi que Michael Kiwanuka ("Aquamarine") comptent parmi les autres intervenants à qui Black Thought et lui ont donné la parole. Evidemment, l'invité le plus poignant de l'album est MF Doom ("Belize"), décédé en 2020, dont le débit faussement contrarié faisait l'originalité. Sorte de parenthèse désenchantée (Black Thought n'a pas la réputation de mâcher ses mots, surtout lorsqu'il évoque l'Amérique d'aujourd'hui), "Cheat Codes" est à l'image de ce "Violas & Lupitas" de clôture : il s'agit d'un cocktail d'ambiances vintage nourries de samples sélectionnés avec soin, dont la brièveté, fâcheuse, incite à remettre le disque au début.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Interpol

"The Other Side Of Make-Believe"

MATADOR RECORDS

Comme tous les groupes qui ont démarré très fort avec une paire d'albums monumentale, la suite leur est forcément reprochée dès qu'elle n'atteint pas l'excellence. Et c'est le cas depuis une bonne quinzaine d'années déjà pour le trio d'admirateurs américains du post punk britannique des années quatre-vingt. Et si l'on oubliait un peu tout ça (en y ajoutant les multiples tentatives en solo) pour se consacrer à un album de l'ère Covid, comme tous ceux qui sortent en ce moment ? Paul Banks, Daniel Kessler et Sam Fogarino ont vu leurs habitudes voler en éclats, leur espace de liberté se restreindre, et, surtout et avant tout, ont dû composer de la musique cérébrale enfermés dans un appartement où lieu de vie et espace de privation sensorielle ne font plus qu'un pour les esprits sensibles. En faisant démarrer l'histoire d'Interpol en 2020, "The Other Side Of Make-Believe" est plutôt un bon album, bien équilibré entre rêves et réalité comme le suggère "Equilibrium", une photographie réalisée par Tim Head en 1975 qui sert d'écrin au disque. L'ensemble des onze titres se démarque des canons habituels avec un son (des revenants Mark Flood Ellis et Alan Moulder) beaucoup plus ouvert vers l'extérieur, lire moins intériorisé sur les problèmes existentiels qui ont fait les beaux jours du groupe. A la limite,

et à l'écoute de "Toni", "Fables", "Gran Hotel" ou "Go Easy (Palermo)", il est possible de penser que l'ensemble est plus nostalgique que mélancolique. On y ajoute quelques incartades psychédéliques bien vues avec "Into The Night" et "Greenwich", les excellents "Mr. Credit" et "Passenger", un tempo qui varie rarement, comme pour une balade sur l'autoroute, et cet album devrait connaître une belle vie en live.

✪✪✪1/2

GEANT VERT

Ben Harper

"Bloodline Maintenance"

CHRYSALIS/ PIAS

Ouvert par un étrange a cappella utilisant la voix surmultipliée de Ben Harper, ce nouvel album se veut l'antithèse de la tendance qui régit la pop en ces temps d'autotune : pas de bluff, des voix humaines non trafiquées, des guitares à l'ancienne, des textes forts et une ambiance soul avec çà et là une pointe de jazz, une attitude rock et quelques timides concessions à la modernité, notamment avec la présence du DJ Johnny Juice et de ses platines sur "Problem Child". Si les thèmes abordés sont volontiers sombres, comme ceux de "Where Did We Go Wrong" qui s'interroge sur les errances des USA, ou "We Need To Talk About It" évocant le passé esclavagiste du continent américain sur fond de guitare rock, la douceur est également présente.

Ainsi, "More Than Love", enregistré, comme le précise Ben Harper, sur un micro des années 1950 afin de capter une émotion à la Sam Cooke. Le tempo s'accélère sur "Knew The Day Was Comin' ", aux lyrics brefs évoquant la fin de la vie humaine, seule certitude de ce monde éphémère. L'album se conclut avec "Maybe I Can't", morceau apaisé avec guitare acoustique et voix chaude, comme une élégie aux lyrics à tiroir, mystique ou résignés, que chacun interprétera selon son propre feeling. Album à l'ancienne sans être passéiste pour autant, "Bloodline Maintenance" est un disque qui va droit au but, bref (à peine plus d'une demi-heure) et chargé d'émotion, naviguant entre les genres, du gospel au blues avec quelques détours. Le genre de production montrant qu'il existe encore des artistes qui ont pour ambition de proposer une musique hors des canons imposés par la modernité de la pop et de sa perpétuelle fuite en avant.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Tami Neilson

"Kingmaker"

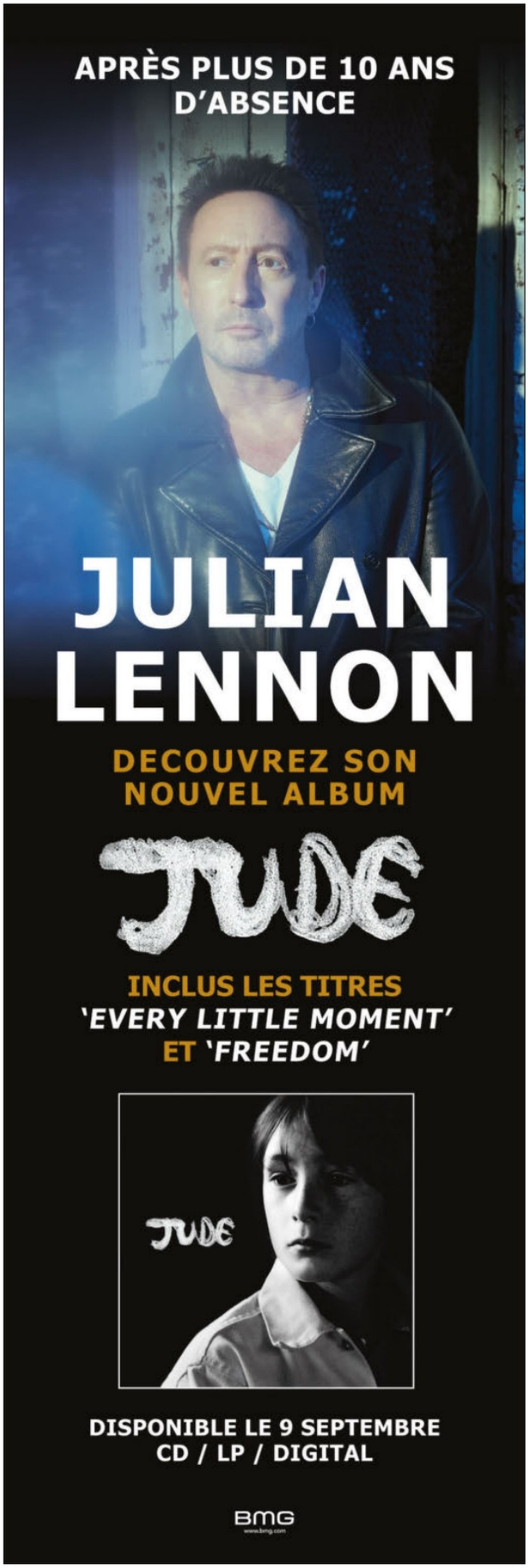
OUTSIDE

Bouleversée par la mort de son père, Ron, dans l'orchestre duquel elle a débuté, Tami Neilson écrit "Beyond The Stars", "Emmène-moi là où tu es/ Sous les étoiles..." Aussi belle qu'émouvante, la chanson est enregistrée avec l'aide de Willie Nelson qui, outre ses interventions de guitare (fameuse Trigger à la sonorité magique), tient le rôle paternel, répondant "*Par-delà le clair de lune et le ciel […] Dans mon cœur, nous ne serons jamais séparés…*" À l'image de sa pochette, tout l'album, enregistré à Auckland, Nouvelle-Zélande, chez Neil Finn, se révèle surprenant. Rebelle à la mentalité masculine, Tami Neilson s'adresse à la femme. *"Ils te voient comme une mère, une fille, une lady, etc., mais tu es un flingue"* ("Baby You're A Gun"). Le sérieux du propos ne freine en rien une production tout en finesse, avec une partie sifflée, des interventions de guitare sur les graves, et de magnifiques arrangements de cordes dus à Victoria Kelly, également cruciaux pour "I Can Forget" et "The Grudge". Tami Neilson a une manière personnelle mais déterminée de chanter son féminisme. Pour "Careless Woman", elle s'inspire des conseils de séduction (en gros, "*ferme-la"*) prodigués aux femmes à la fin des années 1930. Comme elle l'avait déjà fait, et comme elle le réitère

avec "King Of Country Music", elle base son morceau sur des claquements de mains. Très à l'aise avec tous les courants constituant le rock originel, elle les utilise à bon escient, d'où ces trémolos d'ampli, ces breaks ("Mama's Talkin' "), ce climat à la Bobbie Gentry ("Green Peaches"), etc. Pourvue d'une puissance vocale peu ordinaire, elle est capable de s'aventurer hors limites, comme dans "Kingmaker" qui ose le grandiose.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY



COLLECTION
rock&folk
PLONGER DANS L'UNIVERS DE 10 GENRES MUSICAUX
AVEC LEURS SÉLECTIONS CULTES
DANS UNE COLLECTION VINYLE COLLECTOR !
DÉCOUVREZ L'HISTOIRE DE CES MOUVEMENTS MAJEURS
ET LEURS ANECDOTES LES PLUS FOLLES RACONTÉES
PAR LES JOURNALISTES DE ROCK&FOLK !
DISPONIBLE PARTOUT
DANS LES BACS ET EN DIGITAL !
WAGRAM music

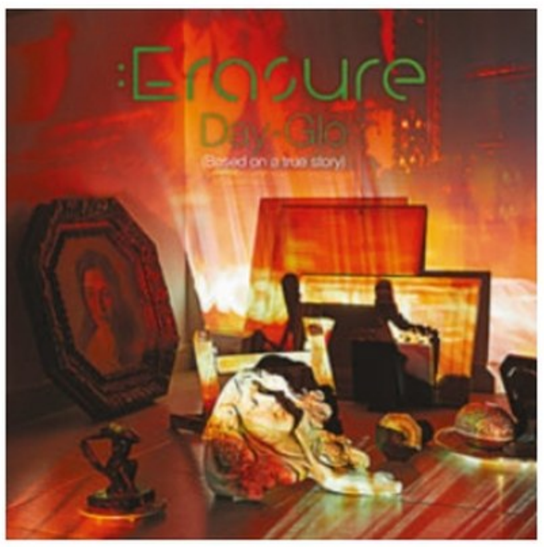
Disques pop rock

Erasure

"Day-Glo (Based On A True Story)"

MUTE / PIAS

Album de remixes ? Pas vraiment, car il ne faut pas le confondre avec "The Neon Remixed", sorti en 2021. Album live ? Non plus, car "The Neon Live", sorti, lui, en avril dernier, était un double CD paru en édition limitée rassemblant, en plus des titres de "The Neon", quelques-uns des plus gros hits d'Erasure. Disque original, alors ? Presque : en fait, les dix morceaux ici proposés par Vince Clarke et Andy Bell sont définis par leurs auteurs comme étant *"créés à partir d'éléments de l'univers de 'The Neon' "*, à savoir le disque du duo paru en juillet 2020. Pourtant, à la première écoute, on n'entend guère que de vagues échos du précédent album studio de ce groupe qui débuta en 1986, sur les cendres de Yazoo et The Assembly,



les deux précédents projets de Clarke qui furent de courte durée (deux albums pour le premier, un single pour le second). L'ex-fondateur de Depeche Mode a donc trouvé la stabilité avec son partenaire Andy Bell, et les jolies mélodies de ces dix chansons font de "Day-Glo" une agréable surprise. Le minimalisme cher à Vince apparaît çà et là, notamment sur "Inside Out", et on retrouve sur "Pin-Prick" des sons de synthé qui rappellent les années new wave. "3 Strikes And You're Out", une des plus belles chansons de l'album, débute avec une voix samplée façon "O Superman" de Laurie Anderson pour se transformer en une ballade pop synthétique de qualité. De "Based On A True Story" à "The End" (sans rapport avec les Doors), on apprécie le travail méticuleux réalisé par Erasure, duo synthpop qui a su se renouveler et rester pertinent trente-six ans après ses débuts, dosant avec élégance nostalgie et modernité.

★★★

OLIVIER CACHIN

Kiwi Jr

"Chopper"

SUB POP

On avait quitté les Canadiens de Kiwi Jr l'an dernier sur un magnifique album nommé "Cooling Returns", qui avait mis du baume au cœur à tous les fans de musique indie des années 1980-1990. Leur nom le trahissait : les Kiwi Jr sont des fous de la scène musicale néo-zélandaise des années quatre-vingt, le fameux "son de Dunedin" fait de guitares claires, de batteries minimalistes et de mélodies éhontément pop. Une école de pensée qui connaît aujourd'hui un étonnant revival : les albums sont réédités, nombreux sont les artistes à se réclamer de The Clean ou The Bats. Après deux albums passés à explorer la chose, les Canadiens ont décidé de faire évoluer leur approche, et ce changement se manifeste essentiellement par l'ajout de claviers et synthétiseurs de façon proéminente. Le choix esthétique interpelle au premier abord, avant de montrer sa pertinence très rapidement : cet ajout à la palette de Kiwi Jr leur permet des élans new wave qu'on ne leur avait pas connus avant. Si le groupe fait feu de tout bois avec les claviers rutilants de l'ouverture "Unspeakable Things", on aime aussi ces enluminures discrètes sur "Night Vision" et "Kennedy Curse". On pense aux Strokes du deuxième album ("Parasite 11"), aux regrettés Soft Pack (formidable "Night Vision").

Etrangement, le disque possède une deuxième partie bien plus nerveuse et emballante que la première ("Downtown Area Blues"). Textes malins, chansons savamment troussées et narrées par une voix mi-parlée mi-chantée : l'ombre de Pavement plane souvent sur cet album ("The Sound Of Music"). En 1991, Kiwi Jr aurait été le groupe le plus cool du monde. En 2022, c'est un excellent groupe qui vient de livrer un disque de pop malin et inspiré.

★★★★

ERIC DELSART

Black Midi

"Hellfire"

ROUGH TRADE

Avec "Schlagenheim", Disque du Mois en 2019, les jouvenceaux de Black Midi ajoutaient une nouvelle page à la noble tradition du bruit horrible grâce à de francs moments de cauchemar guantanamesque ("Near DT, MI", "953"). Deux ans plus tard, "Cavalcade" prenait la tangente en osant la tentation jazz rock : il est permis de penser qu'il s'agissait d'une impasse. Ayant proclamé dès le départ leur désir de ne pas répéter une formule, cet "Hellfire" est encore autre chose. Quoi au juste ? Une sorte d'opéra prog rock (!) qui pousse un cran plus loin la théâtralité sous-jacente du précédent, croulant sous les idées, un bric-à-brac invraisemblable d'instruments — il faut voir la liste des crédits pour le croire —, et de petites histoires tordues

qui prennent parfois le pas sur le morceau ("Welcome To Hell", "The Race Is About To Begin", carrousels un peu épuisants), de sorte que ce sont les moments les plus *tenus* qui fonctionnent le mieux, comme l'inaugural "Hellfire", où l'on retrouve le phrasé de majordome bourré de Geordie Greep, ou "Eat Men Eat", qui se veut un mélange de rock et de flamenco mais finit par sonner comme la BO malade d'un film de Blaxploitation. Quelques clairières permettent de sortir un peu la tête du Pandémonium ("Still", chanté par le bassiste Cameron Picton, "The Defence", plaidoyer *pro domo* d'un patron de bordel : "*J'arrêterai de vendre quand vous arrêterez d'acheter*"). Révérence est tirée sur "27 Questions", adieu aux planches sur piano joué avec les coudes d'un acteur en fin de parcours. Extraits : "*Est-ce que je serai toujours un médiocre ? Une fois mort, rencontrerai-je les filles de mes rêves ?*". Une vingt-huitième, plus prosaïque, vient aux lèvres : comment reproduire *ça* en live ?

✪✪✪✪

VIANNEY G.

The Interrupters

"In The Wild"

HELLCAT/ EPITAPH RECORDS

L'avantage d'avoir un garage, c'est que l'on peut facilement le transformer en studio d'enregistrement une fois parquée la voiture dans l'allée. Comme pour l'ensemble des groupes du monde entier, le quatuor 2-Tone *keupon* de Los Angeles a dû improviser pour survivre à la pandémie. De son côté, la chanteuse Aimee Allen a profité de l'endroit pour en faire un lieu propice à une introspection plus personnelle quant à son enfance difficile et autres problèmes addictifs. Produit par le guitariste du groupe Kevin Bivona (et accessoirement producteur *awardisé* de l'album reggae "Rebirth" de Jimmy Cliff en 2011), les quatorze chansons enregistrées dans le dur sacrifient les arrangements superfétatoires au profit d'une énergie impressionnante. "In The Wild" donne tout simplement l'envie de s'éclater en se jetant de scène sur un océan d'écrans de portables. Hormis quelques titres, les frères Bivona zappent l'intro et démarrent en même temps que la chanteuse. Cela ajoute une touche d'urgence que ce soit du reggae ("Burdens", "Kiss The Ground"), du street punk ("Raised By Wolves"), du doo-wop ("My Heart") ou du ska tortilla comme le tubesque "Let 'Em Go". Question featurings,

les visiteurs concernés n'ont pas fait le déplacement pour rien. Tim Armstrong et le mythe 2-Tone Rhoda Dakar, des Bodysnatchers, se partagent le lead sur "As We Live", une time capsule qui renvoie à Transplant et à l'éternel Rancid. Plus loin, Alex Desert et Greg Lee (Hepcat) se déchaînent sur "Burdens" avant que The Skints n'interviennent à son tour sur le dansant "Love Never Dies". Mais le point essentiel de cette quatorzaine magnifique reste la voix rauque d'Aimee Allen. Sacrée chanteuse.

✪✪✪1/2

GEANT VERT

RETROUVEZ
TOUS LES PODCASTS SUR

rocknfolk.com

rock&folk
radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

Téléchargez l'application
sur
Télécharger dans l'App Store
DISPONIBLE SUR Google play
rock&folk radio

ou écoutez sur
rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Disques pop rock

The Lounge Society
"Tired Of Liberty"
SPEEDY WUNDERGROUND/ PIAS

Nous sommes en 2022, et l'Angleterre est post-punk. Dernier groupe anglais à faire parler de lui : The Lounge Society, quatuor déjà auteur d'un EP remarqué l'an dernier ("Silk For The Starving"), et dont le premier album suscite quelques attentes outre-Manche. Comme souvent ces derniers temps, on retrouve sur les crédits de l'album des noms qu'on voit apparaître sur les disques les plus passionnants du moment, comme celui de Dan Carey, l'omniprésent producteur qu'on a croisé chez Squid et Fontaines DC, et celui de son label Speedy Wunderground, refuge des jeunes groupes londoniens les plus prometteurs (Tiña, Honeyglaze). The Lounge Society s'affirme haut et fort comme un collectif sans leader, où chacun participe à la fois

à la musique et aux textes, mais c'est le bassiste qui semble avoir les clefs de l'affaire tant son instrument guide le groupe dans des contrées punk-funk qui évoquent pêle-mêle Talking Heads, A Certain Ratio ou Tom Tom Club. Des références qui témoignent du caractère dansant du groupe qui place le groove au centre de son équation. Parfois, The Lounge Society flirte avec le jazz et propose des rythmes alambiqués qui mettent en valeur sa virtuosité ("Beneath The Screen"), parfois l'affaire se veut plus nerveuse et directe, comme sur le disco-punk nerveux de "Remains" ou la fabuleuse "Generation Game", titre terminal du groupe et véritable hymne en devenir. On pourrait légitimement commencer à se lasser du défilé de groupes post-punk qui émanent de Grande-Bretagne, mais The Lounge Society a le mérite d'apporter une couleur inédite à la chose. *"Je dépenserai mon dernier souffle à chanter"*, scande le groupe avec ferveur sur "Last Breath". Nous danserons avec eux.

✪✪✪

ERIC DELSART

The A'S
"Fruit"
PSYCHIC HOTLINE

The A's était le nom d'un groupe new wave de Philadelphie du début des années quatre-vingt. Rien à voir avec le duo formé par Alexandra Sauser-Monnig et Amelia Meath. Deux jeunes femmes qui ont tout de même une dizaine d'années d'ancienneté dans l'underground folk-pop avec Mountain Man un groupe du Vermont. Soit l'Etat le plus néo-hippie de tous les Etats-Unis. En regardant les photos de presse et en apprenant que Sauser-Monnig s'est inspirée de vieux enregistrements de yodeling issus de la musique country californienne, on pourrait craindre de devoir supporter encore une fois un trip bobo arty à la CocoRosie. Craintes qui s'envolent dès le début de l'album à l'écoute de "He Needs Me", reprise d'une chanson composée par Harry Nilsson, et chantée originellement par Shelley Duvall, dans le rôle d'Olive, dans le film "Popeye" de Robert Altman avec Robin Williams. Produit par Nick Sanborn, mari d'Amelia Meath et son partenaire de jeu dans le groupe Sylvan Esso, "Fruit" réconcilie avec la branchitude. Il est ici question de dépasser les chapelles en invoquant avec "Wedding Dress" le folklore traditionnel, les sœurs DeZurik qui furent les reines de la country du Minnesota dans les années trente, ou encore Burl Ives, chanteur de folk

pour enfants. Les arrangements mélangent sonorités incongrues générées par des objets détournés et arrangements plus classiques. Mais jamais les deux jeunes femmes ne tombent dans le travers de la poudre aux yeux post-moderniste. In fine, ce premier album des A's rappelle le groupe Spring de Marilyn Wilson (l'ex-femme de Brian), toujours en équilibre entre pureté naïve et malice de l'enfance. On songe également aux deux filles du film surréaliste tchèque "Les Petites Marguerites". En ces temps d'utilitarisme forcené, voilà qui rafraîchit l'âme.

✪✪✪

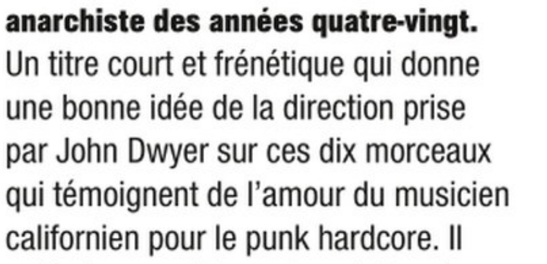
JEAN-EMMANUEL DELUXE

Osees

“A Foul Form”

CASTLE FACE/ MODULOR

Le morceau qui clôt le nouvel album des Osees est la reprise de “Sacrifice” de Rudimentary Peni, groupe punk anarchiste des années quatre-vingt. Un titre court et frénétique qui donne une bonne idée de la direction prise par John Dwyer sur ces dix morceaux qui témoignent de l’amour du musicien californien pour le punk hardcore. Il ne faut pas oublier qu’avant de créer la machinerie garage-krautrock des Osees et de se lancer dans des élans électroniques, jazz et prog avec ses autres projets satellites (Damaged Bug, Gong Splat, Endless Garbage), Dwyer exerçait dans des groupes garage punk énervés qui devaient autant à GG Allin qu´aux Gories. Sur “A Foul Form”, Dwyer renoue avec le punk hardcore de sa jeunesse,



celui de Black Flag et Bad Brains, et envoie une dizaine de morceaux aussi courts que frénétiques. Hurlant dans le micro de façon méconnaissable, multipliant les riffs violents et les ruptures abruptes, Dwyer mène ses Osees vers une forme de minimalisme intense où la distorsion est reine. Les morceaux sont courts, incisifs, à l’image du morceau-titre ou du formidable “Funeral Solution” qui ouvre le disque, pour une décharge d’énergie pure emplie de colère (“Fucking Kill Me”). L’album contient une paire de morceaux qui ralentissent le tempo, et se retrouvent de fait mis en exergue : “Too Late For Suicide”, au psychédélisme sombre, et le post-punk tordu de “Perm Act”. Deux titres magnifiques et emballants au sein d’un album qui l’est tout autant. “A Foul Form” dure moins de vingt-deux minutes, soit à peu près la durée du seul morceau “Weirdo Heirdo” sorti il y a deux ans avec cette même formation, preuve de l’incroyable versatilité de ce groupe qui parvient encore à étonner.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

The Movers

“Vol. 1 1970-1976”

ANALOG AFRICA/ JARRING EFFECTS/ GALANT RECORDS/ BARBÈS RECORDS

L’introduction instrumentale (“Give Five Or More”) séduit par son groove paresseux mais insinuant et le parti pris cheap qui place au premier plan la guitare décontractée et l’orgue obsédant. Dans la foulée (“Tau Special”), quand l’orgue se fait vibrionnant et que la guitare part dans des envolées, quand la langueur se transforme en une démonstration de feeling cool, on est définitivement conquis. Et ce n’est que le début des surprises qui rendent enfin justice à des prodiges passés sous les radars occidentaux. Poursuivant son entreprise d’exhumation, le label Analog Africa remet ainsi en lumière l’un des groupes phares de la scène sud-africaine. Créés en 1967, de la rencontre d’un bassiste et d’un guitariste noir avec un homme d’affaires avisé qui devient leur manager et leur adjoint un organiste, The Movers remportent un succès local phénoménal dès leur premier essai. Ils connaîtront leur âge d’or au cours de la décennie suivante en enrichissant une douzaine d’albums de cuivres, percussions ou chanteurs, et en s’imposant jusque sur les radios blanches après avoir triomphé dans le ghetto. Ce best of de quatorze titres retrace leur parcours : si le chant féminin donne une ampleur fédératrice à leur tube “Soweto Inn”, lié aux révoltes

étudiantes contre l’apartheid, ou si un jeune chanteur de quatorze ans fait parfois une démonstration de force, c’est bien la base instrumentale qui constitue leur spécificité et leur atout majeur, avec l’omniprésence de l’orgue qui prend parfois des accents dignes d’un Brian Auger, et ces rythmiques d’une élasticité ahurissante qui magnifient ce mélange irrésistible de soul américaine et de traditions africaines.

✪✪✪✪

H.M.

Disques classic rock

Marcus King

"Young Blood"

AMERICAN RECORDINGS/ REPUBLIC RECORDS

La carrière du guitariste de Caroline du Sud filait déjà sur de bons rails quand elle croisa celle de Dan Auerbach. Le leader des Black Keys commença par avoir l'intelligence d'éviter la potentielle voie de garage *guitar hero* avec "El Dorado" (2020), qui mettait l'accent sur les talents de chanteur de King. La guitare — une Les Paul 1959 — est de retour, mais dans un genre différent des premiers albums de l'intéressé (sous le nom de Marcus King Band), qui poursuivaient la convergence entre cuivres soul et six-cordes abrasive visée, par exemple, par Chicago. Place cette fois au power trio. Lumineuse idée. Auerbach a flanqué King de ses hommes de confiance, le bassiste Nick Movshon, passé par les Dap-Kings, The Arcs et les Black Keys,

et le batteur Chris St Hilaire, décrit par King comme "*le plus proche de Mitch Mitchell que je pouvais trouver*". Six jours d'enregistrement, des prises live, trois maximum, solos compris. Le son est monumental, explose aux oreilles. "Young Blood", avant tout, est un album de riffs comme on n'en avait pas entendu depuis longtemps. "It's Too Late", "Lie Lie Lie", "Hard Working Man", "Aim High", "Whisper", "Dark Cloud", tout cela à même de mettre en transe ou à genoux, évoquant les plus redoutables sections basse-batterie-guitare, celles de Free, Mountain, Cream ou ZZ Top. King et ses comparses s'autorisent juste un blues et une paire de mid tempos où les grooves, cette fois, rappellent plutôt Creedence Clearwater Revival, sur "Rescue Me" et "Blood On The Tracks". "*Je voulais un album 'all killers, no fillers'*", déclarait l'intéressé. Pari tenu : que des tueries, aucun répit !

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Jeff Beck/ Johnny Depp

"18"

ATCO-RHINO

Jeff Beck, un des meilleurs guitaristes de sa génération — et quelle génération ! —, a côtoyé des vocalistes exceptionnels comme Rod Stewart ou Imelda May. Il fait ici équipe avec un célèbre acteur qui se pique de rock, déjà membre du super groupe Hollywood Vampires. Le titre de l'album indique un regard en arrière par l'exercice toujours réjouissant des reprises, dont le bruyant "The Death And Resurrection Show" (Killing Joke), "Time" (Dennis Wilson), "Isolation" (John Lennon). Jeff Beck offre des versions orchestrales de "Midnight Walker" (Davy Spillane) et de deux chansons des Beach Boys, "Caroline No", "Don't Talk (Put Your Head On My Shoulder)". Son instrument l'emporte aisément sur la voix pour une excursion chez Motown, "What's Going On" (Marvin Gaye), "Ooo Baby" (Miracles). Susurrant ou noyé dans les effets, le comédien libère l'espace au guitariste qui, comme toujours, laisse pantois par tant de créativité, de contrôle de l'instrument et du son au service d'une inspiration sans cesse renouvelée. Ainsi son jeu en cascade, incisif, imprévisible, justifie une adaptation de "Let It Be Me" (les Everly Brothers d'après "Je T'Appartiens" de Gilbert Bécaud) qui sinon serait ridicule.

Auteur de deux morceaux dont un réussi, "This Is A Song For Miss Hedy Lamarr", vocalement Johnny Depp s'en tire bien sur "Stars" (Janis Ian), traité de manière intime, ou "Venus In Furs" (Velvet Underground) dont l'aspect sombre semble lui convenir. Fascinant par son ouverture d'esprit, la diversité de ses projets — on ne peut pas rendre hommage à Gene Vincent tous les jours ! —, Jeff Beck termine l'album en gratifiant "Isolation" d'un invraisemblable solo cataclysmique !

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Neil Young + Promise Of The Real

"Noise And Flowers"

WARNER

Du bruit et des fleurs, ça résume bien Neil Young, le hippie punk. Sous-titré "*Un concert pour un ami*", ce live — double, accompagné d'un film — a été enregistré en Europe en 2019, juste après la mort du manager et ami de toujours de Neil, Elliot Roberts. Le grand homme y est accompagné de Promise Of The Real, groupe qui tourne désormais avec lui depuis un certain temps, en alternance avec Crazy Horse — sans que la différence soit énorme. Disons qu'il est un peu plus fin et plus country. Qu'y entend-on ? Quatorze titres sans véritable surprise, qu'on a pour la plupart déjà entendus des tas de fois... Quel intérêt alors ? Eh bien, juste que c'est fantastique.

Comme les grands jazzmen, Neil Young revisite sans fin son — immense — répertoire, et c'est toujours formidable. Ça commence avec "Mr Soul" et "Everybody Knows This Is Nowhere", et c'est comme si on les entendait pour la première fois. Même "Helpless", qui devrait être une vieille scie, et qui ne sera jamais mieux interprétée que sur "Déjà Vu" ? Oui, même celle-là. Et "Alabama". Et "I've Been Waiting For You". Tout, tout est merveilleux. Même les semi-raretés comme "Field Of Opportunity" (chanson country échappée de "Comes A Time") ou "Throw Your Hatred Down", du mal-aimé "Mirror Ball"... Et puis, au milieu de tous ces chefs-d'œuvre, il y a les super chefs-d'œuvre. "On The Beach", bien sûr, fabuleuse. Et "Winterlong", probablement l'une des plus belles chansons de ce génie, stratosphérique. Neil Young sort plusieurs albums par an, des nouveautés et des live de différentes époques. Il va continuer comme ça jusqu'à sa mort. On prend tout. Il est tellement au-dessus du lot.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

John Anderson

"Something Borrowed, Something New: A Tribute"

EASY EYE SOUND

Quittant la Floride pour le Tennessee au milieu des années 1970, John Anderson s'impose par des chansons country bien senties, qu'il les ait créées ou non. Certaines comme "Swingin' ", "Wild And Blue" ou "Let The Guitar Do The Talkin' " font le miel de divers interprètes. Dan Auerbach, producteur du dernier album, estime qu'il est temps de lui rendre hommage. Et quel plus bel hommage que le légendaire John Prine, peu avant sa disparition, venant chanter "1959" ? Cette histoire d'un garçon qui n'oubliera jamais la fiancée qui l'a quitté pendant qu'il était à l'armée montre la justesse du néo-traditionalisme à la John Anderson. D'autres morceaux peuvent être considérés comme des classiques du genre, potentiels ou avérés, "Seminole Wind" (Luke Comb), inspiré par les Amérindiens de Floride ; "Mississippi Moon" (Eric Church), *"Je suis fatigué de chercher des réponses […] Je rentre où est mon cœur, sur la Highway 61."* "Low Dog Blues" (Nathaniel Rateliff) reflète un désespoir extrême : "*Rien à perdre que les blues"* ! Loin de l'actualité ou des thèmes dans le vent, souvenirs, nostalgie et amours déçues hantent "Straight Tequila Night" (Ashley McBride), "I Just Came Home To Count The Memories" (Gillian Welch et David Rawlings), "Years" (Sierra Ferrell).

"*Les années passent, coulent comme des larmes...*" Les Brothers Osborne (John et T.J.) optent pour un standard de Bo Diddley, "You Can't Judge A Book (By The Cover)" que John Anderson a enregistré en 1986 et qui, traité à l'éblouissante manière des guitaristes country, s'éloigne de l'original. Respectueuses sans être confites de respect, ces belles versions, enregistrées spécifiquement dans le studio de Dan Auerbach, vont aider à faire apprécier le talent et l'authenticité de celui qu'elles saluent.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Xavier Rudd

"Jan Juc Moon"

VIRGIN

Chanteur à la voix chaleureuse, producteur et compositeur, Xavier Rudd est aussi un instrumentiste polyvalent, ajoutant aux guitares la pratique de différents didgeridoos, claviers, synthés analogiques, basse, batterie et stomp box. Très populaire dans son pays, l'Australien revendique ses origines européennes et aborigènes entremêlées comme le socle de son inspiration musicale. Vingt après "To Let", "Jan Juc Moon" est son dixième album studio, auquel s'ajoutent plusieurs disques en public. Jan Juc fait référence à une ville de l'Etat de Victoria, haut lieu du surf, dont Xavier Rudd est un pratiquant aguerri et où il a passé son enfance. S'il se produit généralement seul, il reste ouvert à des expériences en duo ou en groupe,

"Nanna" avec United Nation en 2015. Chaque instrument apporte une touche originale et élargit le spectre musical du folk rock initial, à l'exemple de "Great Divine". Contribuent également à la diversité de ces couleurs musicales plusieurs invités dont un chœur d'élèves "Slidin Down A Rainbow", le long et épique folk rock de "Dawn To Dusk" ainsi que l'ingénieur du son Jordan Power au mellotron, "Angels At War", "The Window". La collaboration avec le rappeur J-MILLA renforce l'impact d'un "Ball And Chain" à la rythmique reggae. Ce titre n'a rien à voir avec le standard du blues de Big Mama Thornton, mais évoque le sort des Aborigènes, un thème récurrent chez le chanteur. Les bruits, les sons d'une nature omniprésente sont une autre constante des compositions, l'aboiement d'un chien et les chants d'oiseaux, "Stoney Creek". Seulement accompagné par la stomp box, une guitare acoustique et la puissance d'une guitare électrique, Rudd mène le combat de la nature contre les dérives de la technologie, "The Calling".

✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

ZZ Top

"Raw"

BMG

L'air de rien, "Raw" est la première publication de ZZ Top depuis dix ans, et "La Futura". Il ne s'agit pas d'un album studio, pas exactement d'un live non plus : les douze titres ont été captés sur la scène du Gruene Hall, à New Braunfels (Texas), lors du tournage du documentaire "That Little Ol' Band From Texas" (2019). Pas de public dans la salle, seuls les membres de l'équipe et les caméras. Billy Gibbons et Frank Beard cosignent les notes de pochette, qui sont un hommage à leur compadre Dusty Hill, décédé le 28 juillet 2021. La prise de son, sans fioritures, sans la multitude d'effets dont le groupe était coutumier depuis les années 1980, est idéale, qui fait une large place à la basse : c'est dans ce contexte brut ("raw") que les chansons révèlent au mieux leurs diaboliques mécaniques, et la chose vaut particulièrement pour "Legs" et "Gimme All Your Lovin' ", délestées du clinquant eighties pour briller d'un nouvel éclat. L'ensemble rappelle surtout quels songwriters inventifs et malicieux furent ces trois hommes, surtout Gibbons, qui aligne une collection de riffs invraisemblable ("I Heard It On The X", "I'm Bad I'm Nationwide", "Tush", etc.). C'est aussi un petit manuel de comment sonner comme six quand on est juste trois.

Gibbons, Beard et Hill avaient une façon unique d'occuper l'espace, faite de subtils décalages qui sont souvent l'œuvre de la basse, parfois sur le temps, parfois un peu derrière, un peu devant, tout ça changeant en cours de morceau. On oublie parfois avec les années et le statut atteint par certains groupes ce qui fit leur génie et leur permit d'arriver tout là-haut. "Raw" agit comme une précieuse piqûre de rappel.

✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Early James

"Strange Time To Be Alive"

EASY EYE SOUND

Dan Auerbach, on le sait, a toujours eu le nez creux pour dénicher des talents prometteurs : hier les Brimstone Howl ou Buffalo Killers, aujourd'hui les Ceramic Animal et Aaron Frazer. Early James est sa dernière trouvaille, et pas la moindre. Venu de l'Alabama, ce solide gaillard à la mâchoire carrée, rouflaquettes et gomina, s'est produit pour la première fois à quinze ans lors d'un rallye de bikers. Une vraie gueule de dur à cuire, qui en dit long sur les galères traversées. On avait déjà remarqué son premier effort, "Singing For My Supper", hélas publié en l'année maudite 2020. Vingt-quatre mois plus tard, le revoici avec ce "Strange Time To Be Alive", toujours sobrement produit par Auerbach avec des musiciens réputés

comme le guitariste Tom Bukovac et le batteur Jay Bellerose, tous deux croisés (entre autres) aux côtés de Willie Nelson. Dès "Racing To A Red Light", on ne peut qu'être conquis par cette voix rauque, enfumée, aux accents soul. Elle met en valeur une plume affûtée et des compositions arrangées avec goût : les ballades résignées prédominent ("What A Strange Time To Be Alive", "Splenda Daddy") mais on croise aussi un vaudeville lugubre ("My Sweet Camelia"), un blues rock anxiogène ("Harder To Blame") ou encore une pochade folk guillerette ("If Heaven Is A Motel") masquant un mal-être existentiel carabiné. Et puis il y a cette magnifique "Real Low Down Lonesome", émouvant duo avec le rossignol country Sierra Ferrell, qui rappelle les plus belles heures de Gram Parsons et Emmylou Harris : la solitude sentimentale aura rarement été aussi bien narrée. C'est le sommet d'un disque qui signe la naissance d'un songwriter à la carrure particulière, potentiellement immense.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Datura4

"Neanderthal Jam"

ALIVE NATURAL SOUND

Parallèlement à son travail de dirigeant d'une boîte de design d'architecture, le guitariste et chanteur Dom Mariani a multiplié les projets musicaux depuis 1981, quand il fonde Go-Starts, et surtout en 1983 les Stems, dont l'album "At First Sight Violets Are Blue" (1987) est une pépite garage rock et power pop des années quatre-vingt australiennes. Depuis, on peut notamment ajouter Domnicks, Someloves, DM3 avant la création, en 2011, de Datura4 avec un autre chanteur et guitariste, Greg Hitchcock, venu des Bamboos. A son départ après le deuxième album, "Hairy Mountain" (2016), celui-ci est remplacé par le claviériste Bob Patient, piano, orgue Hammond et Moog synthétiseur aux côtés des fidèles Stu Loasby, basse, guitare et Warren Hall, percussions. "Going Back To Hoonsville", en ouverture, synthétise parfaitement la tonalité générale des onze titres de "Neanderthal Jam" : un boogie rock à base de guitares saturées entre ZZ Top et Status Quo en plus poisseux. "Secret Society", "Bad Times", "A Worried Man's Boogie", gros boogie, "Digging My Own Grave" sur un tempo accéléré, "Black Speakers", plus lent, accordant une place centrale à l'orgue et à la wah wah, en sont la démonstration. "Hold My Life" est un intermède blues acoustique/ électrique

et harmonica, alors que le power pop, autre facette de Mariani, est représenté par "Fish Fry" et "Open The Line". Quant au long "Drive-By Island", seul morceau sans référence au boogie, il se distingue par un mid-tempo avec un duo orgue/ guitare, réminiscence des grandes heures du rock britannique du début des années soixante-dix jusque dans les intonations de la voix. A l'exception de ce dernier titre, un bon album sans trop de surprises, mais qui devrait enflammer les scènes.

✪✪✪1/2

PHILIPPE THIEYRE

Réédition du mois

Wilco

“YANKEE HOTEL FOXTROT – DELUXE EDITION”

Nonesuch/ Warner

Photo Sam Jones-DR

Quel groupe c’était, Wilco... En 1995 sortait un premier album de rock’n’roll stonien, nerveux et racé, très différent de Uncle Tupelo, “A.M.”. Un petit bijou américain apparu après la défaite du grunge. Un an plus tard, c’était carrément un double album, “Being There” gonflé à bloc qui rugissait dans les enceintes. Jeff Tweedy avait mille chansons dans la tête. Et trois ans après, c’était la féerie hallucinante de “Summer Teeth”. Pareils enchaînements se sont rarement vus après les seventies. Que pouvait-il bien faire après ça ? De toute évidence, celui qui est au sommet ne peut que redescendre. Mais Tweedy et son complice Jay Bennett n’avaient pas tout dit.

Au début de l’année 2001, ils commencent le travail pour “Yankee Hotel Foxtrot”. Jim O’Rourke, avec qui le chanteur s’entendait bien et qui avait joué avec lui, est recruté. Le batteur du groupe refuse de jouer comme Tweedy le souhaite. Il est viré et remplacé par un proche du nouveau venu, qui mixera l’album et en sera en grande partie l’ingénieur. Des tensions apparaissent entre Tweedy et Bennett, pour qui ce sera le dernier album avec Wilco. L’enregistrement se fait dans la douleur, aux forceps. Une fois le projet finalisé, la maison de disques, Reprise, ne veut pas en entendre parler. Pas assez commercial. Wilco parvient à obtenir les droits des bandes, signe avec un label de Warner, Nonesuch, puis met en streaming gratuit l’intégralité de la chose sur son site internet.

Le public a adoré, les journalistes aussi

Les fans sont en extase. L’album, après ces péripéties, ne sort qu’en 2002. C’est un triomphe critique et commercial : “Yankee Hotel Foxtrot” est le plus gros succès du groupe. Reprise s’était planté et a dû s’en mordre les doigts. Pourquoi ce refus ? Pour une raison simple : après l’orgie pop et lumineuse de “Summerteeth”, Wilco change de registre. Tweedy semble dévasté sur ce disque intimiste. Jim O’Rourke incorpore quelques synthés discrets, les guitares peuvent être dissonantes, et globalement, “Yankee Hotel Foxtrot” sonne presque Lo-fi, c’est une épure. Une épure qui fonctionne parfaitement et permet au groupe de se renouveler. C’était ce qu’il fallait faire après le disque précédent, c’est ce qui montre l’intelligence de Tweedy, aussi fatigué que l’était Paul Westerberg à l’époque de “All Shook Down” avec des Replacements (que Tweedy avait beaucoup écoutés) en fin de parcours. Sauf que les Replacements n’ont jamais vendu de disques alors que Wilco a explosé avec cet album. Le public a adoré, les journalistes aussi. Parce que Tweedy fait passer des kilomètres d’émotions dans sa voix, parce que les compositions sont une fois de plus extraordinaires. C’est l’un des meilleurs albums des années 2000, il n’a pas pris une ride. Ce disque phénoménal derrière son air famélique ressort aujourd’hui. La version Super Deluxe de huit CD à près de 100 euros est une folie qui ne concernera que les dingues. La version en deux CD remplit parfaitement ses fonctions. Ceux qui l’ont déjà ne sont pas obligés de l’acheter. Les autres feraient bien de s’y mettre : on n’entend pas souvent des choses comme ça. Le groupe a continué à faire des choses intéressantes par la suite, mais après le départ de Bennett, une partie de la grâce s’est envolée. Les quatre premiers albums constituent un épisode magique qui s’achève ici, en majesté. Félicitations aux gens de Reprise pour leur sens de l’intuition…

NICOLAS UNGEMUTH

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Quelle sorte de musique a bien pu enregistrer l'un des plus grands découvreurs de son temps ?

The House Of Love

"BURN DOWN THE WORLD"

Sunset BLVD (Import Gibert Joseph)

Les maisons de disques et les musiciens, quelle histoire… Wilco n'est pas le seul groupe à avoir subi l'incompétence de ses exploitants. The House Of Love avait été repéré par Alan McGee qui les avait signés chez Creation. Un album classique ("The House Of Love") et des singles percutants ("Shine On", "Destroy The Heart") avaient révélé un groupe capable de chansons formidables, avec un grand chanteur et un bon guitariste, Terry Bickers, qui aura une grande influence sur les groupes shoegaze. En 1989, Bickers est parti, et le groupe, sur les conseils de McGee, a signé chez Fontana. Sa réputation et l'euphorie des critiques promettaient un avenir radieux, avec de gros moyens.

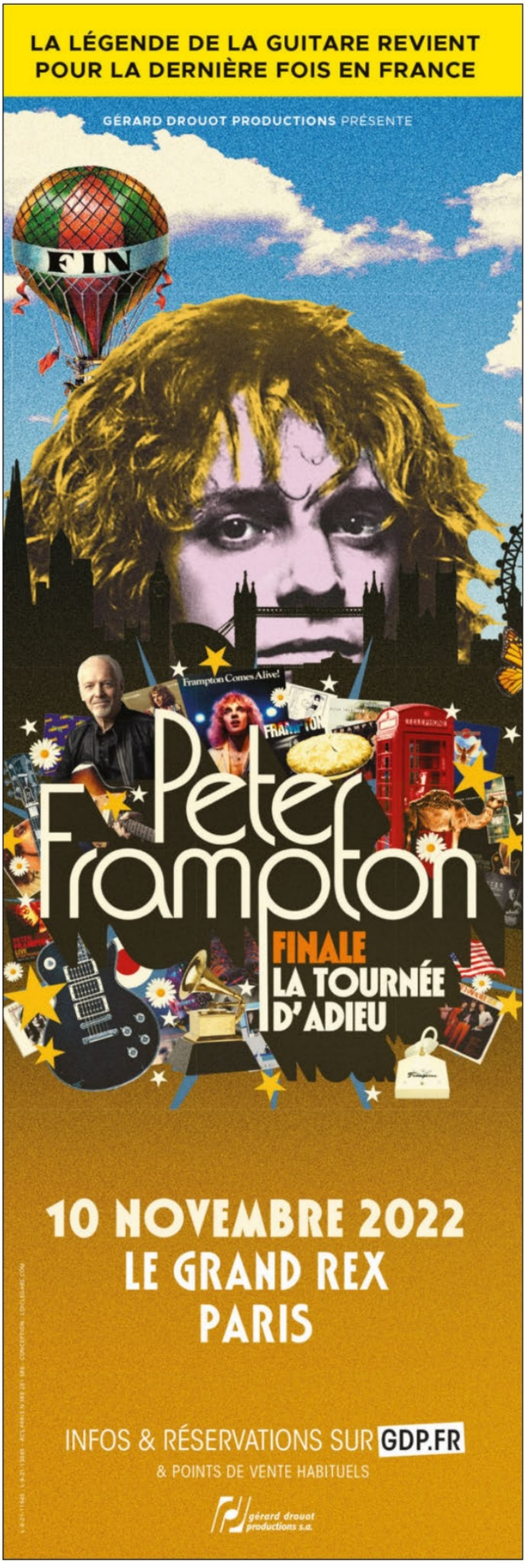
C'est un peu le problème : gros moyens et incompétence artistique. The House Of Love a sorti un deuxième album parfait ("The House Of Love", encore, mais avec cette fois-ci un papillon sur la pochette). La voix de Chadwick est merveilleuse, le nouveau guitariste remplace Bickers comme il faut, et les chansons excellentes sont au rendez-vous : une nouvelle version de "Shine On", "Beatles And The Stones", le boogie robotique de "Hedonist", "Never", et surtout le truc infernal, "I Don't Know Why I Love You", qui dans un monde normal aurait dû être un carton international. "The House Of Love" a une fois de plus été encensé par les critiques, et le public, en cette année 1990, y a trouvé son compte. Chadwick, dans les notes de pochette, estime que cette beauté a été surproduite. Il a raison, mais sa voix et la qualité des compositions n'empêcheront personne de l'écouter, en transe, même en 2021. Par conséquent, il est assez incompréhensible que pour le suivant, "Babe Rainbow", la production soit aussi lisse. D'autant que les chansons, à l'exception de "The Girl With The Loneliest Eyes", ne sont pas du tout au niveau des deux albums précédents. L'album n'a pas fonctionné, un autre, "Audience With The Mind", sympathique, a suivi, puis c'en était fini de The House Of Love. La scène de Manchester, Suede et le grunge américain avaient démodé cette musique héritée de la fin des années quatre-vingt. Le coffret de Cherry Red, qui compte sept CD, réunit tout ce que le groupe a enregistré, les albums, des raretés, des live. C'est beaucoup, mais certains pourraient apprécier.

Biff Bang Pow!

"A BETTER LIFE – COMPLETE CREATIONS 1984-1991"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Pour ceux qui ne connaissent pas, c'est presque un truc de voyeur : quelle sorte de musique a bien pu enregistrer l'un des plus grands découvreurs de son temps ? Alan McGee a signé The Jesus And Mary Chain, Primal Scream (mené par son meilleur et plus vieil ami Bobby Gillespie), The House Of Love, Felt, Teenage Fanclub, My Bloody Valentine et enfin, Oasis. Entre autres… Peu de fans d'Oasis savent que le génial A&R avait eu, lui aussi, un groupe. Nommé Biff Bang Pow!, d'après la chanson du grand groupe mod The Creation, dont il s'inspirera pour le nom de son label mythique. Sonnant très "C86", Biff Bang Pow! montrait les obsessions de McGee idéalement. De la pop parfois psychédélique,



Rééditions

David Bowie, sors de ce corps !

assez marquée par les sixties et par les Television Personalities. McGee tenait la basse, chantait et composait les chansons. Il n'avait pas le génie de certains des groupes qu'il a signés, mais avait tout de même du talent. En réalité, Biff Bang Pow!, selon ses dires, était un hobby qu'il menait en parallèle de ses nombreuses activités, sans trop se prendre au sérieux. Ce coffret (six CD) aligne les albums, démos, live, etc., et montre curieusement l'évolution de l'Ecossais. Des débuts psyché de "Pass The Paint Brush, Honey" au folk épuré mais un peu désespéré de "Love Is Forever", c'est un drôle de parcours que celui emprunté par l'un des derniers grands directeurs artistiques.

Miles Out To Sea

"THE ROOTS OF BRITISH POWER POP 1969-1975"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

Bon, l'intitulé, franchement, est ridicule. Même si c'est Pete Townshend qui a inventé l'expression (*"Power pop is what we play"*, en 1967), la power pop désigne habituellement un genre apparu aux Etats-Unis dans les années soixante-dix, avec des groupes comme les Raspberries ou les Rubinoos, qui étaient paradoxalement influencés par des groupes anglais apparus durant la décennie précédente. L'auteur des notes de pochette l'admet volontiers : selon lui, cette compilation de trois CD est juste l'occasion de rassembler des bonnes chansons. Et il a raison. Ceux qui ont conçu cet ensemble ont réalisé un contenu exceptionnel. Alors, de quoi s'agit-il ? De morceaux anglais hyper mélodiques sous influence Beatles, tout en accords majeurs gravés par des musiciens qui semblent avoir ignoré l'existence des Rolling Stones ou de Led Zeppelin essentiellement dans les années soixante-dix. Il n'y a pas une trace de blues ou de musique noire ici. Certains noms font grincer (Slade ? Les Kinks ? Barclay James Harvest ? Les Hammersmith Gorillas ?), d'autres sont plus qualifiés (Badfinger évidemment, mais aussi Dave Edmunds ou Brinsley Schwarz avec Nick Lowe), mais l'intérêt de ce coffret tient dans les inconnus qu'il réunit.

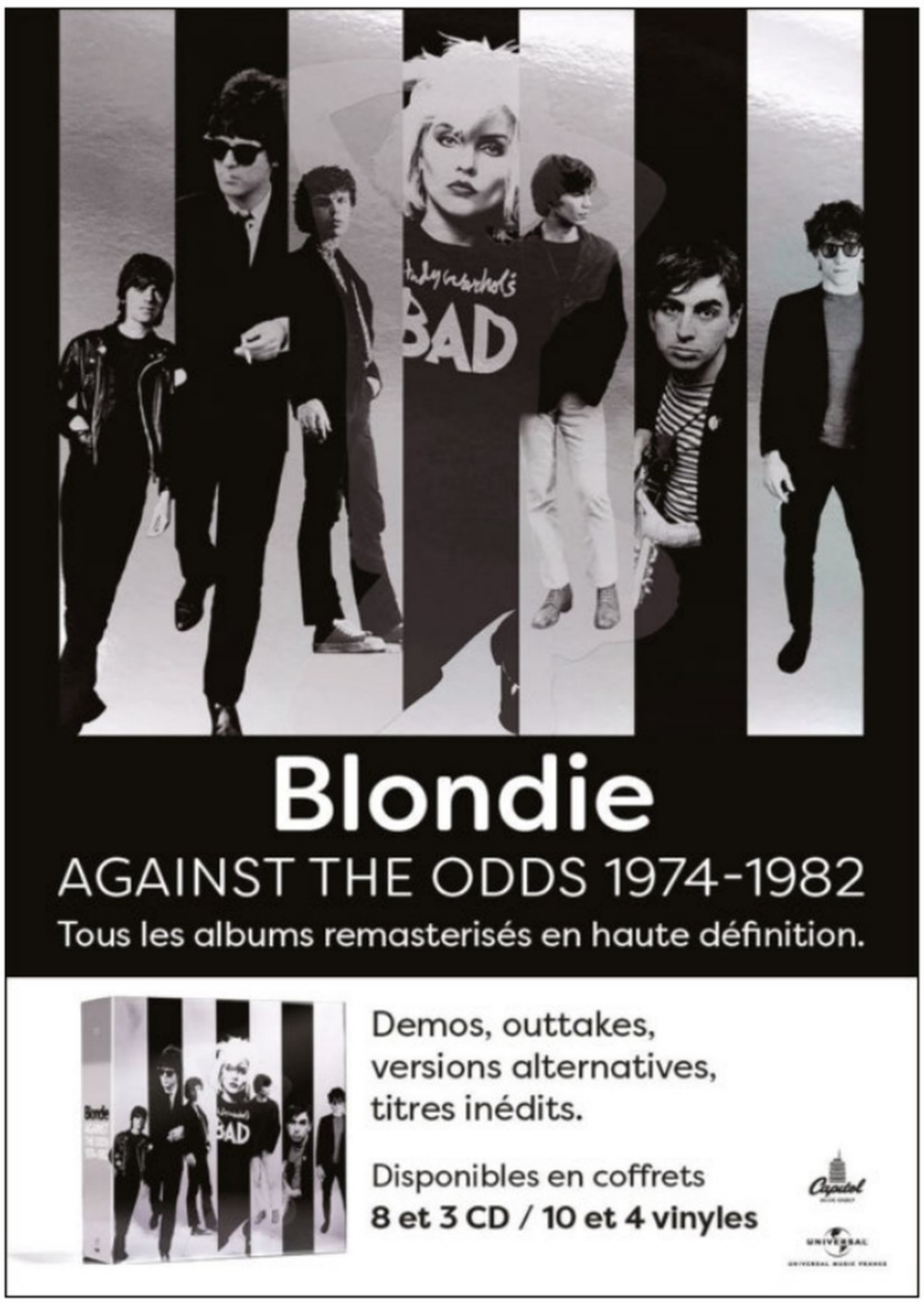
A l'exception de The Liverpool Echo et de Penny Arcade, on n'avait jamais entendu parler de tous ces gens qui ont signé des chansons souvent merveilleuses : qui connaît Liverpool Express, Pagliaro, Bachdenkel, Raw Holly, Billy Bates, Rotten To The Core, Starry Eyed And Laughing, Byzantium ? Personne. Et pourtant, ils ont fait de bonnes choses. Power pop, non, mais pop superbe, sans aucun doute. Parfait pour finir l'été.

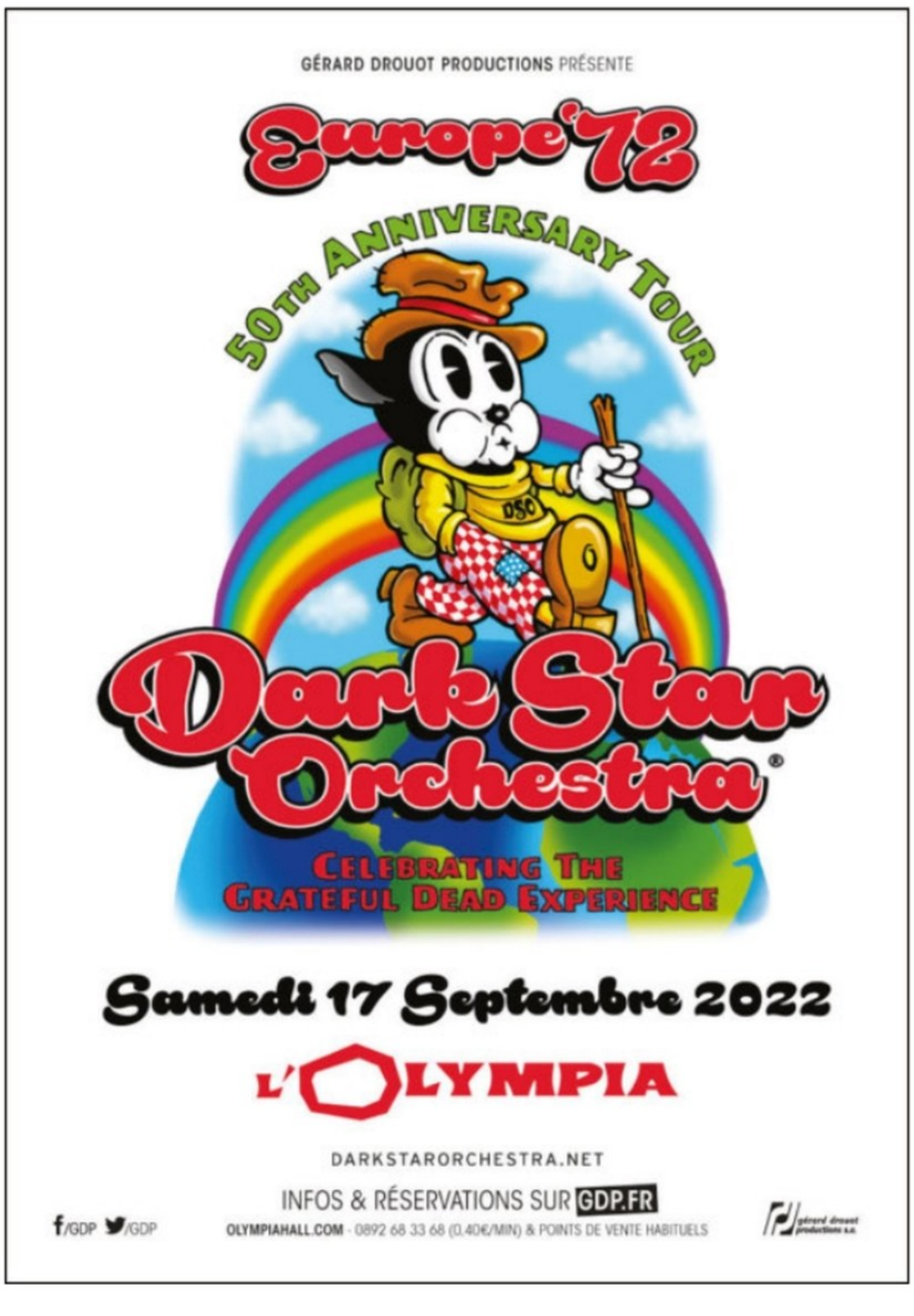
Jobriath

"JOBRIATH"

Elektra/ Music On CD (Import Gibert Joseph)

L'histoire est incroyable… En 1972, un manager américain, Jerry Brandt, découvre un jeune homme ouvertement gay qui avait brièvement chanté pour "Hair" à Los Angeles. Lorsqu'il trouve l'oiseau, celui-ci gagne sa vie en se prostituant. Mais Brandt est enthousiaste et présente son protégé à Jac Holzman, le ténor de chez Elektra. Un premier album va se faire, produit par Eddie Kramer coûtant quatre-vingt mille dollars, des pleines pages de publicité sont achetées dans les plus prestigieux magazines. "Jobriath", qui sort en 1973, est l'extravagance glam ultime. Grandiloquent, démesuré, outré, parfois hystérique, baignant dans une production qui, selon un critique avisé "*ferait passer Queen pour un groupe garage*", l'album s'inscrit dans l'air du temps. David Bowie, sors de ce corps ! Hélas pour Jobriath, le disque fait un flop, même s'il est aujourd'hui vénéré par Morrissey. Ultra camp, c'était assez osé pour l'époque, il faut bien le reconnaître. Lorsque le chanteur se rêve en Marlène Dietrich sur "Movie Queen", on est en plein cabaret gay. Malheureusement, le problème de Jobriath, qui savait chanter, c'est qu'il n'avait pas vraiment de bonnes chansons. De ce côté, Brett Smiley était mille fois plus doué. Jobriath a sorti un second album qui fut à nouveau un échec, puis est reparti faire le tapin avant de mourir du sida en 1983. Son premier disque est devenu culte, le voici réédité, pour ceux qui souhaiteraient tenter l'aventure. ❑





Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

“L’homme blanc le plus badass au monde !”
Sly Stone

Jim Ford

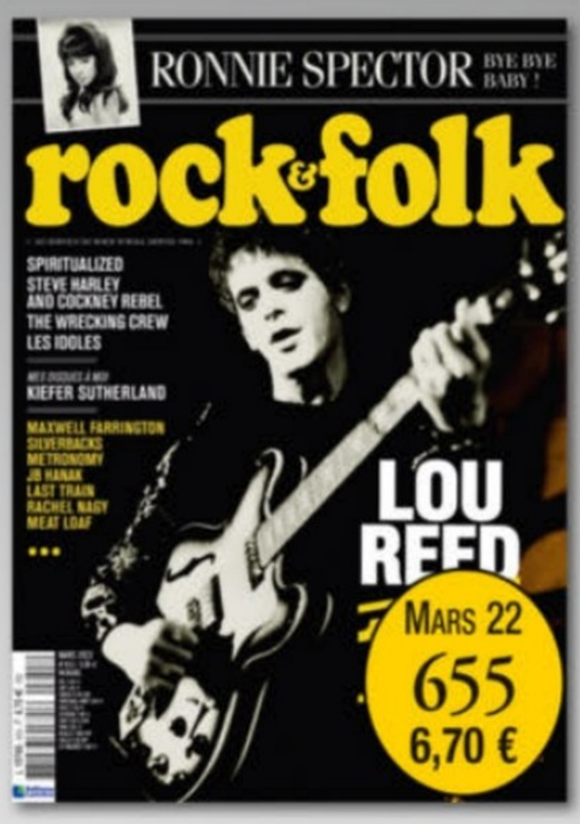
“HARLAN COUNTY”

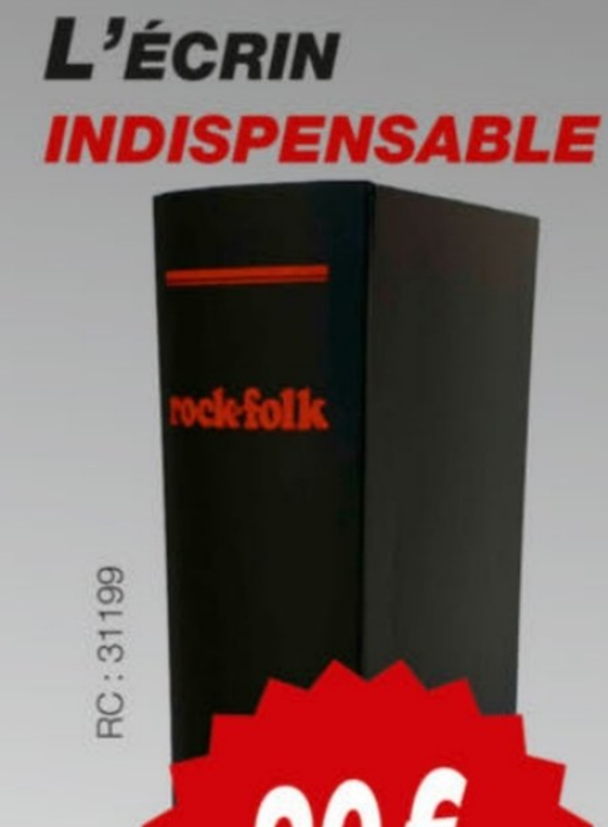
Sundown / White Whale

DES TYPES PATIBULAIRES, ARMÉS DE MITRAILLETTES, CAMPENT À L’EXTÉRIEUR. A l’intérieur ? Un défilé de strip-teaseuses et dealers. Nous sommes chez Sly Stone, la somptueuse villa qu’il loue à Los Angeles, pour, officiellement, enregistrer “There’s A Riot Goin’ On”. Vêtu de cuir rouge des pieds à la tête, l’hôte a institué un open bar : chicks et coke à volonté pour les invités, Miles Davis, Bobby Womack, Billy Preston, Herbie Hancock, Johnny Guitar Watson, Ike Turner… Parmi eux, un invité fait tache. Parce qu’il ne profite pas du buffet à volonté ? Non, à ce niveau-là, plutôt le champion, un aspirateur. S’il dénote, c’est parce qu’il est blanc, avec un fort accent du Sud. A ceux qui demandent ce que ce barbu en salopette fout ici, Sly, admiratif, rétorque : “*Mais c’est mon pote Jim Ford : l’homme blanc le plus badass au monde !*”
Né dans une petite ville minière du Kentucky en 1941, Jim Ford est élevé, avec ses huit frères et sœurs, par sa grand-mère. Travailler à la mine comme toute sa famille ? Le gamin préfère prendre un bus pour la Nouvelle-Orléans, vivant dans la rue et de la musique. On le retrouve en 1966 en Californie, lié à deux frères amérindiens, Pat et Lolly Vegas. Ils écrivent “Niki Hoeky”, énorme hit pour Aretha Franklin — PJ Proby, Ellie Greenwich et Herbert Léonard en donnent aussi leur interprétation, comme la girlfriend de Jim, Bobbie Gentry qui, selon Ford, lui volera “Ode To Billie Joe”. Impressionné, le milliardaire Jerry Perenchio lui file un chèque en blanc pour enregistrer l’album qui lui ferait plaisir. D’où “Harlan County”, qui aurait dû combler la terre entière, mais qui se rétama, et rétama son auteur.
La country n’est-elle pas une forme de gospel ? Le funk, un dérivé du rock, lui-même issu du rhythm’n’blues ? Le but n’est-il pas de toucher l’âme, la soul ? Jim Ford brasse tous ces courants dans “Harlan County” comme s’ils étaient l’essence même de sa création, de sa vie. La chanson-titre décrit sa ville natale, ce sentiment d’être coincé dans le trou du cul du monde — une prière féroce pour en sortir, se tirer. Guitare inflammable, piano honky tonk, cuivres pétaradants, “*Nous sommes réunis ici aujourd’hui pour demander au Seigneur… Qu’il nous sorte du comté d’Harlan !*” Aussi explosive, une reprise de “I’m Gonna Make Her Love Me”, “*Je vais faire en sorte qu’elle m’aime / Jusqu’à ce que les vaches rentrent à la maison*”, la Motown dans le foin et le purin, les potards dans le rouge. Place ensuite à “Changin’ Colors”, avec chœurs mystiques, cordes sentimentales, du Mickey Newbury de haut vol, sublime. “Love On My Brain” confirme : Ford n’est pas un bourrin mais un romantique. Puisqu’il chante ses passions, il y a aussi une chanson sur la coke, “Dr Handy’s Dandy Candy”, et pour conclure une reprise déchirante d’Alex Harvey, “To Make My Life Beautiful”. Deux amis de la Nouvelle-Orléans, Dr John et James Burton, sont de la partie, ainsi que le non moins légendaire Jim Keltner à la batterie, les frères Vegas et Gene Page se chargeant des arrangements. Sueur, moiteur, mugissements, charlatanisme, ce sont les Rolling Stones de “Sticky Fingers” s’accouplant avec Wilson Pickett, John Fogerty produisant son “From Elvis In Memphis”. Incompréhensible : il ne s’en vend que quelques malheureux exemplaires. Ford s’en va poser pour le roman-photo de “Playboy” — torse nu, comme la playmate. Il sort avec Movita Castaneda, ex de Marlon Brando, traîne avec Sly Stone, apprend qu’un groupe anglais, The Koobas, réenregistre en son hommage tout “Harlan County”, alors que la chanteuse british Sylvia McNeill interprète sa composition “Ugly Man”. Culte au Royaume-Uni ? Il s’envole pour Londres en 1971 afin d’enregistrer un deuxième album. Sur place, des fans, Brinsley Schwartz, lui servent de groupe. Le bassiste, Nick Lowe, s’en rappelle : “*Jim est descendu d’avion avec un grand Stetson, des lunettes de soleil roses et des bottes de cow-boy à bout rond. Jamais vu un tel alien, si charismatique, et si peu fiable. Il racontait des histoires délirantes, agissait comme une rock star, baladait tout le monde, disparaissait, s’en allait dormir chez la bombe Diana Dors et son gangster de mari Alan Lake. Partout où il passait, il y avait des substances illégales.*” Ford aurait atterri à Londres un million de dollars de cocaïne attaché autour de la taille. Il quitte l’Angleterre à poil, même pas d’album. Durant les seventies, ce sont les autres qui interprètent ses compositions, Bobby Womack, The Temptations, Ronnie Wood, Jermaine Jackson, Billy Preston, Dave Edmunds, Nick Lowe, etc. Ford a disparu. Seules traces : dans ses narines. Il stoppe tout en 2004, se tourne vers Jésus, vit à Fort Bragg, dans une caravane bourrée de bandes inédites. Il préparerait un disque avec Dr John et Jim Dickinson, mais trop tard : Jim Ford meurt en novembre 2007.
Reste la légende. Et un album faramineux. ★

Première parution : août 1969

rock&folk





Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires

OE : VROFP21

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79

N° ou Ecrin	Prix
N°654 - 63603 ❑	
N°655 - 63605 ❑	
N°656 - 63733 ❑	
N°657 - 64150 ❑	
N°658 - 64336 ❑	
N°659 - 64574 ❑	
N°660 - 64887 ❑	
Écrin - 31199 ❑	
Frais de port*	
Total	

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Attention, pochette scandaleuse !

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

The Who
"Tommy"
Polydor

Quelle valeur a en 2022 le titre de *premier opéra rock* ? Aucune, notamment parce que l'idée même de la chose est une abomination, et que les multiples tentatives de mêler musique classique et rock ont accouché de pièces montées boursouflées. "Tommy" des Who serait donc responsable de tout ce bazar, dont bizarrement des groupes tels que Pretty Things avec "SF Sorrow" essaient de s'attribuer la paternité... Si pour certains fans de la période mod du groupe, The Who perd tout intérêt à partir de ce double album, il reste malgré tout un sommet de créativité et un puits d'excellence. Certes, la narration et le concept global (un enfant muet, sourd et aveugle devient champion de flipper) plombent parfois l'ensemble, mais l'ambition du projet est admirable et permet au groupe de se lancer dans des plages instrumentales superbes ("Underture") qui viennent en contrepoint des gifles pop du groupe ("Pinball Wizard", "I'm Free"). Bref, il y a tellement de choses à aimer dans ce monument du rock qu'on lui pardonne ses quelques défauts, et cette réédition sonne formidablement bien.

Elton John
"Regimental Sgt. Zippo"
EMI

Parmi les nombreuses rééditions du catalogue d'Elton John qu'on a vu surgir dans les bacs à vinyles ces derniers mois (avec notamment un coffret consacré à "Madman Across The Water"), une publication mérite qu'on s'y penche de plus près : "Regimental Sgt. Zippo" est le premier album avorté de Sir Elton, qui aurait dû voir le jour en 1968, mais avait finalement été mis de côté par son label. Publié pour le Disquaire Day l'an dernier, l'album est enfin disponible pour tous. On y découvre un Elton John sous forte influence Beatles (comme le laisse entendre le titre de l'album et les visuels psychédéliques), avec des titres comme la superbe "Tartan Coloured Lady" et ce "Turn To Me" que les fans de pop britannique obscure connaissent par la reprise qui en a été faite en 1969 par Plastic Penny. Une jolie curiosité.

Bow Wow Wow
"See Jungle! See Jungle! Go Join Your Gang Yeah, City All Over! Go Ape Crazy!"
Music On Vinyl

Attention, pochette scandaleuse ! La chanteuse Annabella Lwin n'avait que quatorze ans quand elle s'est retrouvée dénudée en couverture du premier album de Bow Wow Wow, sur une photo en clin d'œil au "Déjeuner Sur L'Herbe" d'Edouard Manet. C'était en 1981, et l'affaire avait été orchestrée par Malcolm McLaren qui avait créé le groupe à partir du backing-band d'Adam Ant et de la jeune et charismatique chanteuse. Loin d'être un groupe préfabriqué, Bow Wow Wow propose ici une new wave aux rythmes frénétiques qui fonctionne par son minimalisme et son radicalisme, et reste une étrangeté unique en son genre ("Go Wild In The Country").

Yann Tiersen
"Avant La Chute"
Ici D'Ailleurs

C'était avant "Amélie Poulain" et la reconnaissance du grand public. Le Breton Yann Tiersen s'apprêtait à sortir son troisième album "Le Phare". Afin d'en faire la promotion, son label Ici D'Ailleurs pressa une compilation pour les professionnels de l'industrie, composée d'extraits issus des albums précédents et de quelques inédits. Pour fêter ses vingt-cinq ans d'existence, le

Photo Bruno Berbessou

label réédite “Avant La Chute” en vinyle, ce qui donne pour certains la possibilité d’écouter pour la première fois des titres tels que “La Vie Rêvée” (écrit pour le film “La Vie Rêvée Des Anges”) ou ce magnifique morceau-titre instrumental.

Slift
“Space Is The Key/ La Planète Inexplorée”
Space Is The Key

Leurs premiers enregistrements étant notoirement difficiles à trouver en vinyle, les space rockers toulousains de Slift ont donc décidé de réunir leur premier EP (“Space Is The Key”, 2017) et leur premier album (“La Planète Inexplorée”, 2018) sur un double album à la pochette inédite (toujours dessinée par Pierre Ferrero). Alors, certes, Slift n’était pas encore la machine de guerre space-prog du formidable “Ummon”, mais les premiers envols du groupe, entre stoner psychédélique façon Black Rainbows (“Dominator”) et garage-kraut sous influence Oh Sees (“Heavy Road”, “Space Is The Key”) témoignaient déjà du talent du trio.

Maurice Lecoeur
“Musiques Pour L’Image”
Transversales Disques

Compagnon de route de François de Roubaix, Maurice Lecoeur sort enfin de l’ombre de son mentor grâce à une compilation qui permet de (re)découvrir ce compositeur méconnu. “Musiques Pour L’Image” assemble ainsi une vingtaine de thèmes écrits pour des BO de films entre 1969 et 1985 par ce musicien dont le talent d’orchestrateur et l’originalité n’ont rien à envier à son collègue du studio de la rue de Courcelles. On y entend des chansons pop pastorales (“Le Soleil Qui Rit Rouge”), des titres aux cuivres groovy (“Les Petites Filles Modèles”, “Safari Au Kivu”), de la pop de chambre (“Donne-Moi La Terre”), du disco décadent (“Fair Pale Sweet And Nice”). C’est beau, virtuose, l’émerveillement est constant.

Cake
“Fashion Nugget”
RCA

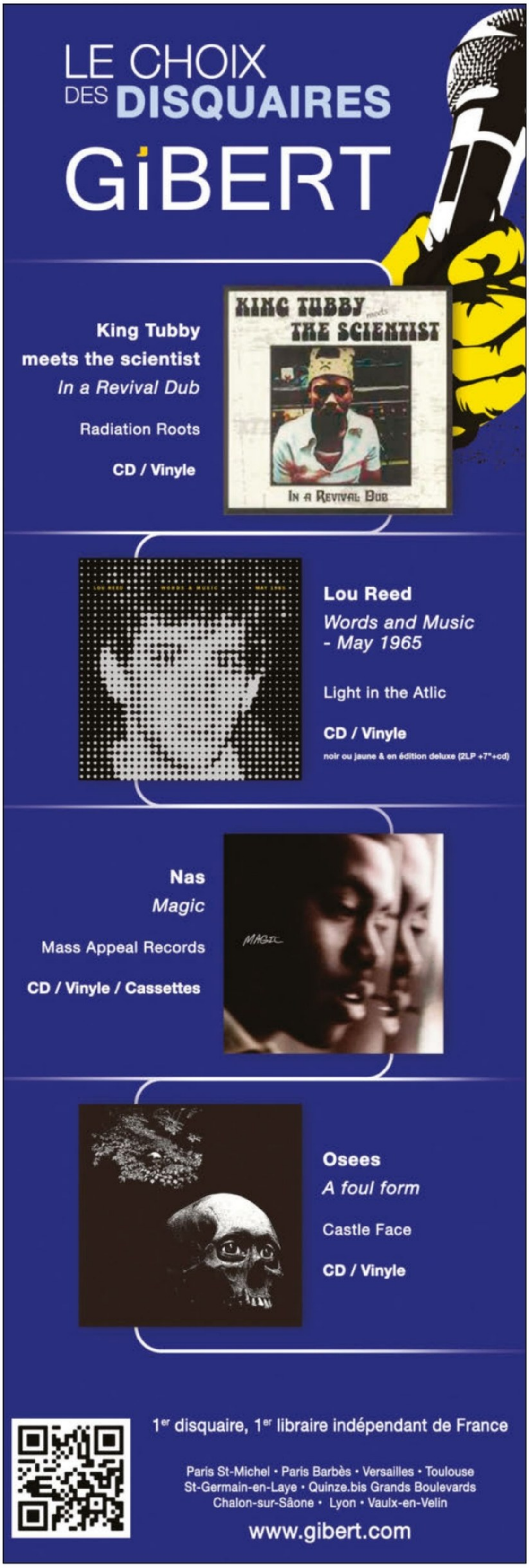
Voici un album dont il était de bon ton de se moquer à la fin des années quatre-vingt-dix quand on voulait se donner de l’attitude : “Fashion Nugget” de Cake, sorti en 1996, était bien moins cool dans les cours des lycées que Smashing Pumpkins. La raison ? La dégaine du chanteur John McCrea, avec son bouc de camionneur et son bob, et puis cette reprise de “I Will Survive” qui inondait les ondes. Une version pourtant futée, portée par la trompette de Vincent Di Fiore et un chant nonchalant qui mettait en valeur la puissance mélodique du tube de Gloria Gaynor, et qui cachait une forêt de chansons d’excellente tenue, comme l’acoustique “Friend Is A Four Letter Word”, “It’s Coming Down” et l’autre succès de l’album, “The Distance”. Comme de nombreux disques des années quatre-vingt-dix, cet album était hors de prix en vinyle, sa réédition est bienvenue.

Universal Vagrants
“Brainwashed”
Dangerhouse Skylab

Ils tiraient leur nom d’un titre aussi obscur que culte des Chords Five et n’ont publié qu’un album de leur vivant au début des années 1990 (sur Get Hip, label de Gregg Kostelich des Cynics, quand même !) : Universal Vagrants était un groupe garage à l’ancienne. Venus de Lyon, ils proposaient un rock’n’roll teigneux, entre influences sixties et high energy, au croisement de Chesterfield Kings et du MC5. Bruno Biedermann, guitariste du groupe et patron de l’incontournable boutique Dangerhouse (et du label qui lui est associé), a rassemblé une dizaine de titres publiés à l’origine sur des compilations diverses ou en single, ainsi que quelques inédits remarquables.

Nouveautés

Wesley Gonzalez
“Wax Limousine”
Moshi Moshi

Dans la famille des génies méconnus, on demande Wesley Gonzalez. Ancien leader du groupe britannique Let’s Wrestle, resté désespérément culte malgré trois albums sublimes de pop lo-fi entre Television Personalities et Pavement, il mène une carrière solo surprenante depuis quelques années. Pour son troisième album en son nom, l’excentrique chanteur poursuit son évolution vers des sonorités synthétiques sans jamais perdre son humour désabusé. Nouvel OVNI à son palmarès, “Wax Limousine” est un disque fascinant empli de mélodies marquantes (“Greater Expectations”, “A Taste Of Something New”), sur un terrain de jeu inédit, entre pop, funk et disco lo-fi. ❑

Discographisme_59

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"The Slow Rush"

Tame Impala

Première parution : 14 février 2020

Kevin Parker est l'homme du temps long. Après cinq années de gestation, il publie "The Slow Rush", qu'il a composé et interprété entièrement seul dans son studio personnel. Cette longue maturation, interrompue par des tournées durant lesquelles Tame Impala devient un groupe, est inscrite dans l'ADN du musicien, devenant le sujet de nombreuses de ses chansons et de ses pochettes.

Pour celle de son premier album, "Innerspeaker", Parker souhaite comme illustration une métaphore de son processus de création où les chansons naissent lentement dans son esprit plus qu'elles ne résultent d'un dialogue musical entre musiciens. C'est du reste la signification du néologisme "Innerspeaker" que Parker a créé pour l'occasion, un dialogue intérieur. L'artiste australien Leif Podhajsky lui propose une photo du parc national des Great Smoky Mountains, en Caroline du Nord, où il a fait se répéter le ciel et les nuages sans fin reflétant ainsi son intimité créative dans les cieux. La solitude comme bonheur ultime exprimé dans "Solitude Is Bliss" ("There's a party in my head and no one is invited") devient le sujet de l'album suivant comme une suite évidente.

Pour la pochette de celui-ci, un autre lieu tout aussi exotique (sauf pour les Parisiens), le Jardin du Luxembourg, nous est offert derrière une grille. La "Lonerism", néologisme (à nouveau) construit sur "Lone", décrit une solitude qui s'éternise, à rattacher à celle de l'artiste prisonnier de son monde, voire de ses références passéistes. Dès lors, la grille à travers laquelle on aperçoit des citadins profiter d'un après-midi ensoleillé enferme aussi bien ceux qui sont vus que celui qui voit. Cette distance au monde est imprégnée de mélancolie et le cliché maladroit avec sa surexposition au coin supérieur droit semble sortir d'un album de famille. La photo a été prise par Parker lui-même à l'aide d'un Diana, appareil photo entièrement en plastique et très bon marché mis sur le marché par une société hongkongaise au début des années soixante-dix. Ainsi, le projet nostalgique englobe aussi bien l'outil que le résultat, même s'il fut retouché via Photoshop par Leif Podhajsky.

Cette recherche d'une pochette illustrant au plus près le contenu de l'album et l'état introspectif de son créateur se poursuit sur "Currents". Kevin Parker demande à l'artiste Robert Beatty une image cartographiant un paysage intérieur, son esprit en pleine mutation. Le temps a servi la maturation de Parker qui a le sentiment d'avoir grandi ou d'être passé à une autre étape de sa vie. Serait-ce la conséquence de sa rupture avec la musicienne française Melody Prochet ? Cet événement éclaire rétrospectivement la pochette de "Lonerism", lui ajoutant une autre dimension : l'exclusion de la zone du bonheur. Plus conceptuelle, la pochette de "Currents" projette l'objet musical hors du temps… introduisant naturellement "The Slow Rush".

Durant l'enregistrement de "The Slow Rush", Kevin Parker découvre sur Internet les photos de l'artiste français Romain Veillon. Dans ses pérégrinations, Veillon traque l'usure du temps sur les bâtiments délaissés à travers le monde et notamment ceux d'un village de Namibie, Kolmanskop. Lieu d'extraction de diamants, le village, prospère jusqu'à la fermeture des mines, comptait de nombreuses belles demeures et une importante infrastructure dont un hôpital. Abandonné, Kolmanskop devient une ville fantôme cernée par le sable du désert. Lors du shooting du single "Borderline", Parker indique au photographe en charge, Neil Krug, qu'il souhaite se rendre avec lui dans ce lieu pour la pochette de son prochain album.

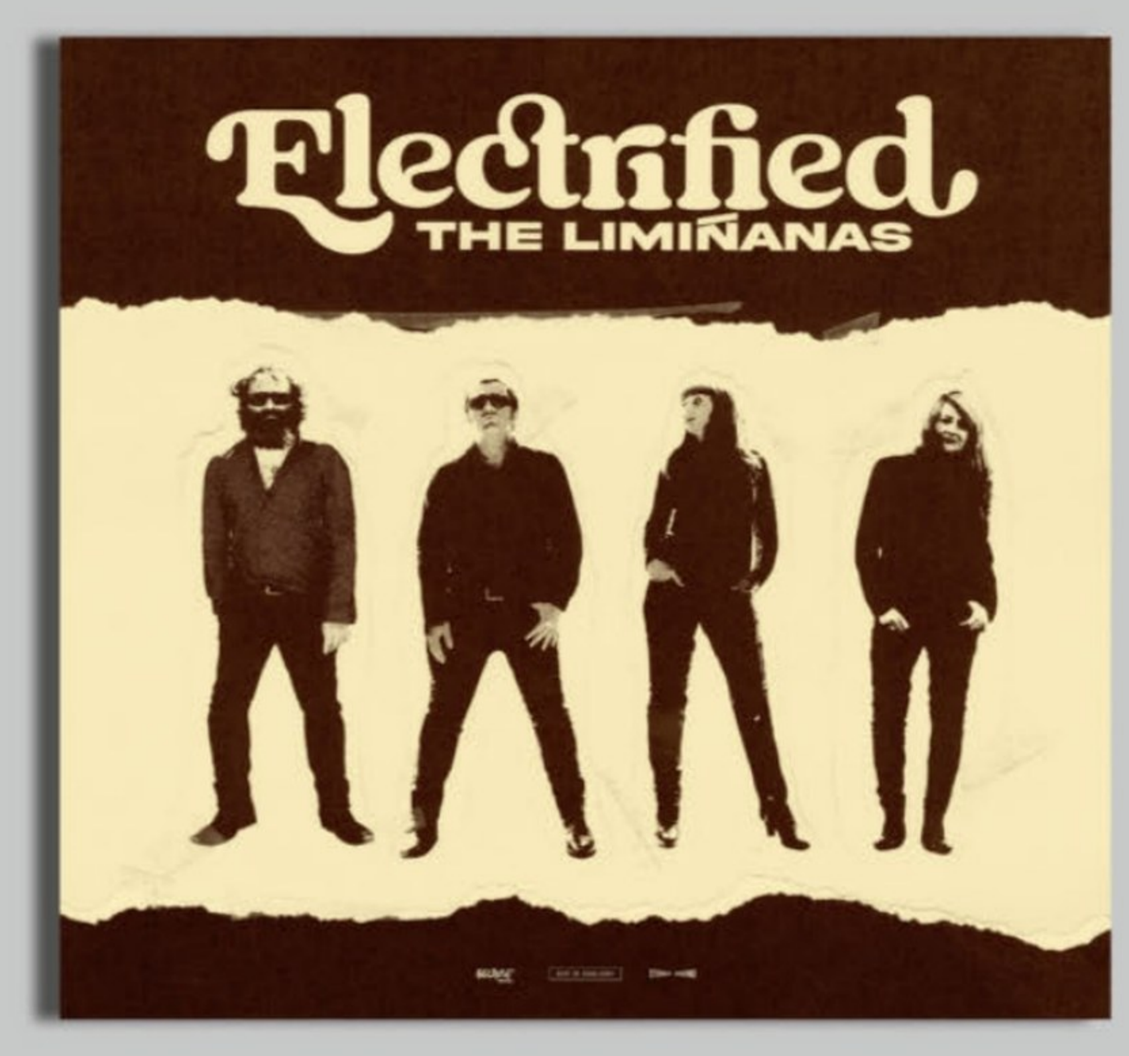
Auteur de nombreuses pochettes, notamment pour Lana Del Rey et Cage The Elephant, mais aussi de séries photographiques au réalisme onirique comme "Phantom : Stage One", Neil Krug et son univers semblaient destinés à illustrer Tame Impala. L'interrogation autour du temps, sujet qui mobilise Parker depuis ses débuts dans la forme et dans le contenu de ses chansons, est la chair de "The Slow Rush". La vision du photographe et du musicien s'accorde assez rapidement autour du traitement à lui donner. Et la ville de Kolmanskop avec ses intérieurs de bâtisses aux murs colorés et aux fenêtres inondées de sable offre presque sans retouche un cadre surréaliste à la Magritte où deux réalités étrangères dialoguent naturellement.

Si le désert est apparu maintes fois sur des pochettes — on pense à "Elegy" du groupe The Nice ou "Aux Armes Et Cætera" de Serge Gainsbourg —, Kevin Parker le prend pour ce qu'il est : l'ultime victoire du temps ensevelissant toute forme de vie et anéantissant toute prétention à durer, à la manière des vanités dans la peinture du XVIIe siècle qui représentaient notre finitude. Face à l'écoulement du temps qu'offre ce sablier naturel, Kevin Parker détient une réponse, "The Slow Rush" ("la course lente"), un titre en forme d'oxymore comme remède existentiel (se hâter avant que la mort nous rattrape) et artistique (la lente maturation du travail).

Outre le concept, il y a dans cette pochette une dimension poétique créée par les couleurs vives des murs contrastant avec la blondeur du sable sculpté en vagues par le vent. Du reste, le sable accumulé sous la fenêtre éventrée ressemble à une rampe de lancement menant vers un ciel bleu, au-dessus des nuages, que l'on peut rapprocher de celui d' "Innerspeaker". C'est aussi un remède pour les auditeurs d'échapper au temps vorace en se plongeant dans la musique de Tame Impala. ❏

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE
+ LE DOUBLE CD
THE LIMIÑANAS "ELECTRIFIED"



Fers de lance de la scène rock française, The Limiñanas se sont bâtis depuis 2009 une discographie aussi dense que passionnante où se mêlent albums, singles, bandes originales de films et collaborations prestigieuses.
Cette compilation propose en 35 titres un florilège des morceaux les plus marquants de l'électrique duo de Perpignan, pour un road-trip garage, punk et psychédélique à travers l'oeuvre d'un groupe unique en son genre.

82€
AU LIEU DE ~~175,83€~~

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

⊕ simple ⊕ rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

▸ Je choisis mon offre d'abonnement:

OPTION 1 1 an 12 numéros version papier & numérique + le Double CD de **THE LIMIÑANAS "Electrified"** : 82€ au lieu de 175,83€**.

OPTION 2 1 an 12 numéros version papier & numérique : 73€ au lieu de 154,68€**

▸ Je choisis de règler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**
☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Date d'expiration ☐☐ ☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

Date et signature obligatoires

▸ Mes coordonnées:

ROFP661

Nom* : ..... Prénom* : .....
Adresse* : .....
CP* : ☐☐☐☐☐ Ville* : .....
Tel : ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐ ☐☐

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

▸ E-mail* (en majuscules) :

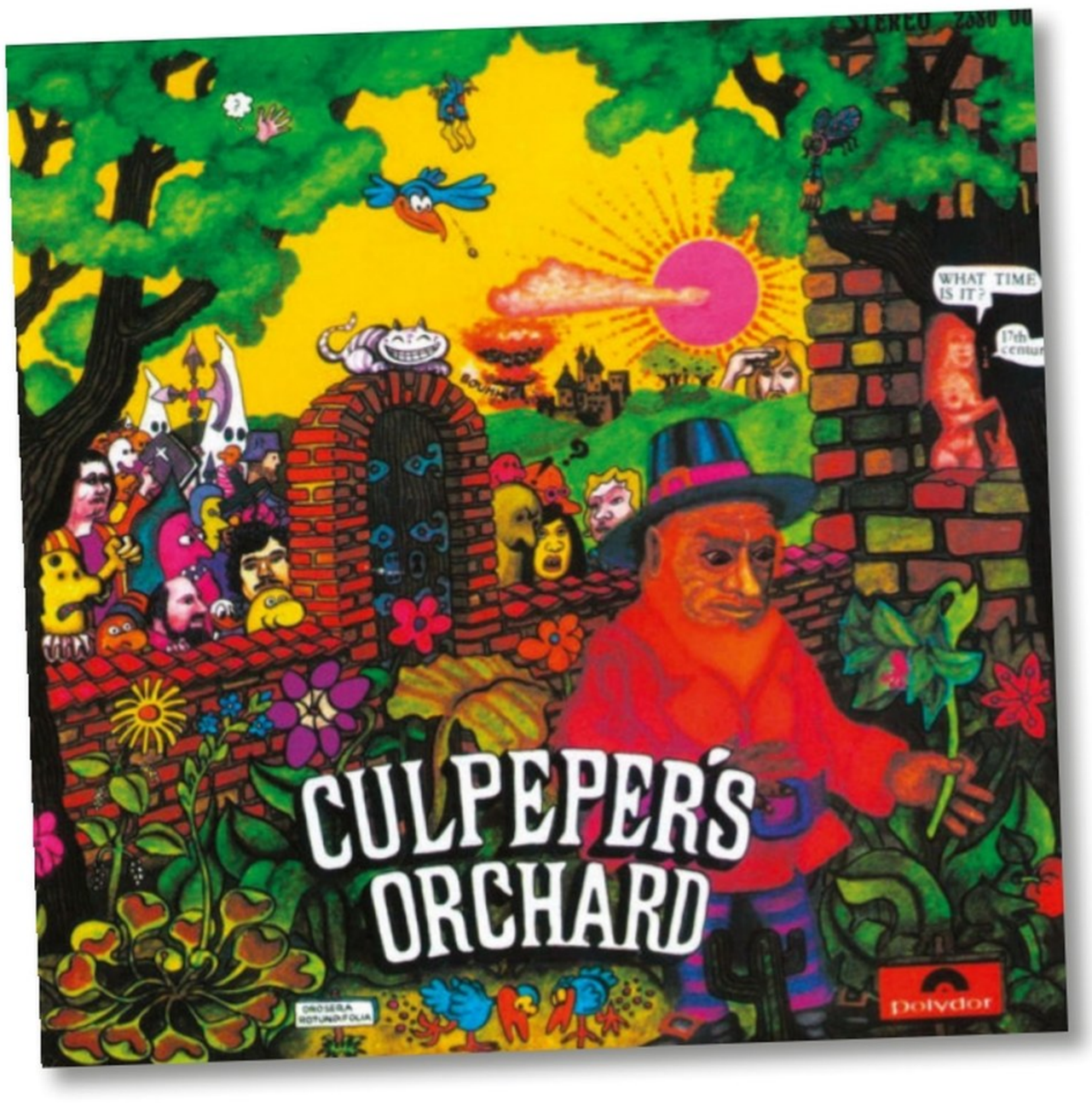
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case☐ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutiquelariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/10/2022. le Digipack pour 21,15€ frais de port compris.

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



Quartette viking

CULPEPER'S ORCHARD

ET SI, EN CES TEMPS DE CHALEUR SUFFOCANTE, NOUS PRENIONS LA DIRECTION DU NORD ? Culpeper's Orchard, formation venue de Copenhague, a connu un succès qui n'a jamais dépassé les frontières de son Danemark natal. Son premier long-format est depuis devenu un incontournable de l'underground seventies, totalement unique, au croisement du psychédélisme, du folk et du hard rock.

Cette geste s'élance depuis le quartier de Shepherd's Bush, à Londres. Très jeune, Cyril Nicklin traîne ses guêtres avec les beatniks de la ville, assimilant les arcanes de son art sous la houlette de Dave Cousins. Bravache, il sillonne l'Europe à seulement douze ans, avant de se fixer au Danemark, contrée alors réputée libertaire. Il y monte un trio avec Maia Aarskov et Robert Lelièvre, un Français croisé dans les bouges de Bruxelles. Cy, Maia et Robert publient deux albums primesautiers en 1966 et 1967 sur le label Sonet Records. Puis c'est l'épiphanie : les deux garçons sont littéralement soufflés par la puissance de Cream, de passage dans la capitale danoise. Un an plus tard, Cy intègre Day Of Phoenix — qui fait ses débuts en première partie de Ten Years After à Brøndby — pour un simple lysergique ("Tell Me") avant de claquer la porte. Il tente alors de monter sa propre formation tout en composant plusieurs bandes-originales de films. Sa première tentative, nommée High Crossfield, est un échec. Casper Andersen, un vieux pote devenu producteur pour la branche locale de Polydor, lui fait miroiter un contrat. Cy se remotive : il engage le guitariste Nils Henriksen, passé par les Beefeaters, gang blues tirant vers le progressif, alors très populaire. Ce sémillant blondinet amène le bassiste moustachu Michael Friis ainsi qu'un émule de Keith Moon, le batteur anglais Rodger Barker. Culpeper's Orchard, d'après le nom d'un herboriste britannique du dix-septième siècle (Nicholas Culpeper), est au complet. Un premier album est capté au sein des studios Wifos de Copenhague, et sort en mars 1971, chez Polydor donc. Il s'agit d'un petit chef-d'œuvre oublié, totalement insaisissable. Dès l'extraordinaire "Mountain Music Part 1", Culpeper's Orchard montre sa singularité, mêlant un psychédélisme musclé façon Cream à un style folk pastoral. "Ode To Resistance", traversé par un motif de flûtiau, en est un autre exemple frappant. Les instrumentistes sont tous brillants, en particulier Nils Henriksen, soliste flamboyant dans la lignée de Jeff Beck, et Barker, batteur à la frappe jazz discrète. On goûte aussi la ballade au piano "Gideon's Trap", lugubre rêverie qui s'achève par un irrésistible crescendo, ainsi que "Mountain Music Part 2", épique suite qui passe des arpèges bucoliques à un boogie furieux avant de s'achever sur un air de banjo… Il s'en écoule vingt mille exemplaires, ce qui est une belle performance pour un si petit marché. Culpeper's Orchard tourne alors intensément en Scandinavie et en Allemagne. Mais alors que le groupe doit jouer pour un aréopage de scouts œuvrant pour des labels étrangers, l'imprévisible Rodger débarque complètement défoncé. Erreur. Immédiatement après, il est appelé sous les drapeaux. Pour le remplacer, Nils suggère Ken Gudman, marteleur renommé, ex-The Savage Rose. Requinqué, le quartette viking ouvre pour Rory Gallagher, puis s'attaque à son deuxième opus au sein des studios Rosenberg, dotés d'une console huit pistes. "Second Sight" sort en juillet 1972 sous une superbe pochette, reproduisant une toile du peintre John Bauer. Elle est plus centrée sur le folk et garde une belle tenue, avec des morceaux comme "Keyboard Waltz", le blues électrique "Late Night Woman Blues" ou la reprise de "Satisfied Mind", classique country signé Joe Hayes et Jack Rhodes. Puis c'est le drame : lors d'une tournée en Norvège, une terrible engueulade éclate entre Friis et Henriksen, lequel pose un ultimatum à Nicklin : moustache ou mèche blonde ? Le leader dégarni opte pour son bassiste, et le talentueux bretteur embarque Gudman. La scission est comblée par Nils Vangkilde à la guitare et l'Anglais Tom McEwan aux fûts. Nils Tuxen, spécialiste national de la pedal steel, est aussi embauché. Le quintette cloue rapidement "Going For A Song", publié en décembre 1972. Pas très constant dans l'inspiration, ce disque adopte un son country-rock un peu planant qui fait penser aux Byrds tardifs, et comporte quelques réussites comme la délicate ballade "Alone In Pain", le hard rock de "Roger And Out" ou l'excellente "Sailor", titre country paisible de six minutes, secoué à mi-chemin par un féroce duel de guitares. Las, Polydor préfère arrêter les frais, alors que Culpeper's Orchard étincelle lors du festival Ragnarock, aux côtés de The Incredible String Band. Déçu, Tuxen s'en va, suivi par Vangklide. La formation, renforcée par Thomas Puggard-Müller, bataille encore quelques années sous le nom de Culpeper, avec un ultime témoignage en 1977, l'affreux "All Dressed Up And Nowhere To Go" et ses synthétiseurs baveux. Avant de, finalement, jeter l'éponge deux ans plus tard. Il était temps... ❑

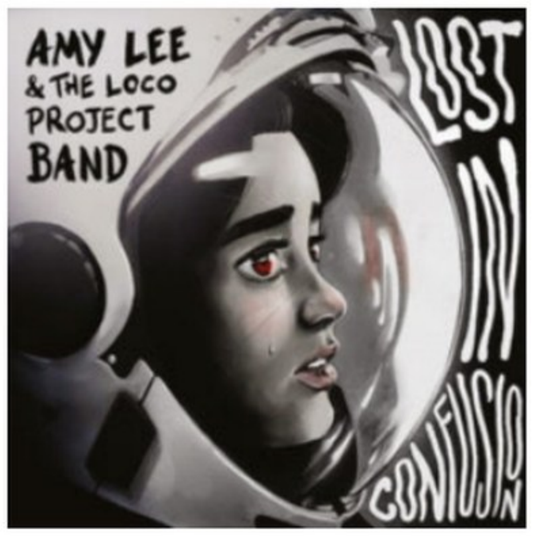
PAR H.M.

Onomatopées spatiales

Le premier contact d'un groupe avec son public réside souvent dans son nom, parfois même avant le son. Il constitue sa carte de visite et dans bien des cas, une évocation de sa musique ou de son univers créatif. Voilà pourquoi il est fortement recommandé de ne pas le choisir à la légère... Les huit sélectionnés du mois (parmi les trente-deux reçus à la rédaction) ont tous adopté un patronyme qui fait mouche et leur permet d'affirmer leur singularité.

Originaire du Finistère, **Arion Rufus** est un quatuor qui a adopté le nom savant d'un gastéropode (la grande loche) et se veut adepte du garage rock poetry. Mission accomplie avec ce premier album plein de fougue et de rimes. Les onze morceaux distillent un étonnant alliage de chansons à texte et de rock impulsif qui entremêle riffs et mots, envolées soniques et déclamations poétiques enfiévrées : "Dehors c'était la nuit/ Et rien d'autre que ça/ Mon cœur, un incendie/ Qui brûlait déjà/ Ton corps c'était l'hostie/ Et le vin que je bois/ Ton sexe, la sacristie/ Qui endiguait mes crises de foi" *("Dehors, C'Etait La Nuit", M&O Music, facebook.com/Arion-Rufus, distribution Differ-Ant/ Code/ Believe).*

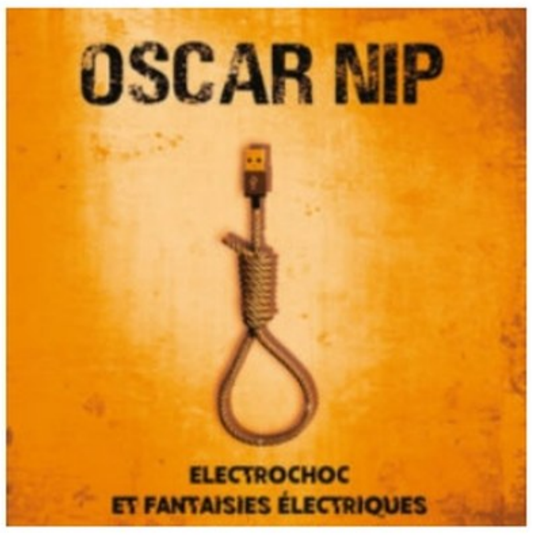
Le sextet de Montpellier **Venus Lips** avait été remarqué par cette rubrique il y a quatre ans pour un précédent EP. Ce nouvel essai six-titres confirme ce choix : il débute par un boogie rock très musclé, pimenté par des vocaux et de grosses guitares, puis il évolue vers des rythmes lancinants en privilégiant le mid tempo. Caractérisé par une diversification instrumentale teintée d'electro et la complémentarité d'une voix masculine gutturale et d'une voix féminine acidulée, il instaure ainsi un rock groovy qui atteint des sommets avec une litanie obsédante, "Boogie Vista Brand New Sound" *("Six Shots Of A Phoenix Bullet", VLA Music/ M.A.D., venuslips.fr, distribution PIAS).*



Avec son nom à rallonge, **Amy Lee & The Loco Project Band** brouille les pistes : ce quatuor nantais en activité depuis 2017 n'a rien à voir avec la chanteuse américaine du groupe Evanescence : la Amy dont il est question est née de leur imagination féconde : une folkeuse des années quatre-vingt disparue dans un accident d'avion et dont les morceaux auraient fourni la matière de leur premier album. Pour ce second essai, ils conservent le concept mais délaissent le folk au profit d'un rock anglophone éclectique conjuguant power pop musclée, guitares heavy, éclats noisy, effluves psyché et envolées mélodiques *("Lost In Confusion", Team Zic, facebook.com/AmyLeeandthelocoprojectband, distribution InOuïes).*

Natif d'un petit village québécois, **Martin Swamps** a fait un voyage initiatique dans le temps et l'espace : fan de rock'n'roll, il remonte aux racines, d'abord le Chicago blues, puis les bluesmen pionniers du début du XXème siècle, tout en allant bourlinguer du côté du Mississippi. Installé en France, à Oloron, depuis trois ans, il continue d'assumer ses passions, seul avec ses diverses guitares et banjos, sa voix rocailleuse, sa dextérité musicale et l'étonnante authenticité de ses compositions originales que l'on croirait appartenir à cette musique rurale américaine traditionnelle qu'il célèbre avec éclat *("Worries Blues", Ibili Production, ibili-spectacle.com/martin-swamps-blues).*

Originaire de Valence, **Gontard** s'est démarqué dès 2012 avec son look (un masque de lapin) et un premier album de trente titres où il adoptait les samples et le chanté-parlé pour des chansons traversées de fulgurances poétiques. Il a eu l'excellente idée de confier plusieurs extraits de son dernier essai à des amis férus d'électronique, pour les remixer dans une optique discothèque. Le résultat lui permet de prendre une envergure nettement plus ludique, enlevée et plaisante, au gré de réussites savoureuses telles que la version reggae de "La Séduction" ou le très addictif "Mahalia Dooyoo", revu de deux manières différentes *("Gontard Remixes Akene", Ici D'Ailleurs, facebook.com).*



Depuis ses débuts en 1993, le Parisien **Oscar Nip** reste fidèle au rock corsé. Pour son huitième album, le trio développe son versant electro sans pour autant délaisser les guitares survoltées et les rythmiques à l'estomac. Il surprend toujours par sa faculté à concocter des morceaux accrocheurs qui sortent du lot, comme l'hymne punk qui fait office d'introduction ("Bah Bah Bah") ou des tourneries obsédantes ("Les Cordes Sensibles", "N'Importe Quoi") traversées d'éclats heavy et de textes incandescents : "Je veux le laid le beau/ Je veux le vrai le faux/ Le tout et puis le rien/ Le début et la fin/ L'envers et puis l'endroit/ Je veux n'importe quoi". *("Electrochoc Et Fantaisies Electriques", Hyenas Records, oscarnip.com).*

Après une expérience en groupe, **Ali Veejay** (de Saintes) évoluait en solo à partir de 2021, et surprenait alors avec un premier essai où il dévoilait son "indie groove folk" entre soul et groove caribéen. Pour cet EP six titres, l'ancien professeur de philo poursuit sa quête musicale atypique et va encore plus loin dans la voie de l'originalité : les six chansons sont totalement vocales, et les seules percussions tolérées sont des claquements de doigts. Portées par sa voix envoûtante et des onomatopées spatiales qui rappellent les variations électroacoustiques de Stockhausen, ses mélopées graciles acquièrent une dimension magique en défendant une luxuriance minimaliste *("Giant Heart", Dora Dorovitch, facebook.com/aliveejay).*

En six ans, **Elise & The Sugarsweets** (de Haute-Savoie) est devenu une valeur sûre de la scène rhythm'n'blues française, et ce second album ne fait que conforter cette position. Pour les besoins de la cause, le quintette a eu la bonne idée de faire appel à quelques choristes et musiciens extérieurs (dont une section de cuivres) qui viennent renforcer une formule éprouvée (guitare, section rythmique et claviers). Les dix morceaux anglophones originaux mettent des fourmis dans les jambes et fournissent un véritable écrin à une chanteuse soul pleine de feeling, qui se révèle aussi à l'aise dans le funk musclé que dans la ballade jazzy ou dans la décharge blues-rock ("Horosho", Adora Blues, sugarsweets.fr, distribution Absilone). ❑

Trop rock pour le public funk, et trop funk pour le public rock

Avec ses textes et ses concerts explicitement sexuels, sa voix chaude légèrement éraillée, son funk sensuel et vibrant, Betty Mabry, BETTY DAVIS après son mariage avec Miles, fut souvent bannie des ondes et exclue des télévisions, la privant d'une reconnaissance qu'auraient mérité la puissance de sa musique et son influence. Décédée le 9 février 2022 des suites d'un cancer, elle avait quitté la scène musicale en 1980 avant de réapparaître comme compositrice en 2019 avec le morceau "A Little Bit Hot Tonight" interprété par Danielle Maggio.

Né le 26 juillet 1944 à Durham, en Caroline du Nord, Betty Gray Mabry s'intéresse à la musique, et plus particulièrement au blues, dès l'âge de dix ans. A douze, elle écrit sa première chanson, "I'm Going To Bake That Cake Of Love". Sa famille s'installe à Homestead, Pennsylvanie, où elle reviendra vivre de 1980 à sa mort. A la sortie du lycée, à seize ans, Betty part pour New York suivre les cours du Fashion Institute Of Technology. Pendant ses études, elle fréquente assidûment la scène folk de Greenwich Village et les clubs à la mode, notamment le Cellar où se rencontre toute la scène arty. Parallèlement, elle fait ses débuts de mannequin et d'inspiratrice pour son condisciple du FIT, le styliste Stephen Burrows. Elle pose également pour les magazines Seventeen, Ebony et Glamour.
A New York, toujours sous le nom de Betty Mabry, elle fait la connaissance, entre autres, de Jimi Hendrix et Sly Stone, mais c'est sa rencontre avec Lou Courtney, chanteur, "Skate Now", "Do The Thing", et compositeur de chansons soul et pop pour Mary Wells, Chubby Checker, Freddie & The Dreamers ou les McCoys, qui lui permet d'entrer dans un studio. Elle enregistre alors "The Cellar" dont l'éventuelle parution n'a laissé aucune trace.

Finalement, en 1964, elle signe un contrat avec Don Costa pour un premier 45 tours, "I'm Gonna Get My Baby Back"/ "Get Ready For Betty", deux titres signés Mabry. Il est suivi par un duo pour un autre label, Betty And Roy (Arlington), "I Love You So", une chanson d'Eddie Floyd/ "I'll Be There". Les propositions de concerts arrivent après la reprise d'une de ses compositions, "Uptown (To Harlem)", par les Chambers Brothers, groupe de psychédélique soul, sur l'album à succès "The Time As Come" en 1967. Ce titre sera également repris par Black Pearl, une formation de rock blues psychédélique, et, en 1988, par Johnny Thunders et Patti Palladin sur l'album "Copy Cats".
En octobre 1968, par l'intermédiaire de Hugh Masekela, qui prend en charge les arrangements, elle enregistre plusieurs titres pour Columbia, dont le single "Live, Love, Learn"/ "It's My Life". Après sa rupture avec Masekela et son mariage avec Miles Davis, d'autres sessions ont lieu en mai 1969, avec Teo Macero, production, et Miles, production et arrangement. De nombreux musiciens sont invités à participer à ces deux séances d'enregistrement, qu'ils viennent du jazz, Herbie Hancock, Larry Young, Wayne Shorter, des membres des Crusaders et un John McLaughlin impressionnant, ou du rock, Billy Cox, Harvey Brooks, Mitch Mitchell. Malheureusement, l'album prévu n'intéresse pas les maisons de disques.

Photo Fin Costello / Getty Images

Il ne paraîtra qu'en 2016, "The Columbia Years 1968-1969", sur l'excellent label Light In The Attic. Pourtant, le contenu est vraiment bon, alternant en neuf morceaux, deux reprises un peu surprenantes de "Born On The Bayou" de Creedence Clearwater Revival et de "Politician" de Cream sur un tempo ralenti, guitares psychédéliques, soul, ballade avec cordes et funk inspiré par Sly Stone, "Down Home Girl", "I'm Ready, Willing & Able". Le mariage entre l'explosive Betty, très ouverte au rock, au funk naissant et au psyché, et Miles ne dure qu'un an, mais contribue à concevoir une nouvelle forme d'expression pour ce dernier. Ainsi, sur "Filles De Kilimanjaro" (1969), dont la pochette propose un montage autour du visage de Betty, l'intro de "Mademoiselle Mabry" développe quelques notes de "The Wind Cries Mary". Ce disque annonce pour Miles Davis la période électrique et jazz fusion ou jazz-rock selon les points de vue, "Bitches Brew".
En 1971, Betty part pour l'Angleterre où, en dehors du mannequinat, elle compose des chansons, encouragée par Marc Bolan. De retour aux Etats-Unis, elle pense un temps intégrer Santana avant de se décider à enregistrer ses compositions aux Wally Heider Studios de San Francisco avec des musiciens de Sly & The Family Stone, le batteur Greg Errico, également producteur du disque, Larry Graham, de Santana, Neal Schon, Doug Rauch, Doug Rodriguez, et des cuivres de Tower Of Power. Les Pointer Sisters et Sylvester participent aux chœurs. "Betty Davis" sort en 1973. S'ensuivront deux autres brûlots funk rock tous deux produits par Betty Davis : "They Say I'm Different" en 1974, là aussi avec une belle sélection de musiciens, dont Merl Saunders, Mike Clark, Peter Escovedo, Fred Mills et Buddy Miles, et "Nasty Gal" en 1975 avec un groupe plus réduit, Funkhouse, autour de Larry Johnson, Carlos Morales, Fred Mills et Nick Neal. Malgré sa signature avec Island sur les recommandations de son amant Robert Palmer, comme les deux

Top 3

"Betty Davis" *(1973)*

En ouverture, "If I'm In Luck I Might Get Picked Up" immerge dans le monde de Betty Davis, paroles ouvertes à toutes les propositions sexuelles portées par un funk puissant, une section rythmique de feu, Errico et Graham, et la guitare de Carlos Morales qui brille également sur "Your Man My Man". Betty Davis, dont la voix peut être rauque, se confondant avec un râle, "Anti Love Song", ou plus soul et sensuelle, "Game Is My Middle Name", est la maîtresse du jeu de la séduction. Neal Schon apporte une contribution remarquée à la guitare twah wah en contrepoint de la basse de Larry Graham, "Anti Love Song", "Ooh Yeah", "Steppin' In Her I. Miller Shoes".

"They Say I'm Different" *(1974)*

Pour "They Say I'm Different", Betty Davis assure aussi la production. Si les musiciens ont changé, Cordell Dudley à la guitare et Larry Johnson à la basse, musicalement l'album s'inscrit dans la continuité de "Betty Davis", un funk rock sans concession à l'instar, en ouverture, de "Shoo-B-Doop And Cop Him" et de l'explosif "He Was A Big Freak". Le piano électrique de Merl Saunders apporte une touche plus jazzy à "Your Mama Wants You Back". "Git In There" est un call and response avec le chœur féminin. En final, "Special People" associe tempo lent et funk.

"Nasty Gal" *(1975)*

Sous son contrôle total, à l'image de la pochette, "Nasty Gal" est l'album le plus trash et le plus puissant de Betty Davis. Les dix titres sont monstrueux à des degrés divers, de "Nasty Gal" à "The Lone Ranger" traversé d'effets sonores. "Talkin Trash" modèle de funk rock, "Dedicated To The Press", "F.U.N.K." au titre emblématique avec ses guitares funky dans lequel sont cités Stevie Wonder, Tina Turner, Isaac Hayes, Al Green et Jimi Hendrix, "This Is It!", "Feelins" méritent une citation particulière. "You And I", coécrit par Miles Davis et arrangé par Gil Evans, est une magnifique ballade avec cuivres, cordes et une trompette lointaine.

DISCOGRAPHIE :

"Betty Davis" *(1973)*. **"They Say I'm Different"** *(1974)*. **"Nasty Gal"** *(1975)*. **"Crashin' From Passion"** *(1995)*. **"Is It Love Or Desire"** *(2009)*. ***"The Columbia Years 1968-1969"*** *(2016)*.

Compilations : "Anti Love-The Best Of Betty Davis" *(1995)*. **"This Is It"** *(2005)*.

albums précédents, "Nasty Gal" est un échec commercial et critique malgré une bonne promo du label. Ce n'est pas seulement à cause des nombreuses interdictions de programmation dans les radios et les attaques des ligues puritaines, mais, surtout parce que ses disques sont trop rock pour le public funk et R&B, et trop funk pour le public rock. Peut-être trop en avance sur leur temps. En conséquence, la sortie de l'album suivant, qui était prévu pour 1976, est annulée. Les enregistrements, dans la même veine que "Nasty Gal", ne seront finalement commercialisés qu'en 2009 sous le nom de "Is It Love Or Desire" sur Light In The Attic. Des dernières sessions auront lieu en 1979, là aussi sans concrétisation avant 1995, "Crashin' From Passion". Betty Davis savait ce qu'elle voulait et n'était encline à aucune concession qui dénaturerait sa musique. Après la mort de son père, en 1980, découragée, elle se retire chez sa mère à Homestead où elle meurt en 2022 à soixante-dix-sept ans. En 2017, un très intéressant documentaire, "They Say I'm Different", lui est consacré par Philip Cox qui relancera l'intérêt pour le funk rock sauvage et unique de cette chanteuse compositrice dont les chansons sont régulièrement samplées, mais qui ne figure sur pratiquement aucune anthologie ou encyclopédie du funk, de la soul ou du rock. ❑

Photo - DR

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous… Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire numéro 32
George H Moore
versus Chuck Berry

Haine ! Haine ! Rock'n'roll

C'EST UNE CHRONIQUE SOUS FORME D'HOMMAGE. Hommage à celui qui a tout inventé, le son, la danse, l'attitude, le rythme, celui que l'aristocratie du rock reprend allégrement. Chuck, le Roi. *Avec un côté sombre* que l'Amérique, cette garce, a pris plaisir à assombrir. Pouvait-il en être autrement au pays de Mani ?

Charles Edward Anderson Berry est né dans le Missouri en 1926. Son père est charpentier, ainsi que diacre, dans une église baptiste de son quartier. Le garçon découvre logiquement la musique à l'église. Pas enfant de chœur. Chœur de l'Eglise plutôt, spécialiste ès chimères, Berry comprend déjà l'adolescent qui aura vingt ans après la Seconde Guerre mondiale. Première montée aux cieux. Il est arrêté devant le Temple. En voiture, saoul, avec des collègues de chasse. Premier braquage. Berry, avocat ou menteur né, c'est selon, fait part d'une autre version autobiographique : la voiture a calé devant les lieux du crime. Quoi qu'il en soit, Chuck a mis un premier orteil en cabane ; il s'y adonne à la boxe, et fréquente un groupe de chant. Voici les premiers pas. *Ad augusta per angusta.*

Puis, comme tous les sorciers, Chuck cherche la recette, il se marie, enfante, se rend acquéreur d'une bicoque, poursuit les métiers. Pour mettre un peu de beurre dans le quotidien, performe dans des cabarets. Il connaît son instrument par cœur, joue le blues les yeux fermés, et pour parfaire le cocktail gagnant, Chuck saupoudre sa musique de country ; de quoi attirer le petit Blanc prêt à dépenser l'argent des parents. Chuck Berry innove. Le tour est joué. Le rock'n'roll engendre ses classiques, garantis sans moraline, aux paroles évocatrices, des chansons dont on voit la culotte comme le caleçon : "Maybellene", "Roll Over Beethoven", "Johnny B Good". Des hymnes gravés par les frères Chess. Les Noirs mis de côté rencontrent (pour l'éternité) des immigrés juifs polonais laissés pour compte. C'est ça l'Amérique !

Mais l'Amérique, c'est aussi le Mann Act.
Le Mann Act est une loi sur la traite des Blanches entrée en vigueur en 1910. Fédérale, elle criminalise le fait de transporter des femmes ou des jeunes filles d'un Etat à un autre dans "un but immoral". La formulation est large ; l'époque voit les choses en grand ; en 1911 est créé le premier studio de cinéma à Hollywood. Mais le sénateur Mann s'en fiche. Son *Act* est là pour combattre la prostitution, l'immoralité et la traite des êtres humains. De bons sentiments qui se transforment en farce. Les juges patelins de la Cour Suprême se sont emparés du texte, l'ont très largement interprété (*"un quelconque but immoral"*), sanctionnant des couples non mariés et prétendant que, dans le cadre de relations interraciales, *"la fornication illicite"*, bien que consensuelle, constituait un but immoral (*Caminetti versus United States, 1917*). Peu importait donc que la femme consentît, l'homme était, indépendamment, tenu pour responsable. Le texte dévoyé, il ne lui restait qu'à s'appliquer à des célébrités… de couleur.

Jack Johnson avait préparé le terrain pour Chuck. Ce boxeur noir, qui le 4 juillet 1910 mit au tapis le Blanc James J. Jeffries devant un public qui hurlait, la bouche puante : *"A mort le Nègre"*.
Alors, Chuck ?
Il y a deux affaires. Les deux sont mauvaises.

La première.
L'atmosphère était électrique. Berry, désormais affidé d'Alan Freed, devint tête d'affiche du Big Beat Show. Début 1958, le *circus in town* doit se produire à Boston. Emeutes rock'n'roll disent les journaux. Viols de jeunes filles blanches, hurlent les WASP. Boston digère mal le multiracialisme. Berry est sur la sellette. Quelques mois plus tard, il est arrêté pour port d'arme caché. Dans l'Amérique des années cinquante, la scène est presque banale. Un Noir (accompagné d'une jeune fille blanche, qui répond au nom de Joan Mathis) au volant de son exotique voiture est aléatoirement contrôlé par un policier blanc, alors qu'il change un pneu (de couleur noire). Le policier fouille et, sous le siège passager, trouve un pistolet automatique. Le musicien se justifie. C'est pour se protéger qu'il est muni d'une arme : chaque soir, il accumule tellement de cash. Les policiers s'en contrefoutent ; ce qui les intéresse, c'est Joan Mathis et la possibilité d'inculper Chuck Berry sur le fondement de la loi Mann. Affaire à suivre.

La seconde.
1er décembre 1959. Chuck doit se produire à El Paso. Lui et ses musiciens s'ennuient.
Et le groupe de traverser le Rio Grande pour se rendre au Mexique. A Ciudad Juarez, il n'y a pas grand-chose, seuls des clubs de strip-tease pour illuminer les pupilles. Les musiciens ne partent pas les mains vides. Fraîchement rencontrées, Beatrice et Janice Escalante se laissent conduire jusqu'à El Paso, dans l'espoir d'écouter les musiciens. Janice, une jeune Apache, refuse de dire son âge à Berry. Sa copine annonce vingt et un ans. Janice squatte les coulisses, elle va désormais suivre Crazy Legs, qui lui propose de travailler dans son club. Elle accepte. Quelques jours avant la fin de l'année 1958, Berry est interpellé et tarabusté de questions à propos de Janice. C'est la loi Mann qu'on veut lui coller au cul. A propos de Janice d'abord ; puis de Joan Mathis. Les deux procès vont se succéder.

Le procès indien est une vaste fumisterie raciste. Le juge n'a qu'un œil, et il n'est pas américain. A quatre-vingt-un ans, George H Moore a connu le bon vieux temps du racisme libéral. Il n'hésite pas à interpeller *le nègre* Berry. Le dossier est dépourvu de preuves, mais peu importe, bien que le certificat de naissance de Janis n'ait pas été produit, il fut affirmé qu'elle avait quatorze ans et se prostituait à El Paso. Après deux semaines d'audience, le 4 mars 1960, le musicien est reconnu coupable *"d'avoir emmené une jeune Indienne de quatorze ans d'El Paso, au Texas, jusqu'à Saint-Louis, dans un but immoral."* Le juge diffère son délibéré eu égard à la peine ; Berry risque cinq ans de placard. En parallèle, le guitariste est l'acteur d'un autre procès, sur le même fondement. Mais avec Joan Mathis, les choses tournent dans le sens de la justice. Il est déclaré non coupable *"d'avoir emmené une jeune femme de dix-huit ans de Saint-Louis à Toledo et de Saint-Louis à Omaha"*. De plus, le juge considère que Berry a été injustement condamné pour port d'armes, le procès étant truffé d'irrégularités. Acquittement total !

Cela étant, le procès indien n'a pas connu son long épilogue. Berry obtient la révision du jugement. La raison est évidente : le juge Moore n'a eu de cesse d'interrompre l'accusé en le tançant au sujet de sa couleur de peau. Les juges du siège, vaste corporation assise sur ses privilèges, sont généralement cléments envers leurs pairs. Dès lors, les juges d'appel excusent, dans un premier mouvement, le juge Moore, mis à rude épreuve par l'accusé et son avocat. Ils mettent de côté ses problèmes d'ouïe, sa maladie (la vieillesse ?). Mais bien heureusement le racisme les embarrasse : *"Il est raisonnable de dire que, d'ordinaire, un juge qui se livre devant le jury à des remarques sur la race d'un accusé peut avoir une influence sur la décision dudit jury, et par là même rendre ce procès inéquitable."* Berry est libre… mais avec la guitare de Damoclès au-dessus de sa tête d'ange.

Mars 1961. Le procès en révision peut commencer. Il ne révise pas grand-chose. Le 14 avril, le juge Roy W Harper condamne Berry à trois ans de prison et cinq mille dollars d'amende. Berry se pourvoit en cassation. La décision est confirmée. Berry connaîtra la prison, y écrira en passant "Nadine", "You Never Can Tell" et "Promised Land". De l'utilité de la prison…

Donald Trump a réhabilité Jack Johnson.
Joe Biden n'envisagerait-il pas la grâce pour Berry ? *Come on Sleepy Joe !* ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

EVERYTHING EVERYWHERE ALL AT ONCE

De Daniel Scheinert et Daniel Kwan

Un certain paradis du septième art

Le duo de cinéastes Daniel Scheinert et Daniel Kwan s'est fait connaître il y a six ans avec un des films les plus barrés de toute l'histoire de l'humanité cinématographique : "Swiss Army Man".

Ou le parcours schizophrénique d'un homme trimballant un cadavre qui parle (sans ouvrir la bouche) lors d'un long périple dans la nature. Le tout pour une réflexion philosophique sur le sens de vie, de la mort, du langage et de l'amitié tordue. Avec un ton indécis oscillant entre humour potache pipi-caca, pur mélo, poésie morbide et une grande ironie ambiante. Pour le coup, "Swiss Army Man" est devenu un OVNI de festivals avant d'atterrir directement sur les plates-formes VOD. Car comment sortir une telle aberration en salles, désormais monopolisées par l'animation, les super héros et les comédies franchouillardes ? Sauf qu'en 2022, on sent poindre une certaine lassitude chez quelques millions de spectateurs, lassés et épuisés de se taper en boucle des "Minions" têtes à claques, des "Avengers" en pagaille et des comédies gauloises visiblement écrites par des enfants de douze ans. D'où un grand bol de saine respiration quand débarque une *chose* comme "Everything Everywhere All At Once". Une authentique bargerie qui a réussi (de justesse) à se frayer un chemin sur les grands écrans au lieu d'aller se crasher direct sur Netflix et Amazon. Et c'est justement parce que le film a eu un succès surprise aux Etats-Unis au printemps dernier (près de soixante-dix millions de dollars récoltés au box-office) qu'il a obtenu le droit de vie dans quelques autres salles de la planète. Après leur "Swiss Army Man" cadavériquement fun, les deux Daniel remettent donc le couvert dans *l'écriture libre* et le *filmage zinzin.* Avec de la science-fiction méta, des gags au-dessous de la ceinture et des séquences d'action frappadingues. Comme un mix volontairement foutraque entre Louis de Funès, "2001 L'Odyssée De L'Espace" et les bastons cartoonesques made in Jackie Chan. Et bien sûr, sur un scénario de fou qui n'aurait jamais pu sortir du cerveau Eric Rohmer du temps où il était vivant. On y suit le quotidien blafard d'une certaine Every Wang, une quinquagénaire qui, dépassée par son boulot, ses problèmes d'argent et sa petite famille, se retrouve projetée dans plusieurs univers parallèles. Qui chacun, explore les différentes vies qu'elle aurait pu mener dans d'autres versions d'elle-même. Soit le fameux *multivers* cher à Marvel, mais géré ici de façon presque terre à terre. Franchement, il est totalement impossible de raconter ce que l'on voit sur l'écran, tellement le film cumule un nombre incroyable d'idées absurdes à la seconde (mais pourquoi donc Every Wang se retrouve-t-elle avec des doigts gigantesques ?). Avec en prime quelques idées bien dingos, notamment quand notre héroïne doit gérer ses deux moi différents dans deux univers différents et ce… dans la même séquence ! Forcément, à force de cumuler les idées les plus démentes dans tous les genres possibles (on peut même rire et pleurer dans un même plan), "Everything Everywhere..." a parfois tendance à larguer le spectateur. Avec deux choix possibles en fin de film : soit on ne le reverra jamais, histoire d'éviter une nouvelle prise de tête, soit au contraire on le reverra jusqu'à ce que mort s'ensuive pour entrer plus profondément dans ce multivers. Et mieux saisir quelques sous-couches de lecture plus dramatiques comme les divers doutes et angoisses d'Every Wang, magnifiquement incarné par une star légendaire : Michelle Yeoh. Car Daniel Scheinert et Daniel Kwan sont visiblement totalement fans de cette grande actrice-combattante-cascadeuse qui, rappelons-le, fut la reine du cinéma d'arts martiaux hong-kongais des années 1980/ 1990 avec des classiques comme "The Heroic Trio", "Tai Chi Master" ou "Magnificent Warrior". "Everything Everywhere All At Once" est donc avant tout une belle déclaration d'amour à la toujours sublime Michelle Yeoh qui, à presque soixante ans, est encore capable de virevolter dans les airs pour nous faire planer et rêver. Et nous aider ainsi à atteindre un certain paradis du septième art *(en salles le 31 août).* ❑

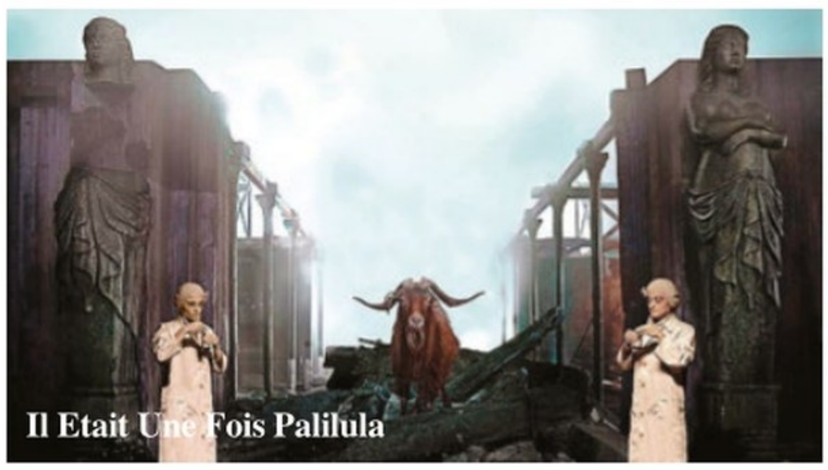
Des fous, des cinglés, des soulards

Wild Men

Wild Men

Nos amis Vikings ont le vent en poupe ces temps-ci. Du moins si on se fie à l'un des meilleurs films sortis cette année ("The Northman" de Robert Eggers, en salles le printemps dernier) et à une des séries les plus hype du moment ("Vikings: Valhalla" disponible sur Netflix). Il y a donc aussi un brin de viking attitude dans "Wild Men", et ce à travers le personnage d'un homme rustre qui, blasé et agacé par le monde contemporain, décide d'aller vivre seul en pleine forêt, à la façon des pirates scandinaves du 8ème siècle. Avec un arc pour chasser, une hache à la ceinture pour se défendre de Dieu sait quoi et une peau de bête sur le corps pour se protéger du froid. Le film du Danois Thomas Daneskov prend ensuite des chemins de traverse quand notre Viking en toc croise le chemin d'un fugitif, ainsi qu'une bande de guerriers ancestraux soi-disant authentiques, mais qui semblent tous sortir d'un village viking conçu pour un parc d'attractions. Avec son humour décalé qui fait parfois penser aux Monty Python, "Wild Men" est aussi une métaphore ironique sur le déclin de notre civilisation gangrenée par la bêtise des hommes. Sachant que notre sympathique Viking d'un jour, embrigadé dans sa crise de la quarantaine, a encore en lui le fol espoir de recréer une société où le pouvoir de l'argent et les conflits de toutes sortes n'auraient plus le droit de vie. Dans ses rêves utopiques évidemment... *(en salles le 24 août).*

Trois Mille Ans A T'Attendre


Il Etait Une Fois Palilula

Trois Mille Ans A T'Attendre

Entre deux revival "Mad Max" (il est actuellement en tournage de la suite de "Mad Max: Fury Road"), George Miller s'est attelé en toute discrétion au très étrange "Trois Mille Ans A T'Attendre". Tellement étrange que le film peut être ressenti comme un immense trip kitsch assumé ou une sublime histoire d'amour platonique. Soit la relation tendre et didactique entre une quinquagénaire solitaire qui porte un regard acerbe sur le monde et un djinn sympa délivré de son amphore après trois mille ans d'enfermement. Djinn qui fait revivre à cette femme toutes ses vies antérieures pour lui faire découvrir le sens de son âme. "Trois Mille Ans A T'Attendre" mêle ainsi de nombreux allers retours allant des discussions quasi philosophiques entre le génie cool et la dame frustrée à des flash-backs rêveurs et hallucinatoires dignes d'un vieux conte des mille et une nuits. Comme un hommage au cinéma féérique russe des années cinquante. Un film d'auteur à la fois populaire et expérimental, sublime par moments, mais un peu forcé (volontairement ?) par d'autres dans son imagerie pompière. Et magnifiquement porté par le face-à-face de deux grands acteurs : la toujours étrangement charismatique Tilda Swinton et le baraqué et très mâle Idris Elba qui, rappelons-le, serait toujours dans la top liste du moment pour reprendre le rôle de 007 dans le prochain James Bond *(en salles le 24 août).*

Il Etait Une Fois Palilula

Metteur en scène de théâtre réputé en Roumanie, Silviu Purcarete a tenté l'expérience cinématographique il y a une dizaine d'années en réalisant son unique long-métrage qui sort aujourd'hui dans quelques salles françaises. Un délire poétique total où un jeune pédiatre est envoyé dans la mystérieuse ville de Palilula pour officier dans un hôpital ou aucun enfant ne naît. Peu à peu, au fur et à mesure que les années passent, il se laisse totalement aller au charme de cet étrange lieu habité par des personnages si pittoresque (des fous, des cinglés, des soulards et des atrophiés cérébraux) qu'ils semblent tous sortir d'un rêve commun d'Emir Kusturica (pour les danses tonitruantes et la musique endiablée) et de Federico Fellini (pour l'atmosphère ambiante de rêve sans fin). Un véritable OVNI cinématographique hors du temps, des modes et de la logique. Comme une autre proposition de vivre un quotidien de la façon la plus non-ordinaire qui soit. Histoire de donner un bon coup de Kärcher à son âme *(en salles le 14 septembre).* ❑

L'Etrange Festival, 28e édition

En vingt-huit ans d'existence, L'Etrange Festival parisien a permis de découvrir tant de films zazous et de cinéastes barzingues qu'il faut avoir une mémoire blindée pour parvenir à les comptabiliser. D'autant que le festival cumule en moyenne une dizaine de projections par jour sur près de deux semaines. L'Etrange a fait découvrir en France les toutes premières pellicules de François Ozon, Álex de la Iglesia, Guillermo del Toro ou, plus récemment, Bertrand Mandico. Des réalisateurs au diapason d'une programmation toujours centrée sur les films décalés, provocateurs et bizarres. Donc, sans "Tuche" ni "Ch'tis" à l'horizon. La programmation 2022 n'étant pas encore bouclée au moment où l'on écrit ces lignes, on peut seulement annoncer des cartes blanches offertes au cinéaste Dominik Moll (dont "Lemming" ou le récent "La Nuit Du 12" totalement dans l'esprit du festival l'esprit) et la performeuse, plasticienne et chanteuse anglaise Cosey Fanni Tutti. Sans oublier la journaliste, documentariste et réalisatrice Ovidie. Qui, rappelons-le, dans son film porno-voyeuriste "Pulsion", réalisé en 2013, rendait un brillant hommage hard et enamouré au "Pulsions" de Brian De Palma. Pour découvrir la programmation complète (horaires, tarifs, billets : www.etrangefestival.com/fr ***(du 6 au 18 septembre au Forum Des Images).***

Série du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

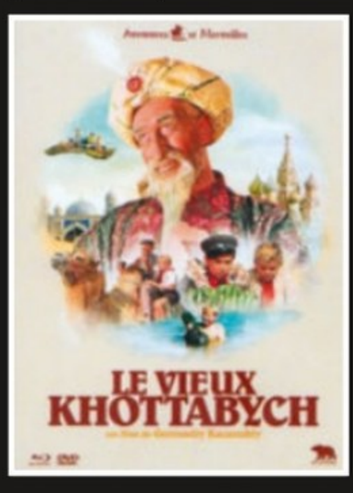
Récupérer le serial killer

La Nuit Sera Longue

Après le succès international de "La Casa De Papel", les Espagnols sont devenus des as des séries policières teigneuses. Ou l'action prime systématiquement sur l'enquête, les gunfights sur les dialogues et l'hystérie collective sur la sobriété ambiante. Voire le très pop, quasi tarantinesque et ultra fun "Sky Rojo" *(série du mois dans R&F n°645)* où trois prostituées badass tentent d'échapper à leur souteneur aussi déjanté et coké qu'Al Pacino dans "Scarface". Moins exagéré dans ses situations invraisemblables que "La Casa De Papel" et "Sky Rojo", "La Nuit Sera Longue" flirte plus du côté des séries B américaines des années 1970/ 1980. Comme une version d' "Assaut" de John Carpenter où le poste de police serait remplacé par une prison. Dans la série espagnole créée par Victor Sierra et Xose Morais, c'est donc un institut pénitentiaire psychiatrique qui est encerclé par un mystérieux groupe d'hommes armés et cagoulés. Leur but : mettre la main sur un certain Simon Lago, tueur en série froid et implacable qui ne jouit qu'en poignardant des femmes. Sur six épisodes assez courts (une moyenne de quarante-trois minutes chacun), "La Nuit Sera Longue" laisse une seule question en suspens : pourquoi donc ces agresseurs sortis de nulle part et maniant des flingues avec autant d'aisance que Rambo veulent-ils absolument récupérer le serial killer enfermé dans ces lieux ? Sur ce simple postulat, la série aligne de multiples personnages qui, tous, jonglent avec leurs doutes, leurs traumas et leurs passés houleux. Qu'ils soient flics ou voyous. Ou juste fous. Le plus troublé d'entre eux étant le directeur de la prison, obligé d'obéir au tueur en série suite au kidnapping de ses enfants. Ce qui l'incite à devoir se comporter de manière plus qu'ambiguë, au point d'enjamber la loi en usant de la violence. En cumulant des séquences de gunfights dignes d'un western urbain, la prison devient elle-même un véritable lieu de vaudeville. Avec de nombreux chassés-croisés dans les pièces et les couloirs où des bad-guys plus ou moins cools et des flics plus ou moins corrompus s'entrecroisent, se déchirent et pactisent comme ils peuvent pour éviter les balles des agresseurs. Avec, au beau milieu de l'accumulation de cadavres, les apparitions impressionnantes d'un taulard mastoc et ricanant qui ne se sépare jamais d'une énorme masse qu'il abat sur quiconque se met en travers de son chemin. Le récit monte ainsi crescendo dans des excès de transpiration, de cris, de traîtrises et de mitraille à l'arrache. Mais au beau milieu de ce chaos collectif, un personnage reste pourtant impassible : Simon Lago, le tueur en série. Qu'il tente d'étrangler une femme flic ou qu'il soit menotté et insulté, il reste sans cesse imperturbable face aux événements. Le sourire vicelard en biais, il semble comprendre d'avance le déroulé de tout ce qui va suivre. Pour l'interpréter, le réalisateur Óscar Pedraza a fait appel à l'un des plus grands acteurs espagnols d'aujourd'hui : Luis Callejo. Très populaire dans son pays depuis une trentaine d'années, Luis Callejo n'a été repéré en France qu'il y a cinq ans dans deux formidables thrillers espagnols : "La Colère D'un Homme Patient" et "L'Homme aux Mille Visages". Et en s'identifiant de façon quasi hypnotique à ce sur-méchant (sans pour autant le surjouer), il devient carrément *"L'homme qu'on aimera haïr" (en diffusion sur Netflix).* ❑

Le Vieux Khottabych

(Artus Films)



Dans les années cinquante, le cinéma russe produisait à la pelle des films féeriques remplis de lutins cool, de forêts magiques mystérieuses et de braves génies sympathiques. Comme "Le Vieux Khottabych" qui, sortant enfin d'une vieille bouteille après deux mille ans d'attente, accepte d'exaucer les vœux d'un garçonnet de onze ans. Sauf qu'une fois obtenus, les souhaits vont amener des catastrophes en série. Réalisé en 1957 par un certain Gennadiy Kazanskiy, "Le Vieux Khottabych" retrouve à fond le look et l'esprit de Georges Méliès. Surtout à travers ses trucages paraissant aujourd'hui désuets (tapis volant, apparition/ disparition) mais dont la poésie fonctionne toujours à plein.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/
DVD/
Blu-ray

Petite mort

The Beatles
"Get Black"

Disney +

Or donc, le voilà. En plein cœur de l'été bouillant et, disons-le, un peu par surprise. Pour une sortie pareille, le lecteur pourrait penser que la rédaction de ce journal a été abreuvée d'annonces préliminaires, de teasings, d'e-mails insistant sur le fait que "Get Back", en Blu-ray, allait tout arracher et relancer les ventes d'un support qui bat de l'aile (voir la taille des rayons occupés par les films dans les grandes enseignes culturelles…). Que nenni ! Nous avons été mis au courant de la sortie française du documentaire de Peter Jackson sur le début de l'année 1969 des Beatles par des publicités dans la presse (comme tout le monde, donc), dont un quotidien, pourtant pas réputé pour être particulièrement porté sur le sujet, qui a droit à son sticker sur le blister.

Mais c'est ainsi. Joints au téléphone, les gens, charmants, de Disney, ont confié qu'eux-mêmes avaient été étonnés par la soudaineté de la commercialisation du produit (également disponible partout dans le monde après quelques ratés) dont on lisait depuis pas mal de temps, le plus grand… mal. En effet, il apparaît que le procédé de compression utilisé pour ce triple objet (plus de sept heures de visionnage tout de même) ne fait pas l'unanimité chez les amateurs d'images, notamment dans les revues (ou les blogs) techniques dont le job — il faut bien que quelqu'un s'y colle — est de traquer les défauts. Comprendre le moindre flou, le moindre fourmillement, les passages où l'image paraît (légèrement) en retard, la plus sournoise imperfection. Savoir que Jackson en personne a pu approuver le résultat final avant sa mise en vente a hérissé le poil de certains. Et donc, pour en parler, il a bien fallu visionner la chose. Ce qu'on a fait. On ne reviendra pas sur le fond de l'affaire (on s'y est collé, sur le plan historique, dans le numéro 652), mais on peut confirmer que, effectivement, sur très grand écran, certains passages de "Get Back" souffrent d'une définition moyenne : l'image est comme "ouatée", manque indiscutablement de piquant et, parfois, les Beatles semblent être des personnages de synthèse aux contours trop (ou pas assez) lisses. On se rappelle que Peter Jackson avait déclaré que le matériau qu'il a utilisé (ces fameuses bobines tournées par Michael Lindsay-Hogg) n'était pas de très grande qualité, et que c'est aussi pour son talent de "restaurateur de documents" qu'Apple Corps l'a entraîné dans le projet.

Mais bon, une fois n'est pas coutume, il faut savoir raison garder : comme le confirmeront ceux qui ont déjà regardé la série en streaming, l'important est ailleurs. Pour tous les amateurs de musique, ce coffret chiche en bonus (quatre malheureuses photographies cartonnées) vaut surtout par l'expérience qu'il permet de vivre, c'est-à-dire être la fameuse *"fly on the wall"* (en France, on dit "petite souris") témoin de répétitions houleuses, de tensions palpables, de moments d'amitié à pleurer, d'un concert surréaliste et pas seulement parce qu'il allait être le dernier, bref, d'une première fin, de la petite mort des Fabs (ils allaient se séparer, officiellement, l'année suivante). Si Jackson n'a pas fait de miracles sur le plan de l'image, le son, notamment la piste Dolby Atmos, est une tuerie totale. Et c'est ça qu'on voulait. Aux ronchons qui se demandent pourquoi Rock&Folk parle, encore et toujours, des Beatles, on rappellera qu'aucun autre musicien, aucun groupe, aucune star du rock n'a jamais donné accès, sur une telle distance et sans autocomplaisance, aux coulisses de la création d'une de ses œuvres. Voilà encore une case qu'ils sont les seuls à avoir cochée. Et apprendre que Peter Jackson, Paul McCartney et Ringo Starr, au moment où l'on tape ces lignes, travaillent déjà sur autre chose est une nouvelle que, sans savoir encore de quoi il s'agit, on range parmi les excellentes.

Pistol

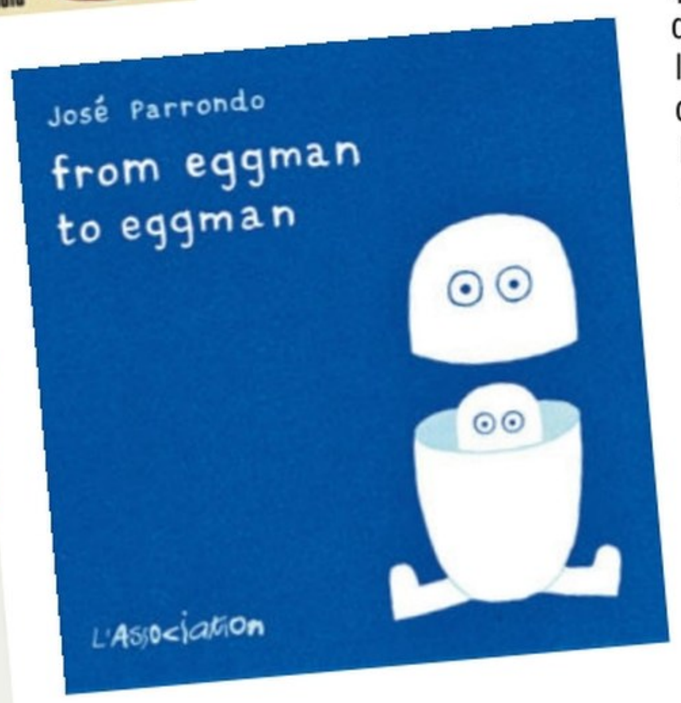
Disney +

Jointe juste avant de chroniquer la série, Chrissie Hynde a été formelle : *"J'étais certainement impliquée avec les Sex Pistols, mais davantage en arrière-plan. Je n'ai jamais été une petite amie ou un cinquième membre du groupe. J'ai été mortifiée quand j'ai vu quelques épisodes et quelle importance on m'a donnée."* Ceci posé, il serait stupide de bouder le plaisir que peut procurer, au bout du compte, cette série de Danny Boyle vaguement basée sur le livre de Steve Jones ("Lonely Boy: Tales From A Sex Pistol") qui se laisse feuilleter sans être, lui non plus, un modèle d'exemplarité factuelle. Bien sûr, rien (ou presque) ne s'est passé à la création du groupe exactement comme on le voit dans ces six épisodes, et l'importance donnée à la cheftaine des Pretenders (qui, par ailleurs, nous inspire un respect sans limite) est donc une totale fabrication. En revanche, cette autofiction a été écrite par Craig Pearce, coscénariste de l'excellentissime "Elvis", le meilleur biopic (!) de l'histoire du genre, et donc le découpage du récit, tout comme les ajouts, parviennent à en faire une sorte de conte, ce qui n'était vraisemblablement pas l'intention première de Boyle. Il convient aussi de signaler que les acteurs, pour la plupart, sont à la hauteur des personnages qu'ils incarnent, avec une mention spéciale à Talulah Riley dans le rôle de Vivienne Westwood (à qui Malcom McLaren a piqué pas mal de ses bonnes idées visuelles), Emma Appleton en Nancy Spungen bien détestable, et Thomas Brodie-Sangster — qui n'est plus, depuis longtemps, le gamin de "Love Actually" —, parfait dans le rôle de la crapule qui a servi de manager aux Sex Pistols. Les musiciens aussi sont bons, et Anson Boon (Johnny Rotten) a souvent l'air furibond que l'ex-chanteur du groupe a eu lorsqu'il a appris que Boyle se penchait sur leur cas. Steve Jones, incarné par Toby Wallace, n'est pas mal non plus, et à ceux qui voudraient en savoir plus (et mieux), on ne peut que conseiller d'aller écouter son podcast ("Jonesy's Jukebox") avec Chrissie et Rosanna Arquette, deux pétroleuses pour le prix d'une. Au pays où la presse encense les biopics un peu bancals, voire tout à fait foireux, "Pistol" devrait cartonner. ❑

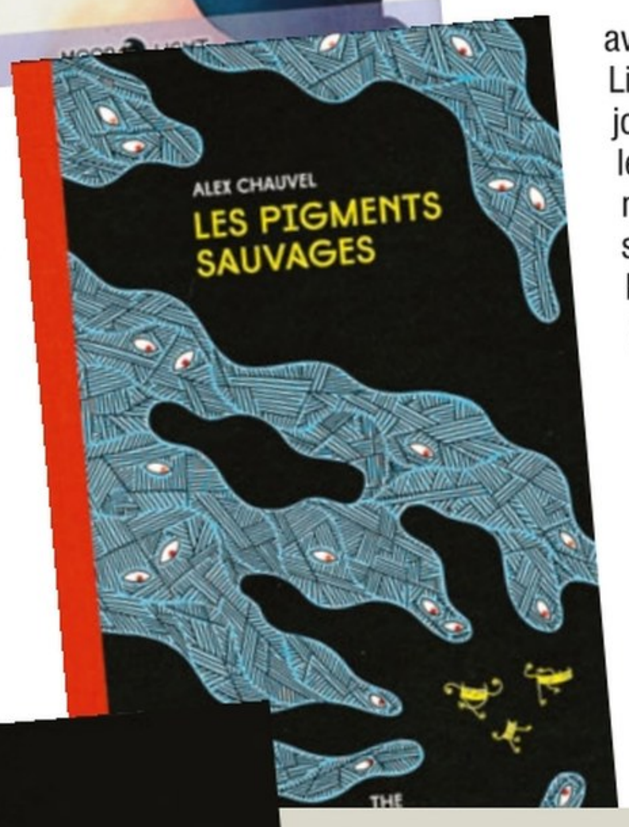
Matt s'est encore pris une cuite

Auteur de roman SF et scénariste BD allant de la bio de Philip K Dick aux superhéros des comics américains, Laurent Queyssi s'est posé la question de savoir si l'imaginaire des gens n'était pas, en fait, le principe actif de leur réalité de tous les jours. Dans **"Mundus"** (404 Graphic), le scénariste propose une belle aventure dans laquelle il prend plaisir à mélanger les codes, les genres et les époques. Réalisée en compagnie du dessinateur catalan Oriol Roig, le cocktail devrait trouver son public sans problèmes. Juin 1991, dans une petite ville de province, Matt, Ben et Anaïs se préparent à fêter la fin des cours. Entre le hard rock de Joe Satriani, les comics américains et les grands auteurs de SF, le trio d'ados fait confiance à la culture pour essayer de mettre un peu de piquant dans le ronron quotidien. Alors que Matt s'est encore pris une cuite, deux cyberterroristes font péter une bombe électromagnétique pour ouvrir un portail. Les trois jeunes gens se retrouvent alors dans un monde de sable qui ressemble beaucoup au contenu d'un roman de Frank Herbert.

Prévu en quatre volumes, **"Le Bleu Du Ciel Dans Ses Yeux"** (Moonlight) du scénariste Cho Heiwa Busters et de la mangaka Yaeko Ninagawa est une histoire surprenante qui navigue entre différents genres du manga (tranche de vie, romance, voyage dans le temps, drama) tout en ne s'attachant à aucun. L'intrigue tourne principalement autour de Aoi Aioi, une adolescente qui préfère passer ses journées à apprendre la basse à l'aide d'une Epiphone Thunderbird Pro-IV et d'un Vox AP2-BS. Autant le dire tout de suite, ce n'est pas gagné. Treize ans plus tôt, Aoi découvre le rock grâce à sa sœur aînée qui l'emmène assister à la répétition du groupe de son petit ami Shinno, un bellâtre sûr de lui qui promet à la gamine de la prendre comme bassiste dès qu'elle aura grandi. Peu de temps après, les parents des deux sœurs sont tués dans un accident. Fin de la romance et déménagement. Treize ans plus tard, alors qu'elle ne rêve que de retourner à Tokyo et de jouer dans un vrai groupe, une réplique de l'ex vient lui parler musique. Seul problème, il n'a pas pris une ride... C'est le début d'un questionnement sur les choix qu'ont dû faire les uns et les autres.



Avec **"From Eggman To Eggman"** (L'Association), José Parrondo continue son exploration de l'absurde à travers son petit personnage apparu pour la première fois sur les réseaux sociaux en 2020. Comme on peut s'y attendre, Eggman est un œuf muni de membres, avec des grands yeux globuleux. Le style est minimaliste, sans pour autant faire mieux que La Linea d'Osvaldo Cavandoli. Présenté dans le même format carré que celui qui a fait les beaux jours de "Pif Poche", l'ouvrage est une succession de strips quatre-cases dont le rythme de lecture bien métronomique devrait plaire aux batteurs. Si le personnage est muet, la lecture n'est pas aussi rapide qu'on pourrait le supposer. La faute en incombant au dessinateur qui a su élever le degré d'absurdité du sujet à un niveau quasiment olympique. Dans son appartement, Eggman regarde par la fenêtre en s'imaginant qu'il est dehors. Soudain, il pleut. Il ouvre alors un parapluie. A ce niveau, René Magritte se voit dangereusement concurrencé par son compatriote.



Poilade en forme de parabole du mois : **"Les Pigments Sauvages"** (The Hoochie Coochie), du toujours surprenant Alex Chauvel (voir la BD "Todd" pour comprendre). Dans une microsociété visible à travers un microscope moléculaire, trois parasites tentent de profiter de l'écroulement de leur civilisation pour faire leur aube du grand soir. BD résolument atypique, elle est fortement déconseillée au tenant pur et dur du franco-belge en dépit d'une ligne claire qui favorise le transit graphique de l'intrigue. Sorte de Pieds Nickelés microbiens très sympathiques, Pyrite, Topaze et Corail ne tardent pas à se retrouver dans la mouise car le vieux monde n'a pas dit son dernier mot. ❑

Le gros plan du Géant

Depuis Woodstock, tous les organisateurs de festivals de musique connaissent la puissance d'un bon graphisme pour attirer les foules. Afin de vérifier si le concept a vraiment été compris dans l'Hexagone, l'amateur de posters musicaux bien faits dédiés à la cause festivalière a désormais un ouvrage de référence pour se faire une idée. "Topaff 10 Ans", fruit d'une campagne participative réussie, regroupe trois cents affiches créées entre 2012 et 2021 par une belle brochette d'artistes français et internationaux. Compilé par Jogging Vert, l'ouvrage — et ses différents classements — revendique haut et fort dans sa préface les goûts et les couleurs de son maître d'œuvre. Subjectif à souhait comme il est d'usage dans les publications libres, ce sympathique pavé réalisé avec soin renferme un beau paquet de réclames musicales qui devrait inspirer pas mal d'artistes en herbe.

On est mal barrés, certes

Cher Connard
VIRGINIE DESPENTES
Grasset

L'avalanche annuelle de la rentrée littéraire ne nous concerne que rarement, non pas que le roman rock ne titille pas de nombreux auteurs nostalgiques mais le genre est aussi vaguement défini que les tentatives souvent insipides. Il ne suffit pas en effet d'évoquer le rock, un groupe, la jeunesse ou la drogue pour mériter le badge, c'est finalement, comme en musique, un ineffable mix d'énergie brute, de mécontentement existentiel et d'une envie générale de sauter en l'air tout en filant des coups de latte aux bourges et aux gros faux-culs. Bien sûr, ce qu'on pouvait qualifier de posture rock tradi n'est plus du tout l'apanage des rockers de haut rang, ils ne contestent plus rien, circulent en jet, jouent pour les grands de ce monde, évitent les impôts dans des banques discrètes et, loin d'ébranler les conventions bourgeoises, ils en sont maintenant la caution cool, ô misère de misère — le prix des récents billets des Rolling Stones le prouve de façon éclatante. En fait, sociologiquement aujourd'hui, la colère la plus visible — et la plus critiquée —, le ras-le-bol le plus éclatant, l'envie de tout faire péter, la dénonciation des compromis, le refus des arrangements ne sont plus — attention, mots qui fâchent *incoming* — du côté des hommes occidentaux mais viennent plutôt des minorités et donc, au premier rang desquelles, les femmes ou plus précisément, les femmes féministes. Femmes et féministes qui, par la grâce des réseaux sociaux, sont insultées, traînées dans la boue et moquées, quels que soient leur statut, leur âge et leur physique. C'est donc particulièrement pertinent que, en cette rentrée littéraire toujours aussi peu palpitante, Virginie Despentes choisisse comme point de départ de son roman les insultes gratuites qu'un troll anonyme, le "Cher Connard" du titre, adresse à une très célèbre actrice française, dans laquelle même le lecteur le moins cinéphile ne manquera pas de reconnaître une Béatrice Dalle magnifiquement copiée-collée ou presque. Son troll n'est en fait pas si anonyme que ça pour elle, ils se sont vaguement connus autrefois et, devenu lui-même écrivain à succès, il a harcelé son ancienne attachée de presse et se prend donc #MeToo en pleine poire, y perdant copine et considération générale. C'est donc autour du dialogue que les deux finissent quand même par recréer par mails que Despentes construit son récit, par ailleurs classiquement épistolaire, forme qui lui permet la liberté d'exposer ses vues sans la contrainte de devoir les faire coller artificiellement à une intrigue. Et comme elle a plein de trucs à dire et qu'elle n'a pas oublié sa sulfateuse, tout le monde y passe et on se régale. Qu'elle parle de notre société sexiste : *"Imagine qu'à la place des femmes qui sont tuées par des hommes, il s'agisse d'employés tués par leur patron… Si tous les deux jours, un employé tuait un patron, ce serait un scandale national… C'est quand tu le transposes que tu réalises à quel point le féminicide est bien toléré"*, qu'elle défonce tout Saint-Germain à travers son personnage d'écrivain et par ses monstres sacrés comme Céline, ce *"Galocheur de puissants, frustré dans sa révérence par un contrecoup historique qu'il avait mal évalué"* et *"singeait le langage prolétaire en vue d'obtenir le Goncourt, c'est-à-dire qu'il offrait aux salonards le prolo tel qu'ils l'imaginent"* ou qu'elle compare notre frénésie à la consommation du crack : *"Si tu remplaces crack par 'rémunération des actionnaires', ça marche. Tout le monde sait que cette économie nous conduit à la catastrophe. Et on peut se dire que les gens aux manettes répondent exactement comme des tox frénétiques :* 'Je n'irai pas en rehab, plutôt crever' *"*, Despentes frappe terriblement juste et avec bien plus de nuance que tous ceux qu'elle va énerver lui accorderont. Parce qu'elle va énerver encore plein de monde, oh là là, la liste va être longue, les habituels réacs, sexistes, masculinistes, ces "*miliciens de la masculinité minuscule. Les minusculistes"*, les fachos, les homophobes, les racistes mais aussi, plus étonnant, des féministes qui n'aimeront pas qu'Oscar le harceleur ne soit pas réduit à son harcèlement et que Despentes ne cache pas son agacement devant les petites chapelles et les jugements à l'emporte-pièce de coteries auto-investies, ni devant celles qui profitent plus ou moins matériellement du nouveau marché féministe. Passé la troublante impression de lire les terriblement vivaces et convaincants mails perso de Béatrice Dalle, le récit de cette amitié mal partie sonne aussi juste qu'il frappe fort. Si Despentes nous écrivait autrefois de chez les moches, pour les moches, sa Rebecca-Béatrice démontre toutefois implacablement que chez les belles, c'est exactement le même misérable sexisme qui pourrit les vies et nous assujettit tous, femmes et hommes. On est mal barrés, certes, mais le roman est pourtant *in fine*, gentiment optimiste, les jeunes filles lisent des blogs féministes, les vieux commencent à comprendre et Despentes ne lâche pas l'affaire, c'est rare. Bref, de la vraie rogne, de la punk attitude à son meilleur et plein de drogues, ce "Cher Connard" est le roman rock qui va faire sauter en l'air la rentrée littéraire.

Steely Dan
CHRISTOPHE DELBROUCK
Editions Du Layeur

Steely Dan a toujours été un bizarre petit canard dans le show-business, fortes influences jazz, sophistication des arrangements, jusque dans leurs choix de clés musicales inusitées, ils n'ont jamais marché au même rythme que leurs contemporains plus classiquement pop ou rock. Et pourtant, ils ont été extrêmement présents et influents, et bien plus importants musicalement que leur seule renommée pourrait le laisser croire. Ce n'était pas non plus des mecs faciles, Donald Fagen et son pote Walter Becker, mi-snobs, mi-sardoniques, aussi intimidants que complexés, peu aimables avec la presse, haïssant la télé et à peu près incapables de concessions commerciales, ils ont quand même réussi à vendre des tonnes d'albums et à créer une œuvre immédiatement reconnaissable, que l'on en soit fan ou pas.
Christophe Delbrouck est assurément fan, mais n'en oublie pas de raconter l'histoire sans fards du groupe, vaste programme tant leurs fréquentations prestigieuses et leurs longues carrières musicales sont impressionnantes. Très détaillée, dûment annotée, cette impeccable biographie du groupe va enchanter les fans souvent hardcore du groupe, les autres découvriront enfin un groupe salement sous-estimé. ❑

Chanter (faux) en chœur

Morzine-Avoriaz Harley Days

DU 14 AU 17 JUILLET, MORZINE

Privés de festival pendant trois ans, les bikers ont répondu à l'invitation lancée par Harley-Davidson sans se faire prier.

Quatre jours de balades à moto dans les Alpes, avec concerts de rock gratuits en bonus ? Ça ne se refuse pas. **Laura Cox** a eu l'honneur de débuter les hostilités avant l'ouverture officielle du festival et l'incontournable feu d'artifice du 14 juillet. Un set carré, blindé de titres immédiats qui ont séduit le public. Plébiscitée par la fosse devenue compacte au fil des morceaux, celle qui incarne la nouvelle génération du rock au féminin aura mis la barre très haut juste avant l'arrivée de **Manu Lanvin, Friends And Family**. L'autoproclamé *fils du blues* a aligné les reprises cultes accompagné du guitariste Johnny Gallagher et de son père Gérard, qui a passé une tête en fin de concert.
Le lendemain, **Knuckle Head** a ouvert la soirée en exécutant un set viscéral. Ce duo originaire d'Alsace et féru de la culture biker a renversé le public avec un son massif et huileux, qu'il aime appeler *dark country*. Des morceaux heavy rock occultes et puissants qui explosent à chaque refrain, où stoner, bluegrass et sludge se rencontrent au sommet. Une belle claque. **Break Free**, le tribute band de Queen, est ensuite venu galvaniser les foules. La formation italienne a repris les classiques du groupe, dont l'inévitable "We Are The Champions", où Giuseppe Malinconico — la copie conforme et sosie vocal de Freddie Mercury — est arrivé avec le drapeau français noué autour du cou. Plutôt convaincant, mais surtout grisant pour ceux qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir Queen en concert ni de chanter (faux) en chœur avec la rock star.
Ils étaient nombreux agglutinés devant la scène pour la dernière nuit du festival, à attendre le retour de **Status Quo**. Très classes avec leurs chemises blanches et pantalons noirs, les Britanniques ont livré un set efficace en dégainant des chorégraphies chaloupées sur les indémodables "Whatever You Want" et "In The Army Now". Une seule chanson en rappel et pas une de plus, "Rockin' All Over The World", aura fini de contenter les motards en mal de rock'n'roll.

CLARA LEMAIRE

Photo Lionel Beylot-DR

Laura Cox

PAR MATTHIEU VATIN

Feu d'artifices, explosion de confettis, ballons géants et bracelets clignotants

Jim Jones All Stars

8 JUILLET, MAROQUINERIE (PARIS)

Poussé par un groupe excité, **Pat Todd** (de LA), auteur de chansons qui tiennent la route, met aussi son puissant organe au service de reprises senties dont "I'm A Cool Teenager" d'El Pauling And The Royalton ou, plus à la manière de Dr Feelgood que du King Cole Trio, "Route 66" qu'il chantait déjà à la tête des Lazy Cowgirls. Quel que soit le nom et l'organisation de son groupe, **Jim Jones**, tel un Steve Marriott d'aujourd'hui, se donne sans compter à un rock'n'roll certes anglais, donc stylé, mais fou de musique américaine, puisant chez Little Richard (ostensiblement vénéré), Mose Allison, le Velvet Underground, les Cramps, Freddie King... D'un récent séjour à Memphis pour son prochain album, il garde un esprit R&B/ soul, d'où la présence de deux saxos au sein de ses All Stars, septuor qui fait craquer de bonheur la Maroquinerie.

JEAN-WILLIAM THOURY

George Thorogood And The Destroyers

10 JUILLET, BATACLAN (PARIS)

Après que Gaëlle Buswell eut dignement ouvert la soirée, George Thorogood, flanqué de ses Destroyers, enflamma aussitôt un Bataclan qui aurait pu être un peu plus rempli. La tournée 2022 célèbre ses quarante-cinq ans de carrière. La ferveur et l'énergie intactes montrent que le bluesman du Delaware en a encore à revendre. Si son style n'a guère varié depuis ses débuts, l'enthousiasme perdure et l'homme impressionne par sa vigueur. T-shirt noir et chaussures blanches, il fait à peine son âge. De "I Drink Alone" à "One Bourbon, One Scotch, One Beer" en passant par "Bad To The Bone" et "Move It On Over", ces classiques fonctionnent comme au premier jour. Des morceaux plus rock'n'roll tels le tube si drôle "Get A Haircut" ou l'instrumental "Tequila" confèrent des allures de fête au show. La machine tourne à plein régime. On savait que le blues conserve, Thorogood l'illustre avec humour et fidélité.

CHARLES FICAT

Jack White

12 JUILLET, THÉÂTRE JEAN-DESCHAMPS (CARCASSONNE)

Jack White est dans sa période bleue. Tout est bleu sur la scène du superbe théâtre en plein air de la Cité de Carcassonne : le décor, les lumières, les guitares, les fringues. Ils ne sont que quatre, mais font du boucan comme quinze, à l'image du batteur, qui frappe comme un sourd. De quoi ravir tous ceux qui trouvent que Steve Jordan fait du bon boulot en remplacement de Charlie Watts... Jack White interprète ses deux albums parus en 2022, avec une majorité d'extraits de "Fear Of The Dawn", dont le côté tapageur convient bien à l'esprit de la soirée. Les chansons plus délicates du récent "Entering Heaven Alive" rendent moins bien. L'heure n'est pas à la délicatesse. Il joue bien sûr des titres des White Stripes, des Raconteurs et de ses précédents albums solo. Le rappel, presque aussi long que le concert, s'achève par l'hymne que tout le monde attendait, "Seven Nation Army", dont le riff est repris en chœur comme dans les stades. Le public, exténué, est aux anges. Une certaine idée du rock.

STAN CUESTA

The Bellrays

16 JUILLET, MAROQUINERIE (PARIS)

Vingt ans... Et rien de moins ! La dernière fois que nous avions vu les Bellrays faire suer une salle entière, c'était à Strasbourg, en 2002 ; Lisa Kekaula nous avait embarqués en loges boire du bourbon à même ses bottes après un rappel de "Highway To Hell", et ce n'était pas de la tarte... 16 juillet 2022, Paris, l'espace-temps s'est replié : Lisa, soul sister noire et fière est toujours l'égale de Sharon Jones ; son groupe est aussi virulent que le MC5 originel — Detroit oblige : lorsqu'on a été éduquée dans un tel chaudron high energy, il n'est d'autre issue possible que de laminer son public jusqu'à ce qu'il abdique. Plus qu'un métier, c'est un sacerdoce. Sinon, mention "*excellent*" pour Alvilda, girls band qui ouvrait le bal et dont il faudra reparler bientôt.

SAM RAMON

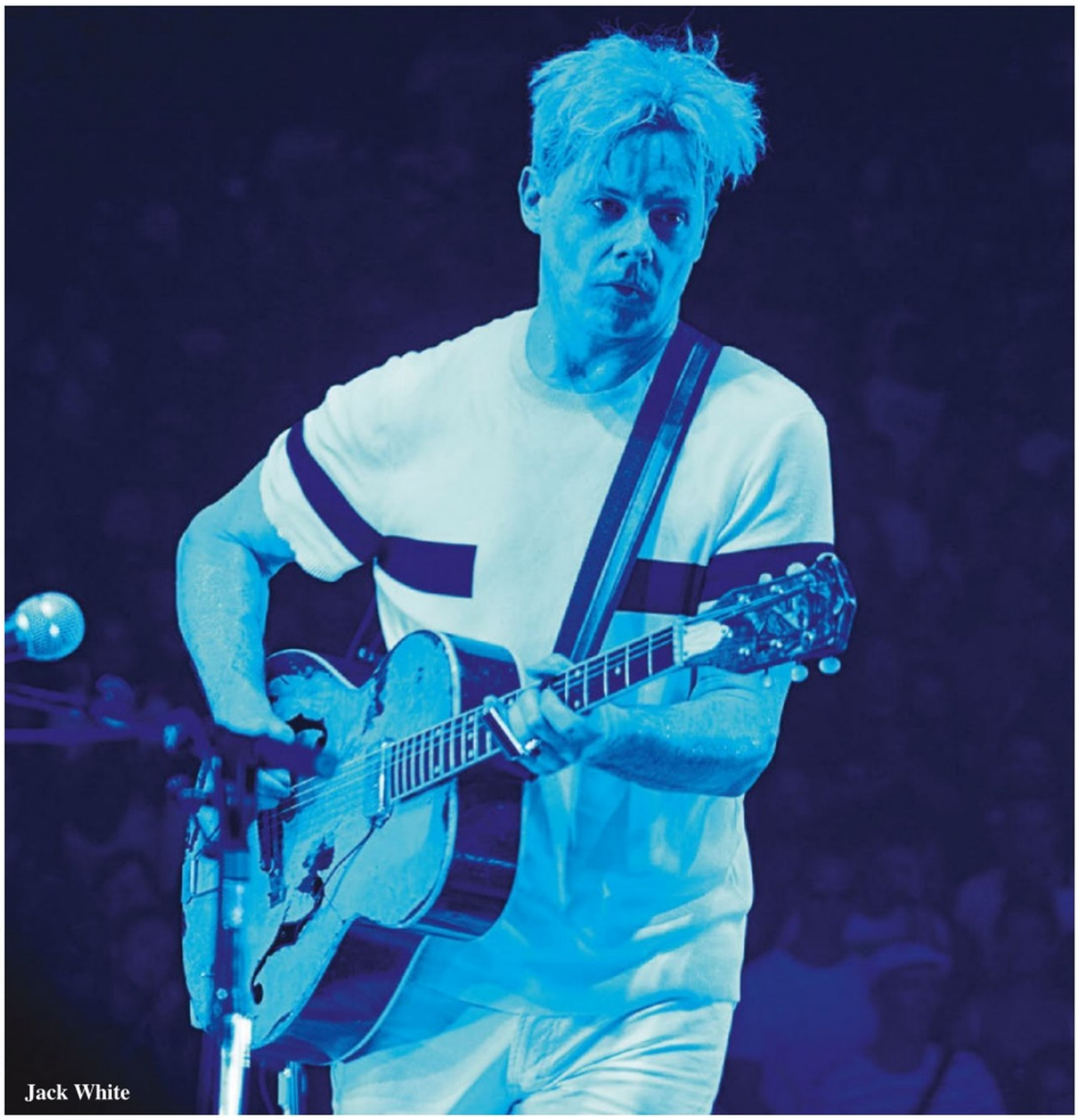


Photo David James Swanson-DR

Jack White

Absolutely live

Coldplay

Photo Michela Cuccagna

Coldplay
16 JUILLET, STADE DE FRANCE (SAINT-DENIS)

21h15, deux Benetton kids viennent présenter une vidéo écolo et annoncent les stars du soir pour le premier de leurs quatre Stade De France. Quand Chris et ses salariés débarquent au son du thème d' "E. T.", c'est feu d'artifices, explosion de confettis, ballons géants et bracelets clignotants. Un vrai bouquet final, mais ce n'est que "Higher Power", le début d'un show boursouflé de 125 minutes avec de nombreux extraits de "Music Of The Spheres" épicés de quelques classiques dont "Viva La Vida", accueilli de plein de *cœurs-avec-les-doigts* par quatre vingt mille fans gagas. Chris joue les stars modestes, sourit, passe au piano puis à la guitare, soulève son T-shirt, parle au public. Interlude façon "Mask Singer" sur "Something Just Like This" interprété avec des casques à néons, playback coréen de BTS sur les écrans pour le hit "My Universe", une chanson en français ("Magic"), re-explosions, "Biutyful", merci et au revoir. Un concert plein de tubes mais en manque de tripes.
OLIVIER CACHIN

Warm-Up Binic Folks Blues
20 JUILLET, LA STATION GARE DES MINES (PARIS)

Plateau relevé pour le traditionnel tour de chauffe parisien du festival breton : tout d'abord les déjantés **Quintron & Miss Pussycat** captivent avec leur spectacle de marionnettes, avant de basculer dans une joyeuse prestation boogie/ electronica aussi habitée que foutraque. Puis le sosie californien d'Alan Rickman, **Kelley Stoltz,** livre une rayonnante démonstration de mélodies imparables. Idéalement accompagné par trois musiciens innovants, cet adorateur de Kevin Ayers revisite ses genres de prédilection : power pop ("Driving Myself Crazy"), new wave ("The Quiet Ones") ou garage ("Me & My Mohawk") durant une brillante heure clôturée par le sublime "Are You My Love" et de laisser place aux énervés et musclés **Stiff Richards**. A ranger aux côtés de leurs compatriotes d'Amyl And The Sniffers ou The Chats, ces Australiens enchaînent vignettes punk dépassant rarement les trois minutes dans un concours de vitesse permettant au public, en eau et comblé, d'attraper le dernier métro.
MATTHIEU VATIN

Barrence Whitfield And The Savages
21 JUILLET, POINT EPHÉMÈRE (PARIS)

Barrence Whitfield flanqué de ses (presque) Savages (d'origine) sont de passage dans la capitale et aucun amateur de R&B ou de garage n'aurait raté cela malgré les vacances et la moiteur parisienne. Lunettes sur le bout du nez, le Bostonien âgé de soixante-sept ans et à la voix titanesque toujours intacte hurle comme un diable pendant "The Corner Man" sur les violents riffs de l'ancien Lyres Peter Greenberg, tandis que le *sonic* saxophone de Tommy Quartulli durcit le ton. "(Love Is Like) A Ramblin Rose", popularisée par le MC5, est abordée façon Ted Taylor, alors que la basse de Phil Lenker rebondit à merveille et que le batteur redouble d'efforts sur "Willie Meehan". Soulman survolté pour certains ou rocker qui groove pour les autres, Barrence Whitfield démontre surtout avec cette heure et demie qu'il est une légende pour tous.
MATTHIEU VATIN

Warmduscher
23 JUILLET, TRANSBORDEUR (VILLEURBANNE)

A force d'être un des nombreux projets en périphérie de Fat White Family, Warmduscher a sorti quatre albums, un de plus que la maison-mère. Un groupe dur à suivre, mais qui se trouve ce soir dans la conurbation lyonnaise pour une prestation en extérieur. Les musiciens sont en combinaison blanche, autour de Clams Baker Jr, dégaine de producteur de porno mais vrai frontman. Les Londoniens et leur chanteur américain déroulent l'essentiel de "At The Hotspot" en version sauvage, soit un mélange de post-punk, funk vrillé, rock cosmique et passages à moitié rappés. Indigeste ? C'est au contraire parfait et suffisamment énergique pour enthousiasmer un public hébété de chaleur.
BASILE FARKAS

The Rolling Stones
23 JUILLET, HIPPODROME DE LONGCHAMP (PARIS)

Sans doute existe-t-il un mot allemand pour décrire l'étrange sentiment de venir voir les Rolling Stones sur scène après la mort de Charlie Watts. Un mot-valise et guttural portant en lui les notions d'excitation, de chagrin et de fébrilité. Mais ce mot, on ne le connaît pas. Alors en attendant, *"Ladies and gentlemen"*, voyez les Rolling Stones, soixante ans de fureur et d'électricité, envahir au galop l'hippodrome de Longchamp au son de "*Street Fighting Man*". Tambour guerrier. Mentons hauts.

The Rolling Stones

Photo Patrice Guino/ Dalle

Riff en avant. Premier choc, la voix de Jagger. Quel pacte faustien a permis au chanteur de garder ce timbre intact à travers des décennies d'abus, de vapeurs suspectes et de refrains chantés dans le vent ? Sous ses ordres, on ondule sur "*Out Of Time*", on chouine sur "*Wild Horses*", on voit rouge sur "*Paint It Black*". Qu'importe si "*19th Nervous Breakdown*" est servi avec des grumeaux ou que le riff de "*Midnight Rambler*" colle désormais aux doigts de Keith. Les Stones seront toujours les Stones, et ils tourneront tant qu'ils le pourront. Car désormais, toute sortie est définitive.

ROMAIN BURREL

Jeff Beck

25 JUILLET, OLYMPIA (PARIS)

Pour la dernière date de sa tournée européenne, Jeff Beck se produit à guichets fermés. L'annonce de la présence sur scène d'un acteur pirate américain renforce le regain d'intérêt pour le virtuose britannique dont la popularité s'est maintenue avec le temps. Si la première partie du concert se déroule classiquement en instrumental avec des titres bien connus : "The Pump", "Star Cycle", "Big Block" ou une reprise de "Caroline, No", soudain le riff du "Rumble" de Link Wray annonce l'arrivée de Johnny Depp qui apporte du sang neuf. Habilement, ce dernier parvient à combler ses lacunes vocales par un évident charisme. Le show prend dès lors une autre tournure avec l'alignement de quelques classiques : "Isolation", "Venus In Furs", "Little Wing", "A Day In The Life". Dans n'importe quelle configuration, Jeff Beck demeure un prince de la six-cordes. L'homme est un taiseux, sa Stratocaster blanche parle pour lui.

CHARLES FICAT

SUNDAY Tribute

SUPER SONIC

CINQ GROUPES PARISIENS REVISITENT LES MORCEAUX D'UN GROUPE CULTE DE L'HISTOIRE DU ROCK!

18.09 : **OASIS**
02.10 : **MUSE**
16.10 : **SERGE GAINSBOURG**
30.10 : **RED HOT CHILI PEPPERS**
13.11 : **JANIS JOPLIN**
27.11 : **THE STROKES**
11.12 : **THE BEATLES**

L'ALBUM DU DIMANCHE

UN GROUPE JOUERA EN LIVE ET EN INTÉGRALITÉ UN ALBUM MYTHIQUE!

04/09 : **QUEENS OF THE STONE AGE**
SONGS FOR THE DEAF

11/09 : **THE HIVES**
VENI VIDI VICIOUS

25/09 : **GUNS N' ROSES**
APPETITE FOR DESTRUCTION

09/10 : **TAME IMPALA**
LONERISM

23/10 : **DAVID BOWIE**
HEROES

06/11 : **RAGE AGAINST THE MACHINE**
RAGE AGAINST THE MACHINE

20/11 : **DEPECHE MODE**
VIOLATOR

18/12 : **SUPERTRAMP**
BREAKFAST IN AMERICA

ENTRÉE GRATUITE - 19H À MINUIT
SUPERSONIC - 9 RUE BISCORNET - PARIS 12
MÉTRO BASTILLE - WWW.SUPERSONIC-PARIS.FR

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

L'été s'achève, bien caliente, et ce n'est pas en rouvrant les centrales à charbon que ça va s'arranger. Heureusement, Arte diffuse "Italo Disco – Le Son Scintillant Des Années 80", qui donne envie de s'asperger de Rimini Sound, réécouter Chrisma ("Black Silk Stocking", meilleure chanson electro de tous les temps, produite en 1977 par le frère de Vangelis), ou Righeira. "*Les punks avaient tout détruit en disant '*No Future*', la prochaine étape, c'était de s'accrocher à ce futur et d'en faire quelque chose de nouveau, alors on prenait la pose, et on pointait le doigt vers l'avenir, comme les futuristes. Sur les photos, ils sont toujours représentés comme ça. On était des futuristes. Et je le suis encore*" (Johnson Righeira). En 1983, leur tube "Vamos A La Playa" présentait une façade de technopop bébête conçue pour les discothèques à touristes de Palamós ou Benidorm, alors que les couplets parlaient bombe, radiations et mer fluorescente. Le sociologue Ivo Stefano Germano : "*Le clip de 'No Tengo Dinero' était paradigmatique. C'est une excellente initiation à la dynamique, au vorticisme du futurisme. Les vrais vulgarisateurs de Marinetti en Italie, c'était Righeira, pas les critiques d'art.*" Il y a quinze ans, le duo avait encore publié un album fabuleux, "Mondovisione", avec un hit en béton armé, "La Musica Electronica". Qui s'en soucie ? On n'a jamais autant parlé de culture mondiale, et jamais on ne s'est aussi peu intéressé à ce qui se fait et s'écoute ailleurs, encore plus quand c'est à côté.

S'il y a un avantage au numérique, c'est justement de pouvoir permettre la recherche et la découverte d'enregistrements du monde entier, et de répertoires rarement disponibles en magasin. L'écoute en flux a ses servitudes, on est bien d'accord. Je ne parle pas du son : le pinaillage sur les formats relève généralement de l'autosuggestion, la plupart des maniaques qui chipotent seraient bien en peine de distinguer à l'aveugle un MP3 correct, un fichier WAV et une bande demi-pouce. Ce qui me paraît plus problématique est d'ordre ergonomique, c'est la frénésie, le déferlement, l'obsession statistique, la désacralisation engendrées. Mais pour sortir de nos habitudes, c'est magique, or ça reste compliqué de le faire et d'accéder aux catalogues locaux.

La France a été le premier pays à croire au streaming, en 2007. Elle sera peut-être le premier à détruire ce mode de diffusion, avant même qu'il ait porté ses fruits, puisqu'il est déjà question ici de le taxer afin de financer le nouveau Centre National de la Musique, objet de toutes les concupiscences. A la manœuvre, une coalition aux intérêts inavouables : gros bonnets du spectacle *vivant* (cette appellation débile donne le niveau, les mêmes aèdes parlent d'ailleurs de *filière musicale*, référence subliminale à la filière bovine), qui lorgnent des richesses qu'ils n'ont aucunement contribué à créer (tout ce qu'ils ont fait quand le piratage a dévasté le CD, c'est de nous faire payer encore plus cher les captations de concerts) et un quarteron de grands habiles du disque, qui à coups de connivence et de billard à trois bandes, entendent se répartir des subventions arbitraires entre happy few. Aucune plateforme n'est à l'équilibre, le chiffre d'affaires mondial du streaming paraît gigantesque, c'est beaucoup plus modeste quand on le ramène à l'étiage des artistes et des producteurs. Avec une nouvelle taxe, le prix des offres Premium va automatiquement monter et provoquer les désabonnements (c'est déjà le cas dans certains pays avec l'inflation), le piratage et l'écoute sur YouTube vont repartir de plus belle, et les créateurs paieront, directement et indirectement. Les mêmes visionnaires prédisaient en 2001 que "*Internet, ça ne marchera jamais*" (donnant le titre à un bouquin décapant chez First), refusaient ensuite de signer avec Deezer parce qu'ils se remplissaient encore les poches avec iTunes, avant de faire volte-face et de viser toujours plus bas, au détriment de services de qualité comme Qobuz. Une fois qu'ils auront coulé le streaming, ils exigeront une "mission streaming", puis un "plan streaming" pour le renflouer. Ça ne fera pas de la bonne musique.

Sur YouTube : "This England; Wigan Casino", documentaire de Tony Palmer réalisé en 1977 (merci Hervé Bouétard) sur un genre musical qui a été inventé, à la fin des années soixante, non par les artistes et les producteurs, mais par les auditeurs, ces mods du nord de l'Angleterre qui ne voulaient pas vieillir et abandonner la musique qu'ils aimaient, cette soul carabinée façonnée par des outsiders malchanceux. Ceux-ci, persuadés d'avoir échoué et qu'aucun de leurs 45 tours, pressés à quelques centaines d'exemplaires, n'avait survécu, avaient le plus souvent abandonné leurs rêves de musique et de gloire. Jusqu'à ce que Sandy Sheldon, Tobi Legend ou Frank Wilson reçoivent un appel leur notifiant qu'ils étaient recherchés depuis trente ans, et qu'ils soient accueillis en héros sur la côte ouest de l'Angleterre.

Beyoncé démission ! Eudeline disait que personne ne s'était jamais suicidé pour imiter un DJ, mais il semble que certains soient prêts à perdre leur emploi pour suivre madame Knowles (qui conserve le sien). Sur son dernier single, "Break My Soul", médiocre resucée du "Gypsy Woman (She's Homeless)" de Crystal Waters, le couplet "*Now, I just fell in love/ And I just quit my job/ I'm gonna find new drive/ Damn, they work me so damn hard…*" est pris au pied de la lettre par des auditeurs, qui ont décidé de quitter leur poste après l'avoir écouté. "The Face" cite des témoignages comme celui de Gisele : "*Mes amis, voyant à quel point j'étais stressée, m'ont invitée à boire un verre. J'ai entendu la chanson de Beyoncé. Dès qu'elle a dit :* "Je démissionne", *j'ai su qu'il fallait que je le fasse. J'ai appelé mon chef au milieu du bar, avec la chanson qui passait en même temps, le timing était parfait*"… Un passage à l'acte, au moment où les États-Unis connaissent une vague de démissions sans précédent, qui rappelle le procès intenté par des parents en 1990 contre Judas Priest, qu'ils accusaient d'avoir mené leurs enfants au suicide. Il est rare qu'une chanson, aussi ratée que celle de Beyoncé de surcroît, influence ainsi directement la vie économique et sociale, même si, dans les années 1970, le mode de vie de Keith Richards a déclenché pas mal de vocations de musiciens toxicos.

Tous les jeudis à 22 heures, notre cher Philman anime Radio Manœuvre sur RFM, et sur Radio Classique, le dimanche en fin d'après-midi, à l'heure des retours, quand les voitures dansent la chenille dans le tunnel de Fourvière, Guillaume Durand fait Bande A Part. Julien Clerc, invité, raconte sa rencontre avec Dali et son amour pour Ray Charles, Chopin et Stevie Wonder, Karol Beffa parle contrepoint en écoutant "I Talk To The Wind", Josyane Savigneau, radieuse, semble libérée depuis qu'elle ne règne plus sur "Le Monde". J'ai longtemps rêvé d'une émission de musique à la télévision où Philippe s'exprimerait devant un planisphère et des petits points clignotants figurant en temps réel la position de chacun des Stones. Marc Lambron et Guillaume Durand annoncent chaque semaine la géolocalisation de Mick Jagger, tels des routeurs du Vendée Globe. Ils pensent sincèrement que Clapton est le Mozart d'aujourd'hui, n'étant pas dingue de Wolfgang Amadeus, j'aurais tendance à les croire. On est rarement d'accord et c'est bien : un ami ce n'est pas quelqu'un qui pense la même chose, mais quelqu'un avec qui on peut penser des choses différentes.

Photo Bruno Berbessou

CONCERT rock&folk

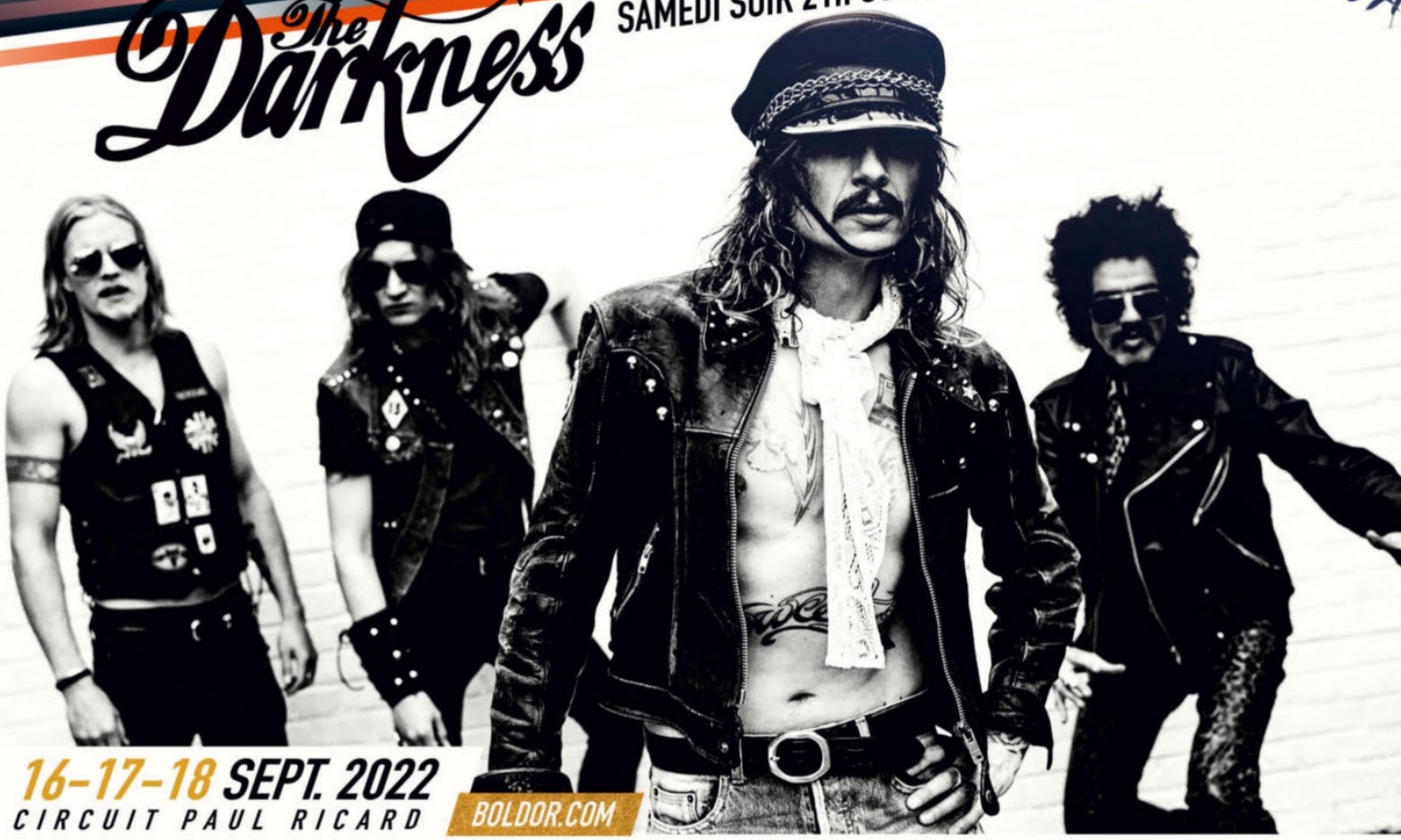
PARTENAIRE PRINCIPAL
RÉGION SUD
PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

BOL D'OR 100 ans

En 1ere partie
YAROL
HOT LIKE DYNAMITE

The Darkness

SAMEDI SOIR 21h SUR LA GRANDE SCÈNE DU BOL



16-17-18 SEPT. 2022
CIRCUIT PAUL RICARD

BOLDOR.COM

EWC FIM

PARTENAIRE PRINCIPAL RÉGION SUD PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

Le Var Le Département

Sud Sainte Baume

club14 Quand on aime la moto c'est pour la vie

AXA Passion

MOTUL

Moto Revue

Larivière Organisation

Tourtel Twist

Discovery Sports Events

DUNLOP

NEXTHASH

REMUS

WebBike

FFM

La Provence

bleu

UNIQUE EN FRANCE

3 SALLES 5 SYSTÈMES

DE 3 000 € À 100 000€

L'EXPÉRIENCE HOME-CINÉMA

SON-VIDÉO.COM

Testez et comparez le meilleur de la TV OLED et QLED, vidéoprojection 4K, projection ultra courte focale et son Atmos sur près de 200 m².

SON-VIDÉO.COM PARIS EST 309 AVENUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE
94500 CHAMPIGNY-SUR-MARNE

Son-Vidéo.com
La référence hi-fi & home-cinéma